

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA THÉORIE DE LA SIGNIFICATION EN CONTEXTE DAVIDSONIEN

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN PHILOSOPHIE

PAR
CHOKRI HIDRI

JUIN 2011

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

J'aimerais remercier mon encadreur Alain Voizard pour tout le support qu'il m'a offert tout au long de l'élaboration de ce mémoire, pour sa disponibilité et ses précieux conseils.

Je dédie ce mémoire à ma femme Amel Aouimri, sans laquelle je n'aurais jamais repris les études, ni serais allé jusqu'au bout de cette aventure. Elle est la lumière qui m'éclaire le chemin et l'espoir qui m'aide à aller de l'avant. Je tiens à la remercier pour l'amour, la disponibilité, la patience et la chaleur dans lesquelles elle enveloppe toute la famille.

Je le dédie également à tous ceux qui, très tôt, m'ont appris que la vie est une prise de position. Aux deux Béchir qui ont payé très fort le prix d'une liberté qu'ils n'ont jamais troquée pour la survie. À ces êtres humains vrais, je dédie ce mémoire pour leur manifester la profonde gratitude d'une génération qu'ils ont profondément marquée par leur honnêteté et leur cohérence morale. Je leur dis, je ne vous ai pas oubliés, je n'ai pas trahi et je m'accrocherai de toutes mes forces tant qu'il y aura du sang qui coule dans mes veines. Votre souffrance est une source dans laquelle les générations puisent et puiseront l'énergie, le sens et la légitimité de leur vie.

Enfin, je dédie ce mémoire à mes parents, à mes adorables enfants Anas et Yomn et à mes frères et sœurs.

RÉSUMÉ

Donald Davidson cherche à montrer comment le langage est produit et compris. Parti de la conviction que l'on ne peut parler de langage que dans le contexte social d'une « triangulation » qui marque l'interaction mutuelle entre les interlocuteurs et leur interaction avec un environnement qu'ils partagent, il appréhende la signification au sein de la communication. Pour l'expliquer et élaborer une théorie qui en rend compte, il replace le langage dans le contexte global de ce qu'on a pris l'habitude de qualifier de « programme sémantique de Davidson », qui soulève plusieurs questions eu égard essentiellement à la vérité, à l'interprétation et à la nature de la relation qui relie le langage à la pensée et à la réalité.

Ce mémoire présente alors le fruit d'un travail tout au long duquel on a retracé élément par élément les composantes de l'environnement philosophique dans lequel Davidson insère son programme sémantique. C'est ainsi qu'on a pu le reconstituer et en donner un aperçu assez complet, à partir duquel l'originalité et l'unité du projet de ce philosophe peuvent être mises en évidence. Ce faisant, on a pu montrer que Davidson offre à la philosophie du langage une nouvelle perspective dans laquelle il conçoit le langage dans l'unité organique qui le rattache, par une relation de survenance mutuelle, autant à la pensée qu'à la réalité, formant ainsi la triade Langage-Pensée-Réalité. Désormais, il est possible de voir comment le fonctionnement du langage, de la signification, de la vérité et de l'interprétation culmine dans et est porté par la structure, le contenu et la dynamique que représente cette Triade.

Mots-clés : langage, signification, vérité, interprétation, interprétation radicale, réalité, pensée, sémantique, triade, ontologie, métaphysique, épistémologie.

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements	ii
Résumé	iii
Table des matières	iv
INTRODUCTION	1
CHAPITRE I	
LE LANGAGE EN CONTEXTE DAVIDSONIEN	11
1.1 De l'idée même de schème conceptuel chez Davidson	12
1.1.1 Contre le relativisme conceptuel ou le dualisme schème-contenu	12
1.1.2 Langage et schème conceptuel	17
1.2 De la triade Langage-Pensée-Réalité	20
1.2.1 Interdépendance du langage et de la pensée	21
1.2.2 Interdépendance du langage et de la réalité	24
1.3 De l'unité organique de la triade Langage-Pensée-Réalité	27
1.3.1 Triangulation, perception et langage	27
1.3.2 Prééminence du langage	29
CHAPITRE 2	
LA SÉMANTIQUE DAVIDSONIENNE	33
2.1 De la nature de la signification	34
2.1.1 Signification et apprentissage du langage	34
2.1.2 Critique des théories syntaxiques	38
2.1.3 Critique de la conception fré géenne de la signification	39

2.2	Signification et vérité	42
2.2.1	Signification et vériconditionnalité	42
2.2.2	Holisme sémantique et théorie de la signification.....	43
2.2.3	Théorie de la signification et théorie tarskienne de la vérité.....	47
2.3	De la triade Langage-Pensée-Réalité au projet sémantique	49
2.3.1	Signification littérale et signification d'usage	49
2.3.2	Dialectique de l'activité linguistique et interdépendance de la signification et de la communication : de l'unité de la triade Langage-Pensée-Réalité à l'unité de la théorie de la signification	52

CHAPITRE 3

LA VÉRITÉ EN CONTEXTE DAVIDSONIEN..... 56

3.1	Critique des théories objectives de la vérité	57
3.1.1	Critique de la conception de la vérité-correspondance.....	57
3.1.2	Critique du fondationnalisme	60
3.2	Critique des théories subjectives de la vérité.....	62
3.2.1	Critique des théories cohérentistes de la vérité	62
3.2.2	Critique du relativisme	64
3.3	Théorie de la vérité et référence	66
3.3.1	L'inscrutabilité de la référence chez Davidson	66
3.3.2	Critique de la relativité de la référence et de l'ontologie chez Quine	69
3.4	Conception davidsonienne de la vérité	71
3.4.1	Théorie de la vérité à la Tarski et le dilemme de la référence.....	71
3.4.2	Théorie davidsonienne de la vérité.....	74
3.5	Vérité, ontologie, épistémologie et métaphysique.....	77

CHAPITRE 4

L'INTERPRÉTATION EN CONTEXTE DAVIDSONIEN 82

4.1	Davidson et le problème de l'interprétation.....	82
4.1.1	Interdépendance de l'interprétation du langage et de l'interprétation des contenus mentaux et des actions	82
4.1.2	Interprétation et traduction	84

4.2 L'interprétation et la croyance	86
4.2.1 L'interprétation et l'interdépendance de la croyance et de la signification	86
4.2.2 Principe de charité	90
4.3 Théorie de l'interprétation du langage et théorie de l'interprétation des croyances et des actions.....	93
4.3.1 L'interprétation et le contenu des états mentaux	94
4.3.2 L'interprétation et le holisme anomal de Davidson.....	97
4.3.3 Interdépendance de la théorie de l'interprétation et de la théorie de l'action..	101
4.4 L'interprétation en contexte triadique.....	105
CONCLUSION	108
BIBLIOGRAPHIE	121

INTRODUCTION

Depuis l'antiquité, les philosophes ont cherché à comprendre le langage et à déterminer avec rigueur et clarté le sens de ses mots et de ses concepts. Le langage lui-même constitue un phénomène complexe qui peut être appréhendé en tant que phénomène physique, physiologique, social, psychologique, etc. Tout comme il peut être approché du point de vue de ses rapports à la pensée, au monde ou à la société.

À partir du début du vingtième siècle, on a assisté à la conduite de nombreuses recherches philosophiques qui portent sur la signification ou sur le sens; sur l'usage du langage, son apprentissage, sa production et sa compréhension; sur la communication, sur l'interprétation et la traduction. Ils forment le noyau d'une série de questions que la philosophie du langage soulève conjointement avec un ensemble de notions que les philosophes de ce champ de la tradition analytique se sont proposés et se proposent encore d'analyser, afin de rendre compte de la compétence linguistique, de la nature du langage et de son mode de fonctionnement. Cette effervescence a généré différentes conceptions et théories de la signification qui se sont affrontées sur le terrain de leurs implications épistémologiques, ontologiques et métaphysiques. Les positions oscillent ainsi entre le réalisme et des conceptions rivales qui vont du scepticisme à l'antiréalisme en passant par le relativisme. Dans le premier camp, on trouve des auteurs comme le premier Wittgenstein (1889-1951) et Tarski (1901-1983) qui proposent des modèles par lesquels ils soutiennent l'idée qu'il y aurait une forme de correspondance entre le langage et le monde. Le premier avec sa théorie de l'image, dans laquelle il défend l'idée qu'il existerait un rapport de similitude structurelle entre le langage et la réalité qui fait que toute proposition pourvue de sens décrirait le monde en représentant une image isomorphe d'un fait. Le second avec sa théorie de la vérité-correspondance, selon laquelle la vérité serait une notion métalinguistique relative à un langage donné, que l'on pourrait définir, entre autres, à l'aide du concept de satisfaction, ce qui permettrait de dire que les phrases vraies correspondent à la réalité. Parmi les sceptiques, on compte Quine (1908-2000) qui prône l'indétermination de la signification et de la référence. Selon lui, compte tenu qu'il n'est pas possible de saisir l'extension d'un terme,

c'est-à-dire dire à quel objet il réfère indépendamment de toute théorie préalable, on ne peut réduire la signification à la référence. Cependant, bien que le langage ordinaire ait une signification dans la mesure où il dépend du contexte de son usage, cette signification ne peut être saisie ou abstraite de l'usage courant à l'aide d'une théorie. En fait, il est impossible de donner une interprétation des intuitions, à partir du comportement verbal. Putnam, qui est considéré comme relativiste, affirme que nous n'avons accès aux faits qu'à travers des cadres conceptuels donnés, des théories, elles-mêmes soumises à des normes d'acceptabilité rationnelle. Ainsi, l'existence des faits est intimement liée à l'adoption de ces cadres conceptuels. Enfin, l'antiréalisme est représenté par Dummett pour qui la résolution de plusieurs problèmes métaphysiques passe nécessairement par l'examen du bien-fondé de la conception réaliste de ces problèmes et de l'analyse linguistique du langage qui véhicule le contenu des pensées sur lesquelles elle prend appui. La théorie de la signification se présenterait alors comme une forme de « philosophie de la pensée », capable de saisir et d'analyser la pensée à travers l'analyse de son expression linguistique et capable aussi d'indiquer convenablement ce que veut dire saisir ou comprendre une phrase ou une expression d'un langage.

On ne peut parler de philosophie du langage sans évoquer aussi ses deux autres initiateurs Frege (1848-1925) et Russell (1872-1970), et sans souligner l'apport du second Wittgenstein. L'un des principaux mérites de Frege est d'avoir proposé sa distinction entre sens et dénotation (référence) qui constitue la base de sa théorie sémantique et suite à laquelle il établit que la pensée exprimée dans une proposition en détermine la valeur de vérité. Bien qu'il partage avec Frege la conviction qu'il faut disposer d'un langage purement logique et débarrassé des imperfections du langage ordinaire, Russell s'inscrit dans une tradition empiriste qui l'éloignait de son illustre prédécesseur. Selon Russell, un langage logico-philosophique est susceptible de rendre compte de la structure du monde. Du *Tractatus logico-philosophicus* (1921) aux *Recherches philosophiques* (œuvre posthume), Wittgenstein est passé du modèle de la représentation picturale au modèle dit des « jeux de langage », marquant ainsi le passage à une conception du langage qui répond à la maxime « la signification, c'est l'usage ». Celle-ci exprime sa conviction qu'une compréhension du

langage ne pourrait pas se passer d'une compréhension des activités qui lui sont étroitement liées.

En vue de cerner le champ de la philosophie du langage, Gerhard Preyer, Frank Siebelt et Alexander Ulfig ont écrit :

[u]n des principaux objectifs de la philosophie du langage est de développer une réponse de base à trois questions intimement liées :

1. Comment se fait-il qu'à partir de l'apprentissage d'un stock fini d'expressions primitives et de règles de notre langage, on peut, en tant que locuteurs, produire et comprendre une infinité de nouvelles phrases, dans notre langage?
2. Qu'est-ce qui, dans notre langage, transforme une expression arbitraire en une expression signifiante, à travers laquelle on peut accomplir et transmettre de l'information sur notre monde?
3. Comment peut-on décrire nos capacités syntaxiques et sémantiques dans une théorie unifiée qui représente adéquatement ce que c'est que comprendre un langage?¹

Tout au long de ses travaux sur la compétence linguistique, Davidson a été animé par le souci de fournir des réponses cohérentes à ces questions. Son œuvre est incontournable pour la saisie des questions qui ont animé et animent encore les débats portant sur la nature de la signification dans les langues naturelles et les enjeux épistémologiques, ontologiques et métaphysiques qui en découlent.

À l'origine, Davidson cherche à montrer comment le langage est produit et compris : comment les locuteurs peuvent en principe formuler une infinité de phrases, à partir d'un stock fini de vocabulaire, et qu'est-ce qui permet aux interprètes de les comprendre? C'est dans cet ordre d'idées que s'insère son approche de la signification, son approche aussi de la question de savoir ce qui suffit à quelqu'un pour savoir qu'il comprend un langage. Sa réponse est : une théorie de la vérité pour ce langage et une méthode pour la tester.

Mais les choses ne se présentent pas aussi simplement dans cette œuvre fragmentaire, connue pour l'enchevêtrement des questions qu'elle soulève, pour la complexité des réponses qu'elle leur donne et surtout pour la densité et la richesse de sa matière. D'ailleurs, lorsqu'on

¹ Gerhard Preyer, Frank Siebelt and Alexander Ulfig (eds.), *Language, Mind and Epistemology*, Dordrecht, Pays Bas, Kluwer Academic Publishers, 1994, p. vii-viii.

survole l'œuvre de Davidson, on se trouve confronté à deux questions qui se posent avec insistance et dont chacune peut former une base à partir de laquelle cette œuvre peut être abordée et interprétée. Tout d'abord, est-ce que le cours des idées de cet auteur sur la nature de la signification et sur le mode le plus adéquat pour en rendre compte prend son point de départ dans les préoccupations de son maître Quine, pour s'épanouir ensuite dans une conception du langage qui constitue la trame d'un système philosophique global dont les traits ont été construits peu à peu au fil du temps? Ou est-ce qu'il avait déjà une perspective philosophique globale qui le guidait et l'inspirait tout au long de ses travaux sur son projet sémantique? Et dans ce cas, comment les traits significatifs de cette perspective se sont-ils déployés ici et là en toile de fond de ses analyses, de son argumentation et de ses thèses, pour former le fil directeur de ses idées et de son œuvre?

Nos intuitions nous font plutôt pencher du côté de la seconde hypothèse et c'est elle que l'on examinera dans ce mémoire. Cela se fera en présentant, en analysant et en commentant tout ce qui, dans le système philosophique de notre auteur, nous permettra de broser un tableau assez complet et assez cohérent du paysage philosophique dans lequel on insèrera son programme sémantique. À cet égard, on empruntera de Davidson ce qui semble être, chez lui, un choix méthodologique : il est fréquent qu'il commence par préparer le terrain à ses idées par une série de critiques qui, généralement, lui permettent de mettre en évidence les conceptions alternatives qu'il propose. Lors de cet exercice, on fera ressortir les différentes connexions et ramifications qui, dans son travail, sont susceptibles de nous aider à jeter un meilleur éclairage sur ce programme et sur la perspective dans laquelle il s'inscrit. Il s'agit, en fait, d'appréhender ce programme dans le contexte général de la réflexion de Davidson sur plusieurs questions en lien avec le langage et son usage, afin de pouvoir déterminer la nature de ses préoccupations et l'étendue de leur influence sur sa démarche et sur les thèses et les arguments qu'il présente.

Pour la réalisation de cette tâche, on travaillera sur une large partie des écrits de Davidson. Cependant, l'accent sera mis sur certains articles, qui nous permettront essentiellement d'accéder au fond de sa conception du langage et de ses réflexions sur la signification. Cet exercice nous fera voyager dans le temps au travers la quasi-totalité des

articles recueillis dans les trois volumes : *Inquiries into Truth and Interpretation* (1984), *Subjective, Intersubjective, Objective* (2001) et *Truth, Language and History* (2005). Il sera aussi consolidé par l'examen de certaines critiques contenues essentiellement dans *Truth and Interpretation*, édité par Ernest Lepore, ainsi que les réponses que leur a consacrées Davidson².

Afin de mettre de l'avant la toile de fond qui se déploie derrière le programme sémantique de Davidson, on défendra, dans un premier temps, l'idée que les thèses et les arguments de notre auteur, en ce qui a trait à son programme sémantique, jouissent d'une certaine autonomie, et émanent d'une vision philosophique globale, propre au philosophe, au sein de laquelle ses idées forment une unité organique et cohérente. Cette position fera l'objet du premier chapitre, où on montrera que Davidson approche le langage dans un contexte social intersubjectif, mettant en interaction des individus partageant un large ensemble de croyances sur l'état des choses du monde qu'ils partagent. On montrera alors qu'il y a un rapport d'interdépendance entre le langage, la pensée et la réalité. Cette relation se traduit dans la relation triadique Langage-Pensée-Réalité qui assure la communication en mettant en interaction des locuteurs-interprètes partageant la même image du monde. Dans ce cas, le langage ne joue pas le rôle de simple medium, mais il est conçu comme l'« organe » par lequel le monde est appréhendé et comme le cœur au rythme duquel progresse l'évolution du locuteur-interprète dans son milieu naturel et social.

Pour défendre cette position, on aura, tout d'abord, à faire le détour par la critique que Davidson dirige contre le relativisme conceptuel, et suite à laquelle il rejette des métaphores défendant un dualisme schème-contenu, à l'origine de ce qu'il qualifie de troisième dogme de l'empirisme. Suite à cette critique, il deviendra clair que ce qu'il refuse dans le relativisme, ce sont des conceptions de la relation qui relie le langage à la pensée ou à la réalité que l'on trouve consignées dans des points de vue qui conçoivent le langage comme

² Par souci d'éviter toute déformation des propos de Davidson ou de ses commentateurs, on a procédé à la traduction systématique des passages cités dans ce mémoire, sauf pour les cas qui dépassent trois lignes ou dans lesquels certains termes posent particulièrement des difficultés susceptibles de nuire à la compréhension, en cas de traduction.

un medium entre le sujet et le monde. Ainsi conçu, soit le langage forme, transforme ou déforme la réalité, soit il n'en dit rien ou la représente fidèlement.

On approchera alors le langage du côté de sa relation avec la pensée et avec la réalité, pour constater que Davidson pense qu'on ne peut parler de langage que dans la mesure où il est utilisé pour partager des croyances sur l'état des choses dans le monde par des interlocuteurs qui sont en interaction entre eux et avec l'environnement qu'ils partagent. Ces derniers forment une « triangulation », où ils occupent deux sommets et dont le troisième est occupé par les objets du monde qu'ils partagent. Dès que la communication s'installe, la vérité devient l'enjeu qui anime le triangle d'un mouvement de rotation, pour le transformer, métaphoriquement, en cercle.

C'est cette *dynamique de la vie* que l'on soulignera dans la fin de ce chapitre. Il s'agit d'un mouvement qui trouve son centre dans le langage. C'est avec le langage qu'on entre en contact avec le monde et qu'on le conçoit. Ce processus génère des croyances que l'on soumet à l'épreuve de la compréhension mutuelle, et le tout s'achève dans une connaissance partagée du monde. Davidson nous fournit ainsi une perspective où on ne peut que constater la prééminence du langage, bien qu'il soit enchâssé dans la triade Langage-Pensée-Réalité.

Ayant ainsi mis en place l'arrière-plan, on montrera, dans le deuxième chapitre, comment il donne aux réflexions davidsoniennes sur la nature de la signification et son mode de fonctionnement, ainsi que sur le moyen adéquat pour en rendre compte, plus de clarté et plus d'unité. Cela nous permettra de saisir le considérable apport et la portée philosophiques du projet sémantique de cet auteur et de mettre en exergue la dynamique qui anime sa conception de la signification et de la théorie susceptible d'en rendre efficacement compte.

Sachant que, selon Davidson, le concept de signification n'est pas donné ou compris *a priori*, et sachant aussi qu'il ne réfléchit pas sur la nature de la signification, mais qu'il s'intéresse à ce qui dote les mots et les phrases de signification et à ce qui assure la compréhension, on entamera ce chapitre à partir des débats portant sur le meilleur moyen d'expliquer comment avec des ressources linguistiques finies, on est capable d'acquérir, de

construire et de comprendre un langage. On montrera que Davidson y prend part, d'un côté, pour dénoncer les abus et les limites d'une variété de conceptions de la signification qui la pose comme donnée *a priori*, et d'un autre côté, pour affirmer qu'il revient à la théorie de la signification de rendre compte de ce qui nous permet d'apprendre un langage, de le comprendre et de l'utiliser correctement.

On exposera ensuite les conditions auxquelles doit répondre la théorie davidsonienne de la signification, avant de passer à l'étape suivante, où on donnera la forme que prendra cette théorie, et les raisons et les moyens conceptuels que Davidson mobilise pour le faire. Cet exercice passera par la critique qu'il réserve aux théories syntaxiques et à l'approche frégéenne de la signification en tant que référence, qu'il juge incapables de fournir une explication et une analyse réelle de la signification. De là, on donnera les raisons qui ont amené Davidson à adopter la Convention T - moyennant quelques ajustements que l'on présentera - comme adéquation formelle de sa théorie de la signification. On dira également pourquoi il exige aussi que la théorie de la signification soit empiriquement adéquate, en ce sens qu'elle doit expliquer comment l'interprète peut comprendre toutes les phrases nouvelles à partir d'un stock fini de mots et d'expressions.

En attendant d'expliciter les conditions d'adéquation formelle et empirique de la théorie de la signification, dans les chapitres trois et quatre, on montrera comment Davidson assure le succès de la communication, même dans les cas extrêmes, où l'usage du langage ne se fait pas selon les normes habituelles. À cet égard, on mettra en exergue l'intime rapport entre l'acte locutoire et l'acte d'interprétation, et on expliquera l'idée que la compréhension est assurée par la possession par le locuteur et par l'interprète de « *prior theories* » avec lesquels ils entament la conversation, pour converger, au fur et à mesure, vers des « *passing theories* ».

Cette ébauche du tableau que compose la conception davidsonienne de la signification nous permettra de conclure que, chez Davidson, l'activité linguistique est soumise à la dialectique de l'échange qui fait qu'il y a entre la signification et la compréhension une relation d'interdépendance. On décèlera dans cette dialectique le lieu

d'émergence de l'unité de la triade Langage-Pensée-Réalité et de l'accomplissement de la signification.

On s'acheminera ainsi vers les troisième et quatrième chapitres, où on développera les implications de cette position. Dans le premier de ces deux chapitres, on s'engagera sur le terrain de la conception davidsonienne de la vérité, pour donner les considérations théoriques et pratiques qui l'amènent à opter pour la Convention T comme critère d'adéquation formelle de sa théorie de la signification pour les langages ordinaires. On exposera, dans un premier moment, la critique qu'il dirige contre les « théories objectives³ », en l'occurrence la théorie de la correspondance et le point de vue fondationnaliste. De même, on montrera son opposition aux « théories subjectives⁴ » de la vérité. On présentera alors son attaque contre les défenseurs des théories de la cohérence et ce qu'il considère comme une forme de relativisme chez Quine et Putnam. Ce détour nous permettra alors de constater que Davidson écarte les tentatives de connecter directement ou indirectement nos croyances au monde, et défend une position épistémologique où il conçoit la réalité sans la référence. On verra, à cet égard, que sa position ne va pas aussi loin que celle de Quine qui relativise la référence et l'ontologie en les soumettant à un manuel de traduction (ou à une théorie). Et qu'en abandonnant le concept de référence, il n'abandonnera pas l'idée qu'il y a une relation entre le langage et le monde, mais que cette relation est assurée non pas par le biais des mots, mais à l'aide du langage tout entier.

On montrera que l'écho de cette position se fera entendre dans l'adoption, par Davidson, de la théorie de la vérité à la Tarski, pour expliquer des concepts linguistiques comme ceux de référence, vérité, signification, etc. sans faire appel à des concepts sémantiques. Il l'utilisera aussi pour remplir la première condition à laquelle sa théorie de la vérité doit répondre, et pour montrer, par la même occasion, comment les composantes d'une phrase participent à la détermination de sa vérité. Toutefois, contrairement à Tarski, qui cherchait seulement à donner une définition formellement correcte de la vérité des langages formels, on montrera comment Davidson adaptera cette théorie aux langages ordinaires.

³ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 178.

⁴ *Ibid*, p. 178.

Celle-ci aura comme conséquences des phrases-T qui portent sur des fragments du langage et qui montrent comment notre auteur compte établir le lien entre une théorie de la vérité et une théorie de la signification. On montrera, à la fin de ce chapitre, que la conception davidsonienne de la vérité l'aide à diluer la question ontologique et métaphysique sous-jacente à la nature de la relation qui relie le langage, la réalité et la pensée, et nous permet de concevoir autrement le rôle épistémologique du langage. De même que l'on montrera que la théorie de la vérité de Davidson amène plus de clarté et de profondeur à notre Triade.

Notre parcours s'achève avec le quatrième chapitre qui nous offrira l'opportunité de s'attarder sur la réponse que Davidson fournit pour satisfaire la seconde condition, à savoir l'adéquation empirique, et ce en l'insérant dans le contexte global de sa conception de l'interprétation. On fournira ainsi la preuve de la testabilité de la théorie de la signification que nous propose Davidson. On montrera, par la même occasion, que le processus de l'interprétation radicale nous amène à abandonner toute recherche d'une source de justification, ou d'un fondement non épistémique de nos croyances.

On commencera alors par étayer quelques aspects fondamentaux sous-jacents à l'interprétation. On soulignera, à cet égard, l'impossibilité de dissocier l'interprétation du langage de l'interprétation des actions et des contenus mentaux. On développera l'idée que cela revient au fait qu'une interprétation qui s'arrêterait à l'interprétation des expressions linguistiques ne saurait rendre compte des conditions extralinguistiques qui ont amené le locuteur à utiliser ces expressions et non pas d'autres. On dira aussi quelles attitudes prendre comme données de base et comment procéder pour attribuer correctement des croyances au locuteur et de la signification à ses propos, c'est-à-dire pour construire une théorie adéquate de l'interprétation et vérifier ses implications.

On montrera, par la suite, que c'est essentiellement pour répondre à ces impératifs, que Davidson conçoit une théorie de l'interprétation en association avec une théorie de l'action, notamment une théorie bayésienne de la décision telle qu'amendée par Frank Ramsey. On rendra ainsi compte de la relation qui relie le langage à l'activité humaine. Afin de mieux saisir les enjeux de cette manœuvre, elle sera précédée par un détour du côté de la

thèse davidsonienne du monisme anomal des états mentaux, ce qui nous permettra de voir que notre auteur identifie les états mentaux aux énoncés qui les expriment. Cela revient à dire que, selon lui, ce sont des attitudes propositionnelles qu'il ne faut pas traiter comme des causes, régies par des lois psychophysiques ou psychologiques. Elles sont, tout simplement, des raisons pour l'action, que l'on décrit en termes physiques, mais qui, au fond, servent à identifier les états mentaux et psychologiques.

On finira ce chapitre en montrant qu'avec son travail sur l'interprétation, Davidson nous permet de mettre de l'avant le travail de fond de la Triade et de montrer ses effets directs sur sa conception de l'activité linguistique. Le tableau dont on a esquissé les grandes lignes au premier chapitre s'éclaircit davantage en allant plus dans les détails au fur et à mesure que notre entreprise de disséquer le projet sémantique de Davidson avance, et que l'on passe d'un élément à l'autre et d'un chapitre à l'autre. On verra que le contexte davidsonien dont il est question dans ce mémoire est le moule dans lequel le langage autant que la pensée et la réalité se fondent pour former une unité organique. C'est ce que nous avons appelé la triade Langage-Pensée-Réalité, et ce que nous proposons comme toile de fond du projet sémantique de Davidson.

CHAPITRE 1

LE LANGAGE EN CONTEXTE DAVIDSONIEN

Évoquant l'intuition qui l'a guidé dans son interprétation de Davidson, Bjørn T. Ramberg a écrit:

In papers published in the 1960s and 1970s, Davidson carefully develops a philosophy of language purified of the reification of meaning and reference. More recently, he has focused on the reification involved in the notion of a language itself. It turns out that the concept of a language, like the notion of meanings of words and the idea of a relation of reference, can do no work in an account of linguistic competence. All three are conceptual parasites, gaining any content they might have only as the theoretical constructs of a model of linguistic communication that derives its explanatory power from another source: the concept of truth¹.

C'est en fait contre ce genre d'intuitions que le contenu de ce chapitre est consacré. Il est destiné à former le cœur d'une lecture qui se veut holiste des réflexions de Davidson sur la compétence linguistique, et tout particulièrement de sa conception du langage que nous instituons d'ailleurs comme trame de sa philosophie du langage. Il est donc clair que, sous cet angle, ce que Ramberg présente comme l'ordre des priorités du programme davidsonien ne peut être juste. D'une part, si effectivement les travaux des années 1960-70 traitent principalement de la théorie sémantique adéquate pour le langage ordinaire, c'est bien dans l'ordre des recherches davidsoniennes sur les conditions et les contraintes de l'interprétation, c'est-à-dire sur ce qui nous permet de comprendre autrui lors d'une conversation et ce qui dote nos propos de signification et permet d'en rendre compte à l'aide d'une théorie sémantiquement adéquate et testable. En fait, à la base, Davidson conçoit le langage comme un phénomène fondamentalement social qui met en interaction des agents qui partagent la même image du monde; la signification doit donc être appréhendée dans la communication, ou dans l'usage public du langage. D'ailleurs, on montrera que l'on retrouve depuis ses premiers travaux les éléments de base de cette conception du langage qu'il allait développer

¹ Bjørn T. Ramberg, « Introduction », in *Donald Davidson's Philosophy of Language: an introduction*, New York, Basil Blackwell, 1989, p. 3-4.

et retravailler par la suite sans en modifier le fond. D'autre part, bien que Davidson se soit opposé à l'atomisme sémantique et à l'identification de la signification à la référence - ce qu'on présentera dans les autres chapitres du mémoire - il n'a jamais considéré ces notions comme des « parasites conceptuels ». Il s'est plutôt opposé à leur traitement dans la perspective d'une appréhension qui dissocie le langage de la pensée et de la réalité.

1.1 De l'idée même de schème conceptuel chez Davidson

En soulignant l'ambiguïté qui mine toute définition ou tentative de définition du langage ordinaire ou encore des idées standards de ce qu'est la compétence linguistique, ou même du rôle du langage, Davidson rejette des points de vue qui, d'une manière ou d'une autre, dissocient le langage de la réalité. Ceux-ci soutiennent que tout changement au niveau de la signification ou de la vérité des phrases d'un langage culmine dans une transformation si radicale que le monde auquel il est associé devient incomparable au nouveau monde. Ou encore considèrent le langage comme un medium qui forme et transforme, et parfois même déforme, la réalité qui se présente elle-même comme expériences, données sensorielles, ensemble de faits, etc. Il s'agit, en fait, de critiques qu'il dirige contre certains aspects du relativisme conceptuel et certaines conceptions du langage dont il dénonce les conséquences épistémologiques et ontologiques, voire métaphysiques.

1.1.1 Contre le relativisme conceptuel ou le dualisme schème-contenu

Davidson s'oppose à l'idée qu'il existerait des schèmes conceptuels incommensurables, ce qui, d'une part, se manifesterait par l'intraduisibilité d'un schème dans un autre, à cause de la spécificité de son contenu qui n'a pas de vis-à-vis dans l'autre schème, et d'autre part, se manifesterait dans la thèse selon laquelle la réalité dépend du schème, en ce sens que « ce qui est considéré comme réel dans un système peut ne pas l'être dans un autre⁶. » C'est en effet une certaine conception du rapport entre le langage, la pensée et la

⁶ Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Nîmes, Éditions Jacqueline Chambon, 1993, p. 267.

réalité qu'il conteste en montrant qu'il n'y a pas de dualisme schème-réalité et qu'il n'y a rien dans le monde extérieur qui puisse servir de support épistémique à nos énoncés.

Pour les relativistes, la possibilité de la différence entre les schèmes conceptuels peut être illustrée par la présentation de séries d'exemples qui montrent le passage d'un schème conceptuel à un autre. Tels sont par exemple les cas de Kuhn et de Feyerabend selon qui la signification est contaminée par la théorie. Le passage d'un ancien schème conceptuel à un nouveau schème revient ainsi au fait que le changement de la valeur de vérité d'un nombre significatif de phrases dans un langage donné marque le passage à un nouveau langage au sein duquel ces phrases prennent leurs nouvelles significations.

Le relativisme conceptuel est également défendu par certains auteurs qui considèrent que certaines langues présentent des structures et des possibilités d'expression variables qui font qu'elles ne présentent pas les mêmes styles et valeurs; donc intraduisibles les unes dans les autres. D'autres pensent que des langues évoluant dans des époques ou des milieux différents n'exprimeraient pas les mêmes phénomènes de la même façon. Tel est le cas de Whorf, qui prétend que le Hopi est intraduisible en anglais, car il contient une métaphysique étrangère aux anglo-saxons.

Davidson relève l'existence de trois dogmes sur lesquels différentes formes de relativisme conceptuel prennent appui, et qui expriment, d'une manière ou d'une autre, la dualité schème-contenu. Il y parvient au terme d'analyses critiques d'une série de positions défendant des positions relativistes. Ainsi, il attaque la métaphore de Strawson selon laquelle l'accès à des mondes multiples et différents est possible à partir d'un système fixe de concepts. Autrement dit, Strawson soutient qu'il est possible d'appréhender une variété de mondes à partir du même schème conceptuel, donc à l'aide du même système de concepts, et ce à l'aide d'un changement systématique des valeurs de vérité des phrases du langage. Davidson s'oppose à cela et trouve que cette métaphore, qui représente le premier dualisme de l'empirisme concept-contenu, faisant appel à la distinction analytique/synthétique, est intenable. Elle stipule, d'après lui, qu'il serait possible d'« imaginer » des mondes différents, à partir du même schème conceptuel. Cela suppose qu'il y ait un changement uniquement au

niveau des significations, ou contenus, des concepts, c'est-à-dire au niveau des énoncés analytiques. Or, seul un changement de valeur de vérité des phrases portant sur la nature des choses, donc des phrases synthétiques, implique un changement dans le monde. Et par conséquent, la différence entre les contenus ou significations des concepts n'implique pas, selon Davidson, des mondes possibles, mais seulement une différence entre des descriptions du *même* monde.

Davidson montre aussi la défaillance de la métaphore de Kuhn selon laquelle des systèmes conceptuels incommensurables témoignent de la présence de paradigmes distincts et donnent accès à des mondes différents. En fait, à partir de l'exemple local de « l'expérience de psychologie » de Bruner et Postman⁷, Kuhn affirme que, dans toute science, la prise de conscience d'une anomalie appelle un réajustement des catégories conceptuelles, jusqu'à l'atteinte de nouvelles solutions satisfaisantes, où l'on parvient à en fournir une explication scientifique adéquate de l'anomalie perçue. Il s'agit d'un changement de paradigme qu'il présente comme suit :

[A]u cours du développement de toute science, le premier paradigme admis donne généralement l'impression de rendre compte avec succès de la plupart des observations et expériences facilement accessibles aux spécialistes de cette science. Son développement ultérieur exige donc généralement la construction d'un équipement compliqué, le développement d'un vocabulaire et de techniques ésotériques, et un affinement des concepts qui les éloigne de plus en plus de leur signification courante et habituelle⁸.

Davidson pense que Kuhn se trompe lorsqu'il prétend qu'il y a autant de mondes que de paradigmes à partir desquels on les décrit, et croit qu'il est plutôt question de la description du même monde à partir de différents points de vue. En fait, Kuhn ramène la différence entre les points de vue à l'existence dans le monde de contenus encore non

⁷ Il s'agit d'une expérience au cours de laquelle on demande à des sujets d'identifier une série de cartes dont certaines sont anormales, où par exemple le pique est rouge et le cœur est noir. On finit par remarquer, lors de courtes présentations de ces cartes, que tous les sujets n'ont pas remarqué les anomalies et les identifiaient toutes comme normales. Avec l'augmentation progressive du temps des présentations, ces derniers ont commencé à montrer des signes d'hésitation et de confusion qui se sont achevés généralement dans la prise de conscience de l'anomalie et de l'identification des cartes anormales. Voir Thomas Kuhn, *La structure des révolutions scientifiques*. Tr. fr. Laure Meyer, France, Flammarion, 1983, p. 96-98.

⁸ *Ibid*, p. 98.

interprétés, donc non traduits, ce qui fait qu'en les traduisant, on change systématiquement de système de concepts, et par le fait même le monde auquel ils sont associés.

Ce point de vue exprimant ce que Davidson qualifie de nouveau dualisme de l'empirisme : schème total ou langage-contenu (conceptuel) non interprété est aussi défendu par Feyerabend. Tout comme Kuhn, il assure que l'impossibilité de l'intertraduisibilité revient au fait que la différence ne se situe pas au niveau de l'expérience ou des données sensorielles, mais plutôt au niveau des langages ou des schèmes conceptuels en question. En d'autres mots, l'expérience est unique, mais les langages ou les schèmes qui l'interprètent sont multiples. Donc, ce qui est derrière la différence ne peut être dans l'expérience, mais dans notre rapport à elle. D'ailleurs, pour Feyerabend, les schèmes conceptuels sont comparables du fait que l'expérience constitue toujours la source d'un point de vue objectif, auquel il est possible de confronter tous les schèmes possibles qui, en fait, se situent à l'extérieur d'elle. L'absence d'un « langage de pures données sensorielles⁹ » ou d'un vocabulaire de base, présentant une certaine neutralité par rapport à l'expérience sensorielle et aux théories, fait alors que le rapport des mots à la nature, objet commun des différentes traductions, varie et produit des théories incommensurables. Ainsi, chaque théorie propose sa propre organisation du « contenu neutre¹⁰ » fourni par la nature, dans un langage qui est intraduisible dans les langages des autres théories.

Tel est aussi, selon Davidson, le point de vue de Whorf qui affirme que, tout comme la science, le langage a le pouvoir d'organiser le flux de l'expérience sensorielle et de produire, ce faisant, un ordre du monde. La conséquence est qu'à partir des mêmes données physiques, donc des mêmes expériences sensorielles ou données empiriques, des observateurs différents ne peuvent avoir la même représentation du monde qu'à la condition d'avoir les mêmes langages ou des langages intertraduisibles - « calibrables ». Ainsi, c'est l'impossibilité de l'intertraduisibilité des langages qui serait à l'origine de la diversité des schèmes conceptuels, et c'est la communauté de l'expérience ou des données empiriques entre tous les observateurs qui donne à cette idée sa justification.

⁹ Thomas Kuhn, « Reflections on my Critics »; cité dans Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », p. 277.

¹⁰ Davidson parle exactement de « quelque chose de neutre ». Voir *Ibid*, p. 277.

Davidson rejette ces positions, car rien dans la modification de la façon dont un langage est utilisé par des locuteurs n'indique, selon lui, que le système de concepts originel a été transformé, et par suite, que l'on est dans un nouveau schème ou langage.

Il attaque ensuite une autre variété du nouveau dualisme; ce qu'il qualifie de troisième dogme de l'empirisme. Il s'agit d'un point de vue fondé sur la dualité schème conceptuel-contenu empirique selon lequel le contenu empirique présente un contenu « expliqué par référence aux faits, au monde, à l'expérience, à la sensation, à la totalité des stimuli sensoriels, ou à quelque chose de ce genre¹¹ », et toutes les phrases d'un langage ont un contenu empirique qui est déterminé par rapport au schème en entier et non pas phrase par phrase.

L'idée centrale qui donne à cette conception son plein sens est, estime Davidson, que « quelque chose de neutre et de commun qui réside en dehors de tous les schèmes¹² » et ne fait pas l'objet des différents langages en question, doit être mis en ordre. Quine y souscrit d'une certaine manière. Selon lui, l'expérience circonscrit toute connaissance scientifique, ainsi que le schème conceptuel qui lui est sous-jacent et qui prévoit, par le fait même, les expériences futures. D'autant plus que, d'après lui, notre appréhension de la réalité se fait par le biais de sa division en objets identifiables dans notre langage familier et selon notre propre structure.

Davidson estime que ce nouveau dualisme est indéfendable, étant donné qu'il est impossible de prouver intelligiblement l'existence d'une relation entre le langage, associé à un schème conceptuel, et quelque chose fournissant un contenu à ordonner. En effet, il s'oppose à l'idée que « quelque chose est un langage, et associé à un schème conceptuel, que nous puissions le traduire ou pas, s'il se trouve dans une certaine relation (prédire, mettre en ordre, faire face à, ou s'adapter) à l'expérience (la nature, la réalité, les stimulations sensorielles)¹³. » Cette relation se manifeste dans les schèmes conceptuels ou langages soit sous la forme d'une mise en ordre, organisation, systématisation ou division de l'expérience

¹¹ *Ibid.*, p. 276.

¹² *Ibid.*, p. 277.

¹³ *Ibid.*, p. 279.

(les stimulations sensorielles, les données empiriques, le donné) ou de la réalité (la nature, le monde, l'univers), soit en tant qu'accord, prédiction ou confrontation avec elle. Plus encore, tous les cas que l'on présente comme les preuves que tout changement ou ramification au niveau de la signification ou de la vérité de certains mots ou phrases d'un langage ou d'une théorie implique un changement de schème conceptuel « ne sont pas si extrêmes qu'on ne puisse expliquer et décrire les changements et les contrastes en ayant recours aux ressources d'un seul et unique langage¹⁴. » Cela ne veut nullement dire qu'il identifie le langage à un schème conceptuel, mais tout simplement que tous les schèmes conceptuels actuels et possibles sont comparables en faisant appel aux ressources du même langage. Cela ne veut pas non plus dire qu'il n'y a qu'un seul langage, mais que n'importe quel langage est capable de rendre compte de toutes les différences entre les différents points de vue ou contrastes conceptuels, du moment qu'il est traduisible dans un langage familier, et qu'il véhicule une image partagée du monde.

1.1.2 Langage et schème conceptuel

Davidson associe tout schème conceptuel à un langage¹⁵. Par conséquent, toute différence entre les schèmes conceptuels doit être située au niveau du langage et se manifester comme échec de la traduction. Il défend ainsi un principe selon lequel tout langage possible doit être traduisible dans notre langage familier, car il n'est pas possible de dissocier l'acte de penser du langage, et personne n'est capable de se mettre en dehors de son propre langage pour le comparer à d'autres. L'idée est que la relation entre la traduisibilité d'un langage et la possibilité de décrire les attitudes de ses locuteurs tels que les croyances, les intentions et les désirs est très étroite. Non seulement parler implique nous sommes capables de se représenter clairement nos croyances et nos intentions, ainsi que la différence entre les deux, il est aussi pratiquement impossible d'assigner à quelqu'un d'une manière intelligible des attitudes aussi complexes que les croyances, les intentions et les désirs quand il n'est pas possible de traduire son langage dans le nôtre. Ce qui fait que traduire un langage dans notre langage familier revient à décrire d'une manière rationnelle les attitudes de ses

¹⁴ *Ibid*, p. 268.

¹⁵ *Ibid*, p. 269.

locuteurs. En effet, « [a] person comes to share observation sentences with someone else when he is caused to be disposed to assent to the same sentences by the same or relevantly similar events or situations¹⁶. » Ainsi, posséder au moins un langage propre devient une condition nécessaire et suffisante pour avoir un schème conceptuel comparable aux autres, et toute comparaison entre deux points de vue ou toute différence entre deux schèmes conceptuels se fait sur fond d'examen de l'intertraduisibilité des langages auxquels ils sont associés. Il s'ensuit alors que deux schèmes sont distincts si les langages auxquels ils sont associés ne sont pas intertraduisibles.

Cette position, il la justifie aussi par le fait que, lorsque le schème conceptuel n'est pas associé au langage, on est confronté à l'une de deux situations. Soit il faut considérer le langage et l'esprit séparément: le problème devient alors double, en ce sens qu'il faut chercher ce qui peut faire la différence entre les schèmes conceptuels autant dans le langage que dans l'esprit. Et dans ce cas, il faut établir ce qui, dans le langage, est propre à l'esprit, donc interne : ses catégories, son mode d'organisation et sa structure, et ce qui provient de l'extérieur, c'est-à-dire des conditions de son usage. Ou encore, il ne faut considérer que l'esprit, sous prétexte que le langage altère nécessairement la réalité. Et dans ce cas, l'esprit est présenté comme le miroir de la réalité, où les choses se présentent telles qu'elles sont, et le langage comme un livreur passif de cette image sans aucune considération du contexte de leur occurrence et de son usage. L'esprit doit alors être transparent, un simple réceptacle vide et sans forme qui transcende ce qui le constitue.

Cet argument prend de l'envergure et gagne en pertinence, lorsque Davidson place le langage dans la perspective d'une double association à l'esprit et à la réalité en le concevant comme

a convenient human skill which we use in coping with one another in our common terrestrial setting. Without it we would not think of things, as we do. But it does not follow, of course, that we never perceive how the world really is, as Kant thought, nor that every view is necessarily distorted, as Bergson and many others have held¹⁷.

¹⁶ Donald Davidson, « Pursuit of the Concept of Truth », in *Truth, Language and History*, Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 78.

¹⁷ Donald Davidson, « Seeing Through Language », in *Truth, Language and History*, p. 128.

Il associe ainsi la première situation au point de vue qui présente le langage comme un medium opaque, ce qui nous empêche de savoir comment le monde est réellement. De même qu'il met la seconde situation au compte de ceux qui conçoivent le langage comme un medium imparfait qui forme et déforme nos perceptions du monde. Ces positions reposent, d'après lui, sur l'idée qu'il y a dans le monde « quelques données non conceptualisées auxquelles l'esprit peut donner forme¹⁸ », ce qui renvoie à l'idée qu'il y a une partie de la réalité qui échappe à nos ressources conceptuelles et qui attend d'être interprétée, et ce faisant cela donne lieu à des schèmes conceptuels aussi différents que les mondes auxquels ils donnent accès.

Davidson s'y oppose et soutient que même si

le langage reflète nos intérêts natals (*native interests*) et nos besoins et valeurs accumulés historiquement, nos dispositions inductives incorporées (*built-in*) et apprises. [...] cela supporte difficilement la prétention que le langage déforme sérieusement ou forme notre compréhension du monde¹⁹.

Ainsi, aussi radicales puissent-elles paraître, les différences entre deux schèmes conceptuels peuvent être réduites à des différences de descriptions qui ne les empêchent pas d'être comparables et explicables l'un par l'autre. Le problème avec le relativisme conceptuel ne se situe donc pas au niveau de la compréhension mutuelle entre les tenants de schèmes conceptuels radicalement différents. Il est au niveau de l'idée que le langage forme ou déforme notre compréhension du monde-réalité, qui affecte la vérité et la rend relative aux ressources linguistiques mobilisées pour en parler, alors que concrètement, le langage n'a rien à avoir avec la vérité d'un fait quelconque.

Davidson attaque également une troisième conception du langage selon laquelle ce dernier serait un medium transparent qui ne fait que représenter fidèlement la réalité ou les faits du monde. Selon lui, les mots, les noms et les prédicats ne peuvent représenter des faits; seules les phrases en sont capables (sans pour autant qu'il soit possible de spécifier quel fait exactement une phrase représente).

¹⁸ *Ibid*, p. 128. (ma traduction)

¹⁹ *Ibid*, p. 129. (ma traduction)

Il parvient ainsi à la conclusion que :

Language is not a medium through which we see; it does not mediate between us and the world. We should banish the idea that language is epistemically something like sense data, something that embodies what we can take in, but is itself only a token, or representative, of what is out there. Language does not mirror or represent reality, any more than our senses present us with no more than appearances²⁰.

C'est de la sorte qu'il trace les limites de la relation qui relie le langage à l'esprit et à la réalité. Ce faisant, il montre que le langage n'est pas un medium entre le sujet et le monde, non plus quelque chose que l'on peut concevoir indépendamment de la pensée et de la réalité, avec laquelle forme une unité organique. Une unité au sein de laquelle l'idée de schème conceptuel prend son plein sens et s'écarte des imperfections des points de vue qui la conçoit sous l'angle de la dualité schème-contenu.

1.2 De la triade Langage-Pensée-Réalité

Au terme d'une réflexion sur ce qui fait qu'un usage du langage est correct, c'est-à-dire sur ce qui assure la compréhension, Davidson soutient que

[t]here is no such a thing as a language, not if a language is anything like what many philosophers and linguists have supposed. There is therefore no such thing to be learned, mastered, or born with. We must give up the idea of a clearly defined shared structure which language-users acquire and then apply to cases²¹.

Aussi étrange²² ou radicale²³ puisse-t-elle paraître, cette position, que l'on rencontre d'ailleurs dès les premiers travaux de Davidson sur la compétence linguistique²⁴, coule de

²⁰ *Ibid*, p. 130.

²¹ Donald Davidson, « A Nice Derangement of Epitaphs », in *Truth, Language and History*, p. 107.

²² Justement, Ian Hacking, « The Parody of Conversation », in Ernest Lepore (ed.), *Truth and Interpretation, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, New York, Basil Blackwell, 1986, p. 447-458, et Michael Dummett, « A Nice derangement of Epitaphs: Some Comments on Davidson and Hacking », in Ernest Lepore (ed.), *Truth and Interpretation, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, p. 459-476.

²³ Dorit Bar-on and Mark Risjord, in Ernest Lepore and Ludwig Kirk, *Davidson: Truth, Language and Reality*, Oxford, Clarendon Press, 2005, p. 263.

²⁴ Il s'agit, par exemple, du passage, où il soutient que « [d]eux locuteurs pourraient interpréter mutuellement leurs énonciations sans qu'il y ait, en un sens quelconque, un langage commun qu'ils partagent ». Donald Davidson, « Pensée et discours » (1975). Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 231.

source d'une réflexion qu'il voulait aussi profonde que possible quant à ce que l'on entend communément par « partager un langage », « connaître un langage », « maîtriser un langage », « avoir une compétence linguistique » ou même « langage naturel ».

En voulant creuser encore plus profondément cette question, afin de donner une description satisfaisante de la compétence linguistique, Davidson passe par « ce qui fait la différence entre ce qu'un locuteur, dans une occasion donnée, veut dire, et ce que ses mots veulent dire²⁵. » Au terme de ce détour²⁶, il finit par conclure qu'il n'y a pas de principe qui gouverne la compétence linguistique et qui nous permette de donner une définition satisfaisante de ce qu'est un langage ordinaire ou de ce que l'on entend par « maîtriser un langage » ou « parler le même langage ». Il est toutefois possible d'esquisser les limites d'une perspective dans laquelle il faut insérer le langage et toute recherche sur la compétence linguistique. Il la présente en ces termes:

we would not have a language, or thoughts that depend on language (which comprise all beliefs, desires, hopes, expectations, intentions, and other attitudes that have propositional content), if there were not others who understood us and whom we understood; and such mutual understanding requires a world shared both causally and conceptually²⁷.

1.2.1 Interdépendance du langage et de la pensée

Davidson rejette l'idée selon laquelle il y a une relation entre le langage et la pensée qui fait que connaître l'un aide nécessairement à connaître complètement l'autre, et il trouve qu'il est inconcevable de dissocier le langage de la pensée et de penser ou comprendre l'un sans l'autre. Il soutient, par contre, que non seulement entre les deux il y a une interdépendance qui fait qu'il est impossible de connaître l'un indépendamment de l'autre, mais en plus, que cette interdépendance peut être mise au jour à l'aide d'une théorie qui explique le comportement humain.

²⁵ Donald Davidson, « A Nice derangement of Epitaphs », p. 91. (ma traduction)

²⁶ Le travail de Davidson sur la distinction entre sens littéral et signification d'usage est présenté d'une manière exhaustive dans la section 2.3.1, p. 49.

²⁷ Donald Davidson, « Locating Literary Language », in *Truth, Language and History*, p. 176.

Il s'en remet, dans un premier temps, à l'évidence que le langage dépend de la pensée, du moment que « parler un langage n'est pas une caractéristique que quelqu'un puisse perdre tout en retenant le pouvoir de penser²⁸. » Il établit en conséquence que les conditions dans lesquelles on peut dire que quelqu'un parle un langage se posent en ces termes: il faut qu'il ait l'intention de dire le vrai et qu'il ait aussi la croyance que les mots qu'il utilise sont appropriés pour le faire. Ainsi,

[s]omeone who utters the sentence 'The candle is out' as a sentence of English must intend to utter words that are true if and only if an indicated candle is out at the time of utterance, and he must believe that by making the sounds he does he is uttering words that are true only under those circumstances. These intentions and beliefs are not apt to be dwelt on by the fluent speaker. But though they may not normally command attention, their absence would be enough to show he was not speaking English, and the absence of any analogous thoughts would show he was not speaking at all²⁹.

Davidson affirme, d'autre part, qu'il est également possible de défendre l'idée que le langage est nécessaire à la pensée en prenant appui sur le fait qu'« une créature ne peut avoir une pensée à moins d'avoir un langage³⁰. » Cependant, il n'attaque pas cette question de front et choisit plutôt de faire un détour du côté de la nature de la pensée, afin de l'aborder au niveau des conditions d'attribution des croyances.

Il établit alors que les attitudes propositionnelles, qu'il assimile aux pensées, ne peuvent être réduites aux comportements observables, sinon il serait possible d'attribuer des pensées à des animaux. Davidson s'oppose, à cet égard, à Norman Malcolm qui attribue une croyance à un chien sur la base de son comportement. Son argument est que, d'un côté, le comportement du chien peut être interprété de différentes manières entre lesquelles il serait difficile de faire une claire discrimination. D'un autre côté, il estime que l'attribution des attitudes propositionnelles se fait à l'aide de phrases dont la valeur de vérité peut changer si on utilise deux expressions différentes pour référer au même objet. Ainsi, par exemple, les phrases « Le chien croit que le chat est allé sur le chêne » et « Le chien croit que le chat est allé sur le plus ancien arbre du site » n'expriment pas la même croyance. Et par-dessus tout,

²⁸ Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », p. 270.

²⁹ Donald Davidson, « Thought and Talk », in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 155.

³⁰ Donald Davidson, « Rational Animals », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, Oxford, Clarendon Press, 2001, p. 100. (ma traduction)

Davidson trouve que le chien est incapable de croire qu'un objet est *un* arbre, car une telle croyance exigerait de lui qu'il mobilise un large ensemble de croyances interconnectées portant sur les arbres en général, et sur les chênes en particulier³¹.

Il écarte également la position selon laquelle il est possible d'attribuer correctement des pensées en s'appuyant uniquement sur les ressources linguistiques d'un locuteur. En effet, les attributions de pensées se font dans le discours indirect à l'aide de phrases contenant des verbes psychologiques comme « croire », « désirer », « penser » qui font état de « l'intensionnalité sémantique³² », c'est-à-dire qui permettent d'attribuer des intentions et des croyances à autrui, et qui prennent la forme « *x* croit que », « *x* craint que », « *x* pense que », « *x* vint à croire que », « *x* oublia que », etc. Or ce genre de phrases pose un problème au niveau de leur forme logique, ce qui fait que leur valeur de vérité dépend des substitutions que l'on peut faire dans les phrases subordonnées, chose qui affecte la valeur de vérité des attributions de pensée qu'elles expriment. Ainsi, par exemple, dans la phrase (1) « Galilée dit que la terre tourne » (*Galileo said that the earth moves*),

[t]he difficulty for a truth theory is that the terms following 'said that' do not appear to be making their usual contributions to the truth conditions of the sentence. We cannot in general substitute in (1) coreferring or coextensive terms for 'the earth' and 'moves', or a sentence alike in truth value to the original³³.

Autrement dit, toute substitution dans « la terre tourne » au niveau du terme singulier « la terre » ou du prédicat « tourne » affecte la valeur de vérité de la phrase (1), du fait qu'elle change la pensée qu'elle exprime³⁴.

³¹ Donald Davidson, « Rational Animals », p. 96-98. Et Donald Davidson, « The Emergence of Thought », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 124.

³² Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 230.

³³ Ernest Lepore and Kirk Ludwig, *Donald Davidson's Truth-Theoretic Semantics*, Clarendon Press, Oxford, 2007, p. 240.

³⁴ Cet exemple reprend succinctement la distinction entre sens et dénotation de Frege selon laquelle, pour quelqu'un qui ignore que « L'étoile du matin » et « L'étoile du soir » dénotent le même objet, à savoir « Vénus », les deux propositions « L'étoile du matin est un corps illuminé par le soleil » et « L'étoile du soir est un corps illuminé par le soleil » expriment deux pensées différentes, et par suite, réfèrent à deux objets différents. Voir Gottlob Frege, « Sens et dénotation », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, 1971, p. 107-110.

Désormais, pour attribuer des attitudes propositionnelles à quelqu'un, il faut qu'il soit « capable d'exprimer plusieurs pensées, et par-dessus tout, être capable d'interpréter le discours et les pensées des autres³⁵. » Ainsi, pour que la conversation ait lieu, il doit partager avec son interlocuteur un corps de croyances largement vrai et logiquement cohérent sur lequel prennent appui des attitudes propositionnelles, des actions intentionnelles et des émotions. Cela est possible, parce que, d'une part, quiconque, capable d'interpréter correctement un locuteur, est aussi justifié de présupposer que la plupart des croyances de ce dernier sont vraies et que toute croyance est vraie si elle est cohérente avec la plupart du reste des croyances³⁶.

Dès lors, pour que l'interprétation soit possible, lors de la communication, les deux locuteurs, qui sont au même titre des interprètes, ne doivent pas nécessairement partager le même langage, au sens ordinaire du mot. Mais l'interprète doit détenir un corps de croyances très semblable à celui utilisé par le locuteur lors de l'énonciation. Ainsi, l'interprète est, d'une part, supposé savoir dans quelles conditions l'énoncé est vrai, donc de quel corps de croyances dépend la pensée que le locuteur exprime à l'aide de son énoncé. Il est, d'autre part, censé être capable de déduire les conséquences logiques à partir de la mise en relation de cette pensée avec d'autres pensées. Cela étant possible, compte tenu que, d'après Davidson, il y a entre les phrases d'un langage une relation qui est révélée par leur structure logique, et cette structure ressemble beaucoup à celle qu'ont les pensées exprimées par ces phrases³⁷.

1.2.2 Interdépendance du langage et de la réalité

Davidson écarte l'idée que nos croyances peuvent être confrontées, une à une ou toutes ensemble, avec ce sur quoi elles portent, et discrédite toute recherche d'une source de

³⁵ Donald Davidson, « Rational Animals », p. 100. (ma traduction)

³⁶ « une compréhension correcte du discours, des croyances, des désires, des intentions et d'autres attitudes propositionnelles d'une personne mène à la conclusion que la plupart des croyances d'une personne doivent être vraies, et ainsi il y a une présomption légitime que n'importe laquelle de ces croyances est vraie, si elle est cohérente avec la plupart du reste des croyances. » Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 146. (ma traduction)

³⁷ On reviendra avec plus de détails sur ce point dans la section 4.3, p. 93.

justification ou d'un fondement épistémologique à nos croyances qui viennent de l'extérieur du champ de ces croyances. À cet égard, son attaque est essentiellement dirigée contre les théories qui « ont voulu, d'une façon ou d'une autre, fonder la croyance sur le témoignage des sens³⁸ », lesquelles sont incapables, d'après lui, de spécifier la nature de la croyance et d'inférer un monde objectif. Ce fut le cas de ceux qui, à l'instar de Hume, ont identifié les croyances aux sensations, et qui ont soutenu que certaines croyances ont le même contenu épistémique que la sensation. Il s'agit aussi des tenants du point de vue selon lequel affirmer avoir une sensation est une vérité analytique qui ne dépend que des idées, des concepts ou des mots, donc du langage³⁹.

Son idée est que d'une part,

[e]mphasis on sensation or perception in matters epistemological springs from the obvious thought: sensations are what connect the world and our beliefs, and they are candidates for justifiers because we often are aware of them. The trouble we have been running into that is the justification seems to depend on the awareness, which is just another belief⁴⁰.

C'est dans cet ordre d'idées que s'inscrit l'une des critiques qu'il dirige contre Quine. Celui-ci assimile les stimulations sensorielles à des preuves de l'existence du monde extérieur, lorsqu'il affirme que « notre seule source d'information concernant le monde extérieur est donnée à travers l'impact des rayons et les molécules de lumière sur nos surfaces sensorielles⁴¹. » Davidson lui répond que même si les objets et les événements dans le monde extérieur passent par les sens pour causer nos croyances, il n'en demeure pas moins que le mot « source » doit, tout simplement, être lu comme « cause » et le mot « information » comme « croyance vraie » ou « connaissance ». Donc, bien qu'il ne soit pas possible, affirme-t-il, de rendre compte d'une sensation que par une croyance en l'existence de cette sensation, une croyance ne peut être justifiée par la sensation, parce qu'il faut tout d'abord croire en cette dernière; ce qui revient à défendre une certaine forme de cohérence. De surcroît, cet acharnement à assigner une valeur épistémique à la sensation en convertissant

³⁸ *Ibid*, p. 141. (ma traduction)

³⁹ Davidson fait ici allusion aux cohérentistes qui, ne permettant pas que la garantie de la vérité des croyances provienne de l'extérieur du système des croyances, se limiteraient à la sémantique de ces dernières. Voir *ibid*, p. 143-144.

⁴⁰ *Ibid*, p. 142.

⁴¹ W. V. Quine, « The Nature of Natural Knowledge », p. 68; cité dans *ibid*, p. 143. (ma traduction)

une cause en une raison demeure vain, du moment que l'on est incapable de montrer que les sens ne sont pas infallibles et qu'ils peuvent justifier l'existence d'un monde objectif.

D'autre part, Davidson trouve que « l'idée de comparer nos croyances avec la réalité ou de confronter nos hypothèses avec les observations n'a pas de sens⁴². » De même qu'avoir des croyances et croire qu'elles sont vraies n'ajoutent rien à la preuve de leur vérité sans une raison qui les justifie. D'ailleurs, une croyance ne peut servir de raison, par peur de tomber dans une régression à l'infini qui rendrait toute connaissance impossible, ou qui mènerait au cercle vicieux de la cohérence dans lequel une croyance n'est justifiée que par une autre.

Porté par ces considérations, Davidson parvient à la conviction que rien ne nous indique que l'idée que l'on se fait du monde externe est conforme à ce qu'il est réellement. Donc, il est inutile d'essayer de lui connecter, d'une façon ou d'une autre, nos croyances, parce qu'on n'y a pas un accès direct, et qu'on ne peut l'envisager que par le biais d'intermédiaires comme les sensations ou les observations. Or, ces d'intermédiaires ne peuvent nous pas faire avancer sur le terrain de la vérité des croyances et doivent être compris comme de simples causes incapables de justifier les croyances, ou de fournir une information infallible. Ainsi, seules les intermédiaires épistémiques, c'est-à-dire qui déterminent les conditions de la connaissance, doivent être mis de l'avant. Et il ne faut pas les confondre avec les intermédiaires causaux.

Cependant, il établit que la connexion du langage au monde permet de concevoir une vérité qui gagne en objectivité non pas grâce à une prétendue connexion directe à l'expérience ou à l'observation, mais parce qu'elle est appliquée à un monde partagé, par des locuteurs-interprètes, et que sans lui il n'y a pas de communication. Il affirme, par le fait même, qu'il y a une interdépendance entre le langage et la réalité qui fait que les conditions de possibilité des objets du monde sont données par une analyse de la structure du langage qui nous fournirait les conditions de vérité des énoncés du langage.

⁴² Donald Davidson, « Empirical Content », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 164. (ma traduction)

Dans cette perspective, « [l']interaction intersubjective avec le monde est une condition nécessaire pour notre possession des concepts de vérité et d'objectivité⁴³. » L'objectif émane ainsi de l'intersubjectif, et l'objectivité se présente comme une condition nécessaire pour que la compréhension ait lieu et pour que l'accord sur les états de choses dans le monde soit fait. Elle est aussi la conséquence d'une vérité causale, en ce sens qu'elle est, d'une certaine manière, causée par les objets et les événements de ce monde.

1.3 De l'unité organique de la triade Langage-Pensée-Réalité

1.3.1 Triangulation, perception et langage

Davidson nourrit la conviction qu'« une fois on a une pensée propositionnelle, la perception est directe et non médiatisée, en ce sens qu'il n'y a pas d'intermédiaires épistémiques sur lesquelles les croyances sont fondées, rien qui étaye notre connaissance du monde⁴⁴. » Il écarte ainsi toute relation épistémique entre la croyance et ce qui la provoque, le stimulus. Ce qui est affecté lors de la perception ou de la sensation est un « animal pensant avec un dispositif (*apparatus*) parfaitement conditionné⁴⁵. » C'est une créature rationnelle, compte tenu qu'elle est capable d'avoir des attitudes propositionnelles, ou des pensées, qu'elle est capable de partager avec ses semblables. Il s'agit donc d'un animal doté de langage⁴⁶ qui, bien que conditionné par l'apprentissage et armé d'une *prior theory*, à l'aide de laquelle il établit son premier contact avec la signification des phrases, il est capable de développer sa compréhension lors de la communication avec autrui et de l'ajuster selon les situations dans lesquelles les phrases sont exprimées.

Cela étant possible parce que, d'une part, Davidson affirme que

[e]n partageant un langage, en quelque sens que l'exige la communication, nous partageons une image du monde qui doit, dans ses grands traits, être vraie. Il s'ensuit qu'en rendant

⁴³ Donald Davidson, « Locating Literary Language », p. 176. (ma traduction)

⁴⁴ Donald Davidson, « Seeing Through Language », p. 135. (ma traduction)

⁴⁵ *Ibid*, p. 136. (ma traduction)

⁴⁶ Davidson soutient que « only creatures with a language can think. I happen to believe, however, that men and women are alone in having language or anything enough like a language to justify attributing propositional thoughts to them ». Voir « Rational Animals », (note de bas de page), p. 96-100.

manifestes les grands traits de notre langage, nous rendons manifestes les grands traits de la réalité⁴⁷.

Il pose, par conséquent, la possession par les locuteurs-interprètes de représentations ou de pensées communes et largement vraies sur l'état du monde comme condition de la communication. Les traits les plus significatifs du langage révèlent ainsi les traits les plus marquants du monde, en ce sens que « si l'on replace les conditions de vérité des phrases dans le contexte d'une théorie compréhensive, la structure linguistique qui en ressortira reflètera les grands traits (*large features*) de la réalité⁴⁸. » Cela est possible, parce que le langage est un « instrument de communication⁴⁹ », ses phrases représentent les croyances, et elles sont habituellement utilisées pour dire le vrai sur l'état des choses dans le monde; au même titre qu'elles rendent possible la détection de l'erreur lorsqu'on se trompe. C'est ce qui leur donne un sens et rend la compréhension mutuelle possible. Comprendre un locuteur revient alors à saisir ce qu'il signifie par les phrases qu'il utilise, c'est-à-dire dans quelles conditions elles sont vraies ou ce qui dans le monde nous permet de les tenir pour telles. Les conditions de vérité de ces phrases déterminent ainsi dans quelles conditions elles ont un sens, et quel sens ont les mots qui les composent, chose qui ne peut être vérifiée qu'en allant dans le monde.

Davidson soutient, d'autre part, que « les habiletés de parler, de percevoir et de penser se développent ensemble graduellement. On perçoit le monde à travers le langage, c'est-à-dire à travers posséder le langage⁵⁰. » Il insère alors le locuteur-interprète dans une « triangulation » qui sert de cadre structurant le développement simultané des croyances et du langage en interaction avec le monde. Deux sommets du triangle sont respectivement occupés par une personne A et une personne B (ou plusieurs personnes) qui partagent la même expérience des objets, des événements ou des situations qui occupent le troisième sommet du triangle. « Le triangle entre directement en jeu quand deux créatures (ou plus) réagissent

⁴⁷ Donald Davidson, « La méthode de la vérité en métaphysique ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 199.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 293.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 293.

⁵⁰ Donald Davidson, « Seeing Through Language », p. 141. (ma traduction)

simultanément à un stimulus commun dans le monde et à leurs réactions respectifs⁵¹. » Davidson parle d'une « triangulation intersubjective⁵² » qui sert à objectiver les parties et les aspects du monde ainsi qu'à montrer le lien causal qui les relie, en tant que stimuli, aux interlocuteurs. Elle marque aussi les premières étapes de l'apprentissage du langage, et offre l'environnement qui rend l'interprétation d'un locuteur étranger possible.

Davidson assure que les concepts d'erreur et de vérité émergent de la triangulation. D'une part, l'erreur constitue « une appréciation de la distinction entre croyance et vérité⁵³ » qui trouve dans la triangulation une explication satisfaisante. En effet, l'interaction simultanée avec le monde et avec le ou les interlocuteurs fait que si l'un de ces derniers réagit à une situation donnée d'une manière inhabituelle ou différente des autres, il est possible de vérifier s'il se trompe dans son jugement ou sur certains détails de son appréciation de la situation.

D'autre part, le triangle se transforme en cercle dès que la vérité devient l'enjeu du partage des croyances causées par l'expérience chez les uns et les autres, du fait que c'est la vérité de ces croyances qui rend la compréhension possible et qui fait que la communication peut aller de l'avant. C'est ainsi que la triangulation offre le cadre dans lequel la pensée se développe simultanément au langage, tout en restant toujours en lien direct avec le monde.

1.3.2 Prééminence du langage

Le langage n'est donc pas un medium qui s'interpose entre le sujet et le monde, mais tout comme les yeux et les oreilles, il fait partie de nous en tant qu'« organe » à l'aide duquel on entre en contact direct avec le monde. Davidson parle d'un « organe de perception propositionnelle⁵⁴ » qui est indispensable pour que nos sens génèrent des contenus propositionnels et fournissent une connaissance du monde qui se développe avec l'usage que l'on fait de lui.

⁵¹ Donald Davidson, « Locating Literary Language », p. 176. (ma traduction)

⁵² *Ibid*, p. 177. (ma traduction)

⁵³ Donald Davidson, « Seeing Through Language », p. 141. (ma traduction)

⁵⁴ *Ibid*, p. 135. (ma traduction)

Nul doute que grâce à cette nouvelle perspective que nous offre Davidson « on doit se rendre compte qu'on a abandonné non seulement la notion ordinaire de langage, mais on a abolit la frontière entre connaître un langage et connaître notre manière d'être dans le monde, en général⁵⁵. » Il n'est donc plus question de dissocier le schème conceptuel de la réalité et de concevoir le langage indépendamment du rôle social et cognitif qu'il joue. Le langage ou la compétence linguistique prend forme et se transforme dans le feu de la communication et révèle une situation où le locuteur vise la compréhension en choisissant son vocabulaire et ses constructions linguistiques sur la base de l'idée qu'il se fait de l'interprète et de l'état du monde. De l'autre côté, l'interprète arrange ses interprétations à la lumière de son appréciation du contexte dans lequel la conversation a lieu et de l'idée qu'il se fait de son locuteur, de ses intentions, de ses habilités, de ses actions, etc.

C'est dans cette perspective que Davidson introduit sa conception du langage et fournit, par la même occasion, des réponses à certaines critiques, notamment celle de Ian Hacking qui trouve la conclusion davidsonienne que « there is no such thing as a language » franchement étonnante, ce qui le pousse à se demander « que ferait la nouvelle conclusion de Davidson aux autres idées philosophiques qu'il a longtemps soutenues avec une grande cohérence?⁵⁶ » Sa question n'est pas innocente, car il estime que Davidson aurait à changer une importante partie de son programme à la lumière de sa nouvelle manière de concevoir le langage, et par conséquent la compétence linguistique. Le point de Hacking est que du moment que Davidson continue de parler d'interprétation, on est dans la conversation, ou la communication, ce qui exige que les interlocuteurs partagent un langage. Plus encore, de l'avis de Hacking, ce langage présente des caractéristiques de base qui sont le produit de l'apprentissage ou de conventions. Ainsi, c'est le rôle des conventions dans le partage du langage que Davidson doit intégrer à sa position, et il ferait mieux d'admettre que, pour des interlocuteurs, « [t]here is no such thing as a linguistic framework that they bring to each other and which makes their conversation possible⁵⁷. »

⁵⁵ Donald Davidson, « A Nice Derangement of Epitaphs », p. 107. (ma traduction)

⁵⁶ Ian Hacking, *op. cit.*, p. 447. (ma traduction)

⁵⁷ *Ibid*, p. 449.

En réponse directe à ces critiques, Bjørn T. Ramberg soutient que, dans sa conception du langage, Davidson garde en vue la capacité créative énorme dont jouit tout locuteur. Il s'agit d'une capacité à utiliser les mots et les phrases de manière nouvelle et indépendante de toute convention ou régularité grammaticale ou autre. La compétence linguistique est, selon lui, preuve de cette capacité à utiliser les mots par-delà ce qui est et a été connu ou déjà utilisé. Cette créativité dont peut faire preuve le locuteur est aussi accompagnée, lors de la communication, d'une capacité à interpréter ces propos de la part du locuteur ou de l'interprète. Dans cette perspective, le langage ne peut, conformément aux idées de Davidson, se réduire à un lieu partagé par une communauté linguistique, et la compétence linguistique ne peut être conçue comme la maîtrise d'un corps commun de règles et de conventions, tel que le présentent Dummett ou Lewis⁵⁸.

Il est ainsi vraisemblable qu'en contexte davidsonien, si on arrive à se comprendre, ce n'est donc pas nécessairement parce que l'on parle le même langage ou que l'on partage le même schème conceptuel ou les mêmes conventions. On peut se comprendre parce qu'on vit dans le même monde et parce que nos schèmes conceptuels, aussi différents soient-ils, sont intertraduisibles du moment qu'ils sont identifiés à un langage que l'on ne dissocie pas de notre pensée et de la réalité. On occupe tous le même monde, et la vie suit son cours au travers de notre interaction avec lui et les uns avec les autres, ce qui n'empêche pas, tout de même, chacun de nous d'avoir son jardin linguistique privé. Ainsi, rien n'empêche un physicien de communiquer avec un illettré, du moment que la conversation porte sur la partie du monde qu'ils partagent, c'est-à-dire sur l'image qu'ils ont en commun du monde.

On peut ainsi dire que les interlocuteurs partagent un langage si à partir du langage on montre que la triade Langage-Pensée-Réalité où il est enchâssé forme une unité organique en dehors de laquelle il serait impossible de se comprendre. Mais en dehors de laquelle aussi et surtout la communication n'aura plus ni d'assise (des croyances), ni d'objet (la vérité), ni de perspective (la compréhension). Cette posture que Davidson semble adopter trouve ses racines dans la dimension holiste de la Triade qu'il a, depuis les années 1960, défendue et dans laquelle il insère le langage et lui donne, par le fait même, un contenu théorique

⁵⁸ Bjørn T. Ramberg, « What is a Language? », in *op. cit.*, p. 100-102.

indissociable des conditions empiriques dans lesquelles il se réalise et prend la forme de mots et de phrases. Ce holisme couvre les trois niveaux respectifs à chacune des composantes de la Triade. Un holisme linguistique selon lequel la communication ne peut se faire que si notre compréhension des phrases est assurée en les connectant à la totalité du langage : ce holisme a été démontré ci-dessus. Un holisme fondé sur l'inscrutabilité de la référence, suite auquel Davidson écarte l'éventualité de connecter ou de confronter nos croyances une par une, ou toutes ensemble, avec ce sur quoi elles portent. Tout cela est sous-jacent à la conception davidsonienne de la vérité et de la théorie qui en rend compte. Un holisme mental selon lequel nos croyances sont tellement interconnectées qu'il est impossible de les connaître une par une. Certains éléments de ce holisme ont été montrés ci-dessus et d'autres suivront lorsqu'il sera question de parler de l'interprétation en contexte davidsonien.

L'enchevêtrement entre ces trois niveaux traduit l'unité organique de la triade Langage-Pensée-Réalité. Cependant, la prééminence du langage demeure évidente; on perçoit le monde et on le pense avec et dans le langage. Davidson le présente comme la bulle dans laquelle la vie se déroule et où le mouvement est saisi. Il est clair que c'est le langage qui détermine les détails et les caractéristiques de chaque pensée et la différencie d'une autre. De même que c'est le langage qui rend compte de nos intentions dans leurs traits les plus intimes et qui montre les différentes formes logiques que peuvent prendre les pensées. Il est également le biais par lequel on entre en contact avec autrui et avec le monde et par lequel on révèle les traits de l'image de la réalité que l'on partage avec les autres. C'est lui qui assure à l'être humain sa dimension sociale et qui permet ainsi de vérifier la pertinence de l'image que l'on a du monde et de soi-même et même de la développer en la partageant avec autrui. En somme, c'est le langage qui donne à l'homme sa dimension historique et qui lui permet d'évoluer dans le temps en interagissant avec et dans ses milieux naturel et social.

CHAPITRE 2

LA SÉMANTIQUE DAVIDSONIENNE

Davidson soutient que la signification ne peut être connue à l'avance; il faut plutôt l'envisager dans le contexte de la communication et l'analyser à partir des conditions dans lesquelles elle est attribuée aux phrases des locuteurs dans des contextes donnés. C'est ce qui explique d'ailleurs qu'il ne cherche pas à la définir, mais à déterminer ce qui dote nos propos de signification et ce qui nous permet de les comprendre. Il part de l'idée que, pour tout langage, il existe une structure de base, s'articulant à son corps de vocabulaire, qui permet au locuteur de construire et d'apprendre une infinité potentielle de phrases, pour constater que le tout forme une « structure sémantique² » qui fait que nos paroles ont une signification. Connaître la signification revient donc à mettre au clair cette structure. Et c'est « l'organisation de la machinerie de nos réalisations linguistiques³ » qui se trouve ainsi au centre de ses investigations. Des investigations qui sont encadrées par les considérations suivantes :

We are apt to think of a natural language as a definite monolithic structure. As each of us learns his or her first language, it seems like a given, something each person absorbs as best he or she can, something which, if completely mastered, would insure flawless mutual understanding. It is hard to shake this conception of language, but of course it must be wrong. Languages were not bestowed on mankind; until people talked there were no languages. The ultimate goal in speaking cannot be to get the language right, but to be understood, for there is no point to language beyond successful communication. Speakers create the language; meaning is what we can abstract from accomplished verbal exchanges. It follows that a language cannot have a life of its own, a life apart from its users⁴.

² Donald Davidson, « Les théories de la signification et l'apprentissage du langage ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 30.

³ Donald Davidson, « Vérité et signification ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 52.

⁴ Donald Davidson, « Dialectic and Dialogue », in *Truth, Language and History*, p. 258.

2.1 De la nature de la signification

2.1.1 Signification et apprentissage du langage

Davidson intègre à la perspective de ses réflexions sur la signification des phrases du langage ordinaire et sur les conditions de possibilité de la communication une analyse de ce qui assure l'apprentissage de ce langage. L'importance de la place qu'il consacre à cette question tient à ce que le processus d'apprentissage fournit le point de départ de ses recherches sur ce qui permet à un agent d'acquérir, de construire et de maîtriser un langage, à partir d'un stock fini de mots et de phrases.

Dans cette perspective, il s'engage dans une réflexion où il pose le problème en ces termes :

It is conceded by most philosophers of language, and recently linguists, that a satisfactory theory of meaning must give an account of how the meanings of sentences depend upon the meanings of words. Unless such an account could be supplied for a particular language, it is argued, there would be no explaining the fact that we can learn the language: no explaining the fact that, on mastering a finite vocabulary and a finitely stated set of rules, we are prepared to produce and to understand any of a potential infinitude of sentences. I do not dispute these vague claims, in which I sense more than a kernel of truth⁶².

Bien qu'il s'aligne ainsi sur le point de vue qui défend cette conception de la théorie de la signification et de son rapport à l'acquisition et la connaissance du langage, Davidson fait preuve de retenue et envisage d'aller plus en profondeur, afin de voir à quel point certaines conceptions que l'on propose pour rendre compte du processus de l'apprentissage de la compétence linguistique sont exploitables dans l'élaboration d'une théorie de ce genre.

Fidèle à sa démarche, il commence par nettoyer le terrain en émettant des réserves contre ceux qui soutiennent ouvertement ou implicitement que le processus d'apprentissage d'un langage naturel et les mécanismes qui y participent sont soumis à des considérations entièrement *a priori*. Les défenseurs de pareilles positions prétendent, d'après lui, que l'apprentissage se fait à la base selon l'ordre de l'expérience des objets et des choses, où l'on

⁶² Donald Davidson, « Truth and Meaning », in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 17.

commence par assimiler les mots de base, et se développe avec la saisie des entités théoriques et la capacité de construire des phrases entières. En d'autres mots, le processus d'apprentissage d'un langage commence par l'apprentissage des noms et des prédicats d'objets physiques de taille moyenne envers lesquels on développe un certain attachement sentimental ou qui suscitent chez nous un certain intérêt. Cela se fait par conditionnement en pointant les objets auxquels s'applique le terme singulier ou le prédicat qui l'accompagne. On apprend par la suite les prédicats complexes portant sur des objets qui peuvent être absents de la vue ou même inexistants, pour parvenir enfin à la maîtrise des termes théoriques. Enfin, à un moment encore inconnu de ce processus, on arrive à composer des phrases avec les mots singuliers.

Davidson trouve que cette théorie, « avec ses présupposés psychologues associationnistes et sa théorie réductionniste de la signification⁶³ », est globalement défailante et est révoquée. D'une part, rien n'indique que le processus d'apprentissage suit l'ordre épistémologique qu'elle spécifie. D'autre part, l'ordre de l'apprentissage peut même être inverse à l'ordre épistémologique, et dans certains cas, l'expérience semble aller à l'encontre des thèses de cette théorie. Tel est le cas de l'apprentissage de certains termes généraux comme « chat », « cheval », etc. qui peut devancer la pleine saisie de leurs extensions.

Une critique plus pointue de ce genre de conception est réservée au cas de Strawson qui conçoit l'apprentissage du langage sur des bases nettement *a priori*, et qui « en se fondant sur l'idée d'une interdépendance conceptuelle de divers idiomes de base, [...] a illégitimement tiré des conclusions sur le mécanisme et la progression de l'acquisition du langage⁶⁴. » En fait, Strawson part de l'idée que la compréhension des termes universels se fait en rapport avec la totalité ou avec une partie de l'expérience, pour arriver à la conclusion que l'apprentissage de ces termes, comme celui des termes singuliers, est et doit être fait en les appréhendant « comme prédicats particuliers démonstrativement *identifiés*⁶⁵. » Il admet ainsi qu'il est possible de parler parfaitement un langage sans avoir recours directement à des

⁶³ Donald Davidson, « Les théories de la signification et l'apprentissage du langage », p. 25.

⁶⁴ *Ibid*, p. 28.

⁶⁵ *Ibid*, p. 27.

termes singuliers, et qu'il est, tout simplement, possible de les paraphraser. Pour justifier son point de vue, il a recours à une argumentation qui prend principalement appui sur deux points. D'un côté, il affirme que la compréhension d'un prédicat quelconque est tributaire de l'apprentissage d'autres prédicats par ostension ou par « confrontation directe ». D'un autre côté, il affirme que l'apprentissage ostensif des prédicats doit se faire par le biais du langage en ayant recours à des termes démonstratifs qui identifient les objets auxquels ils correspondent.

Davidson lui reproche de ne pas donner à la notion d'apprentissage un contenu substantiel. De plus, avec cette argumentation, Strawson nourrit l'idée que l'apprentissage du langage se fait selon une démarche logique spécifique, alors que, selon Davidson, l'acquisition de l'aptitude linguistique est plutôt une question empirique, en ce sens qu'elle se fait suite aux expériences faites par une personne. D'ailleurs, Davidson affirme que l'identification, faite par Strawson, de l'apprentissage par définition ostensive à l'apprentissage par confrontation directe est intenable pour deux raisons. Tout d'abord, l'apprentissage paraît plus être une question d'observation et d'imitation que de monstration directe de l'objet que l'on associerait à un prédicat. D'autre part, la présence d'un objet n'est pas indispensable à l'apprentissage du prédicat qui lui correspond; surtout que rien ne montre qu'une personne ne peut apprendre sa langue maternelle en absence ou dans l'impossibilité d'accéder aux objets appropriés.

Partant de ces considérations, Davidson rejette aussi chez Strawson la seconde affirmation qui écope, selon lui, de la confusion qui couvre la première. Il trouve que l'exigence que l'apprentissage ostensif des prédicats doit être exprimé dans le langage par des démonstratifs, de telle manière que l'on puisse identifier les objets auxquels les prédicats font référence, est injustifiée. Et même l'idée strawsonienne que, dans un langage donné, il n'est pas possible d'associer des termes singuliers aux objets qu'ils désignent sans démonstratifs, ne peut venir sauver la mise. D'ailleurs, même si cette idée était vraie et que, par conséquent, il était impossible d'apprendre un langage ne contenant pas de démonstratifs, mais dont les prédicats avaient des significations similaires aux nôtres, sa conception du processus de

l'apprentissage du langage et de son développement demeurerait intenable. En effet, on ne peut apprendre un tel langage, notamment parce qu'il n'existe tout simplement pas.

Davidson parvient donc à l'idée qu'étant donné le caractère « organique » du langage, on ne peut concevoir les premières étapes de son apprentissage que comme « un apprentissage d'une partie⁶⁶ » et non pas comme acquisition progressive du tout du langage. En fait, si à partir de l'acquisition ou de la maîtrise d'un stock fini de mots et de phrases, on est capable de construire un langage, c'est parce qu'il existe une structure de base s'articulant à ce corps de vocabulaire qui permet au locuteur de construire une infinité potentielle de phrases. Ainsi, la signification de chaque phrase est déterminée en regard d'un nombre fini de caractéristiques et selon des règles qui rendent possibles l'apprentissage et la compréhension. Et pour qu'un langage ordinaire puisse se prêter à l'apprentissage, on doit être capable de fournir une théorie de la signification qui constitue « une analyse constructive des phrases de ce langage⁶⁷ », c'est-à-dire une théorie capable de rendre effectivement compte de la manière dont la signification de toutes les phrases possibles du langage est construite.

Afin de faire ressortir les éléments qui participent effectivement à la construction de la structure de base des phrases d'un langage, et de déterminer le moyen adéquat pour le faire, Davidson analyse l'opinion selon laquelle une théorie de la signification doit mettre en évidence la dépendance entre les significations des phrases et les significations des mots et des parties qui les composent. Il rejette l'idée que « les mots individuels doivent avoir une signification, en un sens quelconque qui transcende le fait qu'ils ont un effet systématique sur la signification des phrases dans lesquels ils figurent⁶⁸. » Et dénonce ainsi les limites des théories syntaxiques et de l'approche frégréenne de la signification comme référence qui, selon lui, sont incapables de rendre effectivement compte de cette dépendance.

⁶⁶ *Ibid*, p. 29.

⁶⁷ *Ibid*, p. 23.

⁶⁸ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 43.

2.1.2 Critique des théories syntaxiques

Évoquant l'éventualité d'une théorie syntaxique satisfaisante, proposant une méthode effective qui permettrait de déterminer les phrases, ou les parties du langage douées de signification, Davidson conclut qu'une telle théorie est incapable de produire une sémantique. En effet, il estime qu'il n'est pas possible de dériver la signification d'une phrase de la simple addition de ses atomes syntaxiques dont les significations seraient données *a priori* (dans un dictionnaire par exemple). Et même si l'on parvenait à faire ressortir les « atome[s] sémantique[s] », formées de mots ou de groupes de mots dont chacun serait doté d'une signification bien établie, ainsi que la structure syntaxique d'une expression, cela ne permettrait pas de gagner en connaissance de sa signification.

Cela est vraisemblable dans le cas des phrases rapportant des croyances qui, en dépit de leur syntaxe assez claire, demeurent problématiques en ce qui a trait à la sémantique de base, étant donné que « [l]a connaissance de la signification lexicale du verbe « croire » ne suffit pas pour comprendre la signification d'expression de la forme 'X croit que *p*', car elle ne nous dit en rien quelles sont les conditions de vérité et la forme logique de telles expressions⁶⁹. » Et même si on indique les différentes variations des significations des mots qui les composent selon les contextes d'expressions possibles, c'est-à-dire même si on établit récursivement les significations des mots constituants des phrases rapportant des croyances, il demeure impossible de dériver à partir d'elles la signification de ces phrases, c'est-à-dire leurs conditions de vérité.

Ce que Davidson exige, c'est la mise en place d'une méthode effective par laquelle il serait possible d'établir clairement et d'une manière non triviale la signification des phrases d'un langage. En fait, la syntaxe nous dit quelles expressions sont des phrases, c'est-à-dire lesquelles sont susceptibles d'être douées de sens. Or, donner la structure syntaxique (la grammaire) d'un énoncé sert à établir la signification des phrases mais ne la donne pas; la connaissance de la structure n'équivaut pas à notre connaissance de la signification.

⁶⁹ Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 15.

Ce genre de défaillance des théories syntaxiques, Davidson le relève dans l'idée chomskyenne selon laquelle en rendant compte de l'intuition linguistique du locuteur, la structure profonde, différenciée de toute autre forme de grammaire, se donnerait une assise empirique solide. En effet, pour Chomsky, des phrases peuvent avoir des structures de surface identiques, mais leurs structures profondes peuvent s'avérer différentes. Tel est, selon lui, le cas des deux phrases suivantes : (1) Je persuadai Jean de partir (*I persuaded John to leave*); et (2) Je pensais que Jean partirait (*I expected John to leave*) qui ont la même structure apparente. Mais mises à la voix passive (2) conserve le même contenu cognitif, alors que celui de (1) change. Davidson reconnaît l'exactitude de cette observation, mais non sans répliquer que rien ne montre que cela est dû à une différence entre les structures profondes de ces deux phrases, non plus que nos intuitions linguistiques aient joué un quelconque rôle pour montrer cette différence.

Il est plutôt possible d'en donner une meilleure explication, estime-t-il : la reconnaissance de la différence entre les structures sémantiques de (1) et (2) n'est nullement le fruit de la « 'connaissance tacite du locuteur' de la grammaire ou [d'une] 'compétence intrinsèque du locuteur indigène idéalisé' ⁷⁰ », mais peut être plutôt repérée par tout locuteur compétent. En effet, il y a une différence au niveau du rôle sémantique que joue le mot « Jean », en ce sens que si on y substitue un autre terme coréférentiel, les conditions de vérité de (1) demeurent les mêmes, tandis que celles de (2) changent.

2.1.3 Critique de la conception frégréenne de la signification

Davidson présente la théorie de la signification de Frege comme suit : identifiant les significations à des objets, Frege a introduit la distinction entre fonction et argument à l'intérieur des propositions, où il associe une référence, ou « entité saturée », à la signification des noms qu'il identifie comme arguments. Ainsi, par exemple, on peut assigner Théétète à « Théétète ». De même qu'il associe une propriété, ou « entité insaturée », à celle des prédicats qui sont, selon lui, des fonctions. Grâce à cette position, il estime pouvoir aller

⁷⁰ Donald Davidson, « Sémantique pour les langues naturelles ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 105-106.

par-delà la menace de régression à l'infini qu'implique la détermination des significations des parties des propositions sur la base de leurs fonctions grammaticales.

Davidson affirme que cette théorie est incapable de dire comment la signification des termes singuliers complexes tels que l'expression 'le père de x ' peut être engendrée à partir des significations des parties qui les constituent. Son argument est que le fait de postuler la correspondance d'une entité à la fonction « le père de x » fait qu'on aura autant d'entités différentes que les fois qu'on l'appliquera à l'argument x . Ainsi, identifier les significations à des entités n'explique en rien comment la signification de toute proposition dépend de celle de ses parties.

D'autre part, il trouve que cette conception de la signification peut donner lieu à une théorie miniaturisée de la référence qui implique des phrases de la forme « t désigne x », où « t » est remplacé par une description structurale qui la présente sous la forme d'une concaténation de mots ou de lettres, et « x » est remplacé par ce terme lui-même. Or, bien qu'elle soit effectivement satisfaisante quand elle est appliquée aux termes singuliers, l'extension de cette théorie à toutes les phrases du langage pose, selon Davidson, un sérieux problème, car l'exigence fré géenne selon laquelle toutes les parties doivent avoir des entités douées de signification n'apporte, comme on l'a dit, rien à l'explication de la signification. En fait,

[c]e qui bloque le passage dans le cas de Frege est que chaque expression référente a un nombre infini d'entités auxquelles elle peut référer, selon le contexte, et il n'y a pas de règle qui donne la référence dans des contextes plus compliqués sur la base de la référence dans des contextes plus simples.⁷¹

Étant donné que, selon Frege, la référence d'une phrase est sa valeur de vérité, et que des phrases logiquement équivalentes ou des phrases dans lesquelles un terme singulier est remplacé par un autre ayant la même référence ont la même référence, toutes les phrases ayant la même référence sont synonymes. C'est ce qui amène Davidson à conclure qu'une théorie de la signification, fondée sur l'approche fré géenne de la signification comme référence, ne nous fournit pas une analyse réelle de la signification, étant donné que la

⁷¹ Donald Davidson, « On Saying That », in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 99.

structure de la phrase et les significations des mots n'interviennent pas dans l'établissement de la signification de la phrase.

Prenant appui sur la conviction « qu'une théorie de la signification adéquate devait impliquer *toutes* les phrases de la forme '*s* signifie *m*'⁷² », Davidson examine aussi la capacité d'une théorie frégréenne de la signification de donner lieu à une théorie de ce genre. Ainsi, elle associerait à chaque phrase une phrase de la forme « *s* signifie *m* », où « *s* » est une description structurale de la phrase et « *m* » est le terme singulier désignant la signification de cette phrase. Elle fournirait également une méthode réelle, permettant de déterminer la signification de n'importe quelle phrase dont on donne la description structurale. Toutefois, étant donné que la signification est appréhendée en tant qu'entité, Davidson estime qu'il est possible de parler, dans ce cas, de synonymie entre « *s* » et « *m* », et de donner la règle suivante : des phrases sont synonymes si leurs parties respectives sont synonymes. Dès lors, les significations seraient tout simplement corollaires à des références, ce qui nous ramène au cas de la théorie miniaturisée de la référence, qui n'est pas capable de fournir, d'une manière non triviale, la signification de chaque phrase du langage.

Ces considérations amènent Davidson à conclure que faire appel à des significations dans une théorie de la signification, peu importe qu'on les associe à des références ou à des entités abstraites, ne nous avance pas sur le chemin de l'élaboration d'une théorie satisfaisante de la signification, car une telle théorie est incapable de nous fournir une méthode effective pour rendre compte de la signification de chaque phrase. Il estime, par ailleurs, qu'il est possible d'exploiter l'approche frégréenne dans l'élaboration d'une théorie convenable de la signification, et ce en prenant en considération le fait que les mots n'ont pas de significations dans le sens où ils déterminent individuellement la signification de la phrase qu'ils composent, et que les termes complexes contribuent à la signification des phrases dans lesquelles ils apparaissent en fonction de la signification de leurs parties et non pas des termes singuliers.

⁷² Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 48.

2.2 Signification et vérité

2.2.1 Signification et vériconditionnalité

Davidson s'oppose aux fondationnalistes qui cherchent, selon lui, un ancrage, du moins pour certaines croyances, hors du langage, dans une réalité externe. Il décèle cette tendance chez Quine et Dummett lorsqu'ils s'accordent, de son point de vue, sur le fait que la signification doit, d'une certaine manière, être reliée à quelque chose d'intermédiaire entre la croyance et les objets usuels sur lesquels portent nos croyances comme l'expérience, le donné, ou les schèmes de stimulation sensorielle. Cette manière d'approcher la signification nuit, d'après lui, à l'accessibilité de la vérité des croyances⁷³. En sacrifiant ainsi la vérité pour le compte de la signification, les théories de la signification de Quine et de Dummett ne sont pas capables de jouer le rôle épistémique que la théorie de la signification est censée jouer.

L'idée quiniennne que les significations des phrases d'observation, se trouvant à la périphérie de notre langage, sont directement déterminées d'une manière individuelle par nos expériences immédiates, et la signification du reste des phrases du langage, qui se trouvent à l'intérieur, est déterminée par les connexions qui les relient à ces phrases, lui semble irrecevable et appelle au scepticisme. D'une part, tel que l'illustre bien l'expérience de pensée des cerveaux dans une cuve de Putnam⁷⁴, il est possible que le monde extérieur soit différent de ce dont témoignent nos stimulations sensorielles. D'autre part, tout comme le rejet de la distinction analytique/synthétique a donné à la philosophie du langage de nouvelles ailes, en montrant l'absurdité de la séparation entre le linguistique et le factuel en ce qui a trait à la vérité d'un énoncé individuel, on serait mieux avisé, d'après Davidson, de rejeter la distinction quiniennne entre les phrases d'observation et les autres phrases du langage. Cela permettrait à la communication et la compréhension d'avoir lieu, et mettrait fin à toute recherche d'une justification de nos croyances qui se situerait en dehors du corps même qu'elles forment.

⁷³ Ce point sera développé dans le troisième chapitre.

⁷⁴ Les cerveaux dans une cuve est une expérience de pensée imaginée par Hilary Putnam en 1981 et illustre une position sceptique à laquelle cette expérience répond.

Davidson pense, en fait, que ce qui est possible de croire est lié à ce que nous pensons de la nature de la croyance, des motivations de leurs tenants et du contexte dans lequel elles sont produites⁷⁵. Il suffit ainsi de concéder que quiconque est capable d'interpréter correctement un locuteur, est aussi justifié de présupposer que la plupart de ses croyances sont vraies; et que toute croyance est vraie si elle est cohérente avec la plupart du reste de ses croyances. De même que quiconque a des croyances sait ce qu'est une croyance, quiconque a des croyances a une raison de supposer qu'il a ces croyances, et sait aussi comment les interpréter.

Par conséquent, la connexion de nos croyances à la vérité doit se faire par le biais de la théorie de la signification, étant donné que « donner la signification d'une phrase exigerait que l'on spécifie ce qui justifierait son assertion⁷⁶. » En effet, compte tenu que « la nature de la croyance est véridique⁷⁷ » et qu'il suffit de déterminer ses origines et ses contenus pour le savoir, elle peut être instituée comme « l'attitude humaine qui connecte une théorie de la vérité aux intérêts humains⁷⁸ », en ce sens qu'elle peut servir de medium entre la vérité et les conditions de sa réalisation. Il s'ensuit que donner la signification d'une phrase revient à donner ses conditions de vérité, c'est-à-dire ce qui dans le monde nous permet de la comprendre lors d'une conversation avec autrui.

2.2.2 Holisme sémantique et théorie de la signification

Davidson présente la théorie de la signification en ces termes:

'Theory of meaning' is not a technical term, but a gesture in the direction of a family of problems (a problem family). Central among the problems is the task of explaining language and communication by appeal to simpler, or at any rate different, concepts. It is natural to believe this is possible because linguistic phenomena are patently supervenient on non-linguistic phenomena. I propose to call a theory a theory of meaning for a natural language *L* if it is such that (a) knowledge of the theory suffices for understanding the utterances of speakers of *L* and (b) the theory can be given empirical application by appeal to evidence described without using linguistic concepts, or at least without using linguistic concepts

⁷⁵ Voir section 1.2.2, p. 24.

⁷⁶ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 144. (ma traduction)

⁷⁷ *Ibid*, p. 146. (ma traduction)

⁷⁸ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 189. (ma traduction)

specific to the sentences and words of *L*. The first condition indicates the nature of the question; the second requires that it not be begged⁷⁹.

Ainsi, une théorie de la signification doit répondre aux deux exigences suivantes : elle doit être *interprétative*⁸⁰, c'est-à-dire capable de donner une interprétation de tous les énoncés possibles d'un langage. Il s'ensuit qu'elle doit prendre en considération la nature holistique de la compréhension linguistique, en ce sens que quiconque connaîtrait cette théorie serait capable de comprendre les phrases de la langue donnée. Elle doit aussi être *radicale*⁸¹, « c'est-à-dire qu'elle puisse, en principe, être empiriquement confirmée sur la base de données qui ne présupposent pas la connaissance de cette langue⁸². ». Ainsi, on évite d'introduire sans raison, dans les fondements de la théorie, des prédicats du genre « signifie que », « veut dire que », etc.

Dans le but de fournir une théorie de la signification de ce genre, Davidson reprend le principe de *compositionnalité*⁸³ selon lequel les parties des phrases participent systématiquement à la constitution de la signification des phrases dans lesquelles elles font leur apparition. Cependant, il l'inscrit dans la perspective de son holisme sémantique (ou holisme de la signification⁸⁴), où il étend le principe frégeen *du contexte* selon lequel un mot n'a de signification que dans le contexte d'une phrase, pour l'appliquer à la totalité du langage des phrases, c'est-à-dire qu'une phrase n'a de signification que dans le contexte du langage auquel elle appartient.

⁷⁹ Donald Davidson, « Reality without Reference », in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 215.

⁸⁰ Daniel Laurier, *Introduction à la philosophie du langage*, Liège, P. Mardaga, 2003, p. 294.

⁸¹ *Ibid*, p. 294.

⁸² *Ibid*, p. 294.

⁸³ À l'origine, il s'agit d'un principe frégeen selon lequel le sens et la dénotation d'une proposition complexe sont fonction du sens et de la dénotation des parties qui la composent. Ainsi, on ne peut pas, par exemple, se prononcer sur la vérité ou la fausseté de la proposition « Ulysse fut déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil », car le terme « Ulysse » est dépourvu de dénotation; c'est-à-dire ne désigne pas d'objet. En fait, on ne peut pas dire d'un objet qui n'existe pas qu'il a été ou non déposé sur le sol d'Ithaque dans un profond sommeil. Par conséquent, une proposition dont l'une des composantes est dépourvue de dénotation ne peut avoir de dénotation. Gottlob Frege, « Sens et dénotation », p. 107-110.

⁸⁴ Daniel Laurier parle d'une « forme extrême de holisme linguistique, selon lequel la signification de n'importe quelle expression, qu'elle soit simple ou complexe, dépend de la signification de *toutes* les autres expressions de la langue donnée. » Voir Daniel Laurier, « Holismes », dans Akeel Bilgrami, Donald Davidson, Pascal Engel, Daniel Laurier, Michel Seymour, *Lire Davidson, interprétation et holisme*, Combas, Éditions de l'Éclat, 1994, p. 150.

Il justifie cette manœuvre par le fait que :

If sentences depend for their meaning on their structure, and we understand the meaning of each item in the structure only as an abstraction from the totality of sentences in which it features, then we can give the meaning of any sentence (or word) only by giving the meaning of every sentence (and word) in the language⁸⁵.

Autrement dit, étant donné que la signification d'une phrase dépend de sa structure syntaxique et que la signification de chacune de ses parties constitutives ne peut être saisie que dans le contexte de toutes ses occurrences possibles dans un langage, il n'est possible de déterminer cette signification que si l'on donne les significations de toutes les phrases du langage.

La théorie de la signification appropriée doit également rendre compte de l'effet qu'ont les activités et les aptitudes des locuteurs et les contextes de l'énonciation sur la « structure sémantique » des phrases. Ce faisant, elle montre comment les différentes attitudes intentionnelles (désirs, intérêts, attentes, croyances, etc.) des locuteurs, ainsi que le moment, le lieu et les circonstances de l'énonciation se traduisent dans le langage et donnent aux phrases des structures spécifiques, afin qu'elles puissent dire le vrai sur l'état des choses dans le monde. De même que sa forme doit être déterminée « sur la base de la manifestation typique (*patterned exhibition*) d'un nombre fini de caractéristiques⁸⁶ », afin de montrer comment ces caractéristiques forment une structure dont l'analyse nous permet d'expliquer la signification des phrases dans lesquelles elles apparaissent. Ainsi, une théorie de la signification doit nous fournir une connaissance de la manière dont les données empiriques s'associent aux données linguistiques pour donner la signification lors de la communication.

Davidson s'achemine ainsi vers l'idée qu'« [u]ne théorie de la signification pour un langage *L* montre 'comment les significations des phrases dépendent des significations des mots' si elle contient une définition récursive de la vérité-dans-*L*⁸⁷. » Il y parvient en élaborant l'idée que le holisme sémantique est implicite à une théorie de la signification qui

⁸⁵ Donald Davidson, « Truth and Meaning », p. 22.

⁸⁶ Donald Davidson, « Sémantique pour les langues naturelles », p. 93.

⁸⁷ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 50. (Dans le texte original, « récursive » est entre parenthèses).

aurait comme conséquences des phrases de la forme « *s* signifie *m* ». Cependant, le terme « *m* », qui joue le rôle de désignateur de significations, ne peut être remplacé par des termes singuliers, mais par des phrases *p*. Ainsi, la théorie de la signification prend la forme « *s* signifie que *p* », et fournit, à chaque phrase *s* du langage étudié, une phrase *p* qui donnerait sa signification, c'est-à-dire ses conditions de vérité. Dans ce cas, *p* peut être remplacée par la phrase *s*, et la signification la plus évidente de « *s* » peut être donnée par *s* elle-même, si la signification est donnée dans le même langage, sinon par la traduction de *s*, si elle l'est dans un autre langage. Et afin de donner l'extension de *p*, la théorie prendra la forme (*T*) : « *s* est *T* si et seulement si *p* », compte tenu que « [c]omme les mots 'est vrai si et seulement si' sont invariants, nous pouvons les interpréter, si nous le voulons, comme signifiant 'signifie que'⁸⁸. »

Sous cet angle, la définition récursive de la vérité nous fournit les conditions de vérité d'une phrase dans tous les cas possibles de l'occurrence de ses parties, dans toutes les phrases du langage. Ainsi, toutes les phrases (*T*) : « *s* est vraie si et seulement si *p* » donnent la signification de la phrase selon les différentes significations que prennent ses parties dans le langage. De même que,

[l]a théorie ne révèle rien de nouveau sur les conditions dans lesquelles une phrase particulière est vraie; elle ne rend pas ces conditions plus claires que ne le fait la phrase elle-même. Le travail de la théorie consiste à relier les conditions de vérité connues de chaque phrase aux aspects de la phrase (les "mots") qui sont récurrents dans d'autres phrases⁸⁹.

En fait, elle ne dit rien de plus sur les conditions de vérité d'une phrase que celle-ci en dit elle-même; elle ne fait que mettre en relation ces conditions avec les parties de la phrase qui apparaissent aussi dans d'autres phrases. C'est de la sorte qu'elle couvre tous les aspects sous-jacents à l'usage du langage.

D'autre part, elle fournit la méthode à partir de laquelle on peut définir récursivement la structure dont dépend la valeur de vérité de chaque phrase. Ainsi, la structure de chaque phrase *s* est construite, étape par étape, par la théorie de la vérité et à partir d'un nombre fini

⁸⁸ Donald Davidson, « Sémantique pour les langues naturelles », p. 100-101.

⁸⁹ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 52.

de procédés appliqués aux phrases qui ont une relation logique avec *s*, où 'logique' rime avec 'grammaire'. Et c'est cette définition récursive de la structure de chaque phrase qui nous donne ses conditions de vérité, du moment qu'elle nous montre toutes les phrases desquelles dépend sa valeur de vérité. On peut dire alors que ce sont les phrases qui, de par leurs structures, ont la propriété d'être vraies ou fausses, et c'est du côté de leurs connexions logiques avec les autres phrases du langage qu'il faut aller chercher leurs conditions de vérité, c'est-à-dire leur signification.

2.2.3 Théorie de la signification et théorie tarskienne de la vérité

Davidson trouve ce qu'il cherche dans la théorie de la vérité de Tarski qui donne une définition du prédicat de vérité telle qu'appliqué à un langage objet, et fournit une méthode effective applicable à toutes les phrases, ce qui permet de montrer comment déterminer la signification d'une phrase à partir de ses éléments constitutifs. En effet, cette théorie de la vérité a pour conséquence un ensemble d'axiomes, des phrases-T, qui énoncent les conditions de vérité respectives de chaque phrase du langage.

Afin de rendre cette manœuvre possible et d'adapter la théorie de la vérité de Tarski aux langues naturelles, Davidson estime que, contrairement à Tarski qui cherchait à donner une définition formellement correcte de la vérité pour les langages formels, il suffirait de caractériser la vérité pour les langues naturelles pour les comprendre. Cette caractérisation se ferait à l'aide de théories, ou phrases-T, qui porteraient sur des fragments du langage, où il serait possible de montrer l'intimité du rapport entre la théorie de la vérité et la théorie de la signification. Cependant, compte tenu que les langues naturelles n'ont pas de structure formelle spécifique et qu'elles comportent des expressions indexicales et des éléments démonstratifs, Davidson exige « la relativisation au locuteur et au temps⁹⁰ » du concept de vérité. Ainsi, les phrases-T deviennent des phrases quantifiées universellement de la forme :

⁹⁰ Donald Davidson, « Pour défendre la Convention T ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 120.

(X) (*t*) « Je suis fatigué » est vrai lorsque prononcé par X en *t* si et seulement si X est fatigué en *t*⁹¹.

Davidson rejette également, chez Tarski, l'idée que la vérité dans les phrases-T est définie dans le métalangage à l'aide d'un manuel de traduction du langage-objet, ce qui fait que « [p]our tester une théorie de la vérité, il n'y a donc qu'à examiner ces théorèmes et déterminer si la phrase utilisée à la droite du biconditionnel est la bonne traduction de la phrase mentionnée à gauche⁹². » La raison est que, selon lui, dans le cas de la traduction radicale tout comme celui de l'interprétation radicale, on n'a pas préalablement accès ni aux significations du langage du locuteur ni à ses croyances.

La théorie de la signification doit, d'un autre côté, être une théorie empirique, et ses conséquences doivent être testées en déterminant si elle produit « un flux infini de phrases⁹³ » représentant effectivement les conditions de vérité d'une phrase. À cet égard, Davidson affirme que « [l]e pouvoir empirique de cette théorie dépend de son aptitude à retrouver la structure d'une aptitude très compliquée – l'aptitude à parler et à comprendre un langage⁹⁴. » Ce sont tous les aspects de cette aptitude que la théorie de la signification doit rendre clairs, accessibles et testables, en nous fournissant une méthode effective pour le faire. Elle doit nous permettre de savoir ce qui dote nos propos de signification et ce qui permet aux autres de nous comprendre. Dès lors, une théorie ayant la forme de la Convention T est capable d'accomplir cette tâche, et son adéquation empirique ne se ferait pas en faisant appel à une « intuition directe (*direct insight*) de ce que signifie chaque phrase⁹⁵ », mais sur la base de la vérité des biconditionnels. Ainsi, la théorie serait empiriquement adéquate, tout simplement, si la partie de droite du biconditionnel donne effectivement les conditions de vérité de la partie de gauche.

⁹¹ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 66-67.

⁹² Martin Montminy, *Les fondements empiriques de la signification*, Montréal, Bellarmin, 1998, p. 101.

⁹³ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 52.

⁹⁴ *Ibid*, p. 25.

⁹⁵ Donald Davidson, « Sémantique pour les langues naturelles », p. 102.

Davidson estime qu'avec son approche holiste de la compréhension⁹⁶, Quine fournit à la théorie de la signification un « fondement empirique⁹⁷. » Il décèle dans la proposition quinienne selon laquelle « la signification (la valeur d'information) d'une phrase d'observation est déterminée par les structures (*patterns*) des stimulations sensorielles qui pourraient causer l'assentiment ou le dissentiment d'un locuteur à partir d'une phrase⁹⁸ », une ingéniosité qui lui permet de concevoir la signification sans avoir recours directement à des significations, *sense data*, ou sensations. En effet, ce qui caractérise les croyances est que, selon lui, elles sont tellement interconnectées les unes aux autres qu'il est impossible de connaître leur nature une par une et que cette connaissance n'est possible que si « on les ramène systématiquement les unes aux autres et aux phénomènes à d'autres niveaux⁹⁹. » Tel est le cas pour la signification et la croyance qui, de par leur interdépendance, sont impossibles à connaître séparément. Ainsi, pour les identifier, il faudrait se tenir au départ sur un terrain neutre, lequel serait, suite à Quine, « un prompt assentiment, la relation causale entre donner l'assentiment à une phrase et la cause de cet assentiment¹⁰⁰. » En ce sens, l'assentiment à une phrase donné par un locuteur établit la connexion entre ce qu'il signifie par la phrase et ce qu'il pense à propos du monde.

2.3 De la triade Langage-Pensée-Réalité au projet sémantique

2.3.1 Signification littérale et signification d'usage

Davidson fait la distinction entre la signification littérale, ou « signification standard » des mots et des phrases d'un langage, et la signification d'usage, ou « signification

⁹⁶ Selon Quine, un mot n'a de sens qu'au sein d'un énoncé et « [n]os énoncés au sujet du monde extérieur affrontent le tribunal de l'expérience sensible non pas individuellement mais comme un corps organisé. » En ce sens, aucun énoncé n'est capable de rendre compte de la totalité de l'expérience, et la vérité des énoncés ne peut être donnée une par une, mais sous un mode qui ne peut se réaliser que dans la communication, où c'est le corps entier de nos croyances et des énoncés les exprimant qui sont en jeu. Ainsi, la signification d'un énoncé ne peut être saisie individuellement et dépend de la place qu'il occupe dans le langage appréhendé comme un tout. W. V. Quine, « Deux dogmes de l'empirisme », in Pierre Jacob (édité par), *De Vienne à Cambridge : l'héritage du positivisme logique de 1950 à nos jours*, Paris, Gallimard, 1980, p. 107.

⁹⁷ Donald Davidson, « La méthode de la vérité en métaphysique », p. 296.

⁹⁸ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 145. (ma traduction)

⁹⁹ *Ibid*, p. 147. (ma traduction)

¹⁰⁰ *Ibid*, p. 147. (ma traduction)

intentionnelle » que le locuteur vise par ces mêmes mots et phrases en les énonçant dans un contexte donné. Pour illustrer cette distinction, Davidson fait appel à l'expérience de pensée, où évoquant un humain qui tente de faire apprendre le mot « plancher » à un Saturnien en lui montrant de manière ostensive un plancher et en tapant du pied sur celui-ci en même temps qu'il répète le mot « plancher », Davidson finit par se demander si nous devons « appeler ce processus apprendre quelque chose sur le monde ou apprendre quelque chose sur le langage?¹⁰¹ » Cela l'amène à distinguer entre apprendre le sens d'un mot et l'utiliser quand cet apprentissage est fait. Une distinction dont il se sert pour différencier deux formes d'activités. Une première, où le simple fait d'apprendre la signification d'un mot nous apprend quelque chose sur le langage. Et une seconde activité, où on apprend quelque chose sur le monde, à chaque fois que l'on fait usage de ce mot.

Bien que la signification littérale et les conditions de vérité littérales puissent être assignées à des mots ou à des phrases indépendamment des contextes de leur usage, il n'en demeure pas moins que, selon lui, ces deux notions de signification sont, à certains égards, relatives au contexte de l'effectuation de l'acte de langage. Ainsi, les distinguer reviendrait à démêler « ce qui est littéral dans un langage de ce qui est conventionnel ou établi¹⁰². »

Dans le but d'établir les critères de démarcation de chacune de ces deux conceptions de la signification, Davidson commence par considérer l'identification de la signification littérale à une « signification première¹⁰³ » qui, dans un contexte habituel, est donnée à partir d'un dictionnaire mis à jour, ou est devinée à partir d'une appréciation globale du sens de la phrase. Il finit par trouver que, bien qu'elle soit fondamentale, voire parfois indispensable pour l'interprétation, elle est incapable de rendre compte pleinement de la nature des habiletés que l'interprète et le locuteur doivent partager pour se comprendre.

Il faudrait alors chercher cette signification première à partir d'une description de la compétence qui permet à l'interprète de faire l'interprétation que le locuteur visait par ses

¹⁰¹ Donald Davidson, « Ce que les métaphores signifient ». Tr. fr. Pascal Engel, *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 358.

¹⁰² Donald Davidson, « A Nice Derangement of Epitaphs », p. 91. (ma traduction)

¹⁰³ *Ibid*, p. 91. (ma traduction)

paroles. Une manière de la concevoir consisterait à dire qu'elle doit être « systématique, partagée et préparée¹⁰⁴. » Cela se traduirait par la nécessité que les significations soient systématiquement interprétées à partir des énoncés; par la nécessité que les locuteurs-interprètes partagent une méthode qui assure ce genre de relation entre les significations et les énoncés; par l'obligation que les connaissances ou la compétence que les locuteurs-interprètes font valoir lors de la communication soient établies à l'avance par des conventions et par des interprétations antérieures.

Ces conditions présentent, selon Davidson, quelques difficultés par rapport à l'usage que l'on fait de certains mots et de certaines phrases dont l'interprétation exige de la part de l'interprète plus que la connaissance des règles strictes d'interprétation. Tels sont les cas des *pataquès*¹⁰⁵ (*malapropisms*) ou de nouveaux usages dont la signification ne peut être donnée systématiquement, ni en faisant appel à des conventions, ni à partir des règles établies. Toutefois, il exploite ces règles pour rendre compte de la compétence linguistique, en introduisant les deux notions de « prior theory¹⁰⁶ » et de « passing theory¹⁰⁷ » pour caractériser le processus qui sous-tend toute communication.

For the hearer, the prior theory expresses how he is prepared in advance to interpret an utterance of the speaker, while the passing theory is how he does interpret the utterance. For the speaker, the prior theory is what he believes the interpreter's prior theory to be, while his passing theory is the theory he intends the interpreter to use¹⁰⁸.

La *prior theory* est ce qui rend le plus compte de ce que l'on qualifie habituellement de « langage naturel ». Elle englobe toutes les ressources linguistiques que le locuteur-

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 93. (ma traduction)

¹⁰⁵ Il s'agit de la traduction française que donne Pascal Engel du terme anglais *malapropisms*. Voir Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, p. 126.

¹⁰⁶ Donald Davidson, « A Nice Derangement of Epitaphs », p. 101. Pascal Engel parle de « théorie primaire » ou « initiale » comme la traduction de « primary theory ». Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, p. 128. On notera ici que Davidson parle bien de « prior theory », mais pour éviter toute confusion ou abus d'interprétation, on gardera le terme tel que utilisé par ce dernier.

¹⁰⁷ Donald Davidson, « A Nice Derangement of Epitaphs », p. 101. Pascal Engel parle de « théorie seconde » ou « transitoire ». Voir Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, p. 128. De notre part, nous garderons la qualification anglaise de Davidson, même si nous préférons la traduction théorie « de transition », car elle sous-tend le processus de convergence vers un accord maximal entre les interlocuteurs.

¹⁰⁸ *Ibid*, p. 101.

interprète a pu apprendre, que ce soit des mots, des phrases, des règles grammaticales, des conventions, etc. Elle traduit aussi les dispositions de l'interprète à comprendre les propos du locuteur, et constitue ainsi une anticipation sur sa *prior theory*. En ce sens, pour un locuteur S, la *prior theory* « consiste en ses attentes par rapport comment, en général, H (un interprète) est disposé à comprendre S quand S s'adresse à H¹⁰⁹ ».

La *passing theory* est, par contraste, une théorie récursive, ayant une structure formelle et capable de rendre compte des changements sémantiques et logiques qu'exige tout usage inhabituel d'un mot ou d'une phrase. Elle montre comment l'interprète comprend le locuteur, et rend compte de l'intention du locuteur de donner à l'interprétation une direction ou un contenu déterminé.

Bien que ces théories soient indispensables pour la communication, elles ne sont pas nécessairement partagées par les locuteurs-interprètes. Chaque locuteur-interprète entame la conversation armé d'une *prior theory* lui permettant d'assurer un degré minimal de compréhension qui va en s'améliorant au fur et à mesure que la conversation suit son cours et qu'il développe sa *passing theory*. On peut, ainsi, parler d'une habileté chez les locuteurs et les interprètes à converger mutuellement, mais à différents degrés, vers une *passing theory* qui ne peut être identifiée à la compétence linguistique, mais qui marque l'effort qu'ils fournissent tout au long de la conversation pour se faire comprendre et qui consiste à amener, à chaque fois qu'ils l'estiment nécessaire, les ramifications et les transformations indispensables pour que la conversation prenne le sens qui favorise le succès de la communication linguistique, c'est-à-dire la compréhension.

2.3.2 Dialectique de l'activité linguistique et interdépendance de la signification et de la communication : de l'unité de la triade Langage-Pensée-Réalité à l'unité de la théorie de la signification

En soutenant que

[t]he point of language or speech or whatever you want to call it, is communication, getting across to someone else what you have in mind by means of words that they interpret

¹⁰⁹ Michael Dummett, *op. cit.*, p. 460. (ma traduction)

(understand) as you want them to. Speech has endless other purposes, but none underlines this one¹¹⁰.

Davidson place la signification au centre de l'activité linguistique: il lui assigne le rôle d'assurer la communication. Communiquer revient ainsi à avoir l'intention de se faire comprendre par autrui en utilisant les mots et les phrases appropriés, c'est-à-dire les mots et les phrases ont la signification que l'on croit l'interprète capable de comprendre. Autrement dit, dire ce dont autrui est capable de saisir la signification est la norme par rapport à laquelle se mesure le succès ou l'échec de l'usage que tout locuteur fait du langage.

Par ailleurs, réussir à se faire comprendre s'institue comme l'unique base à partir de laquelle il devient possible d'investiguer la nature de concepts comme ceux de signification, de langage, de vérité, de référence, etc. En effet, une fois que le locuteur a établi la communication, c'est-à-dire qu'il a réussi à se faire comprendre, « on peut dire sans hésitation: la manière dont il a voulu être compris, et il a été compris, est ce que lui et ses mots signifiaient littéralement en cette occasion¹¹¹. » C'est ainsi que la signification, autant que le langage et d'autres concepts, jaillissent de la communication qu'assure la conjonction entre ce que le locuteur a l'intention de signifier et la capacité effective qu'a l'interprète de le comprendre.

C'est au travers de cette dialectique de l'activité linguistique, manifestée dans le va-et-vient (*give-and-take*) de l'échange, que se dévoile l'interdépendance de la communication et de la signification. Dans cette perspective, le locuteur et l'interprète s'engagent dans la conversation armés de leurs *prior theories* respectives, et développent au fur et à mesure que la conversation se poursuit, leurs *passing theories* qui témoignent de l'effort mutuel qu'ils fournissent pour se comprendre. Le succès de ce processus marque le succès de la communication, et c'est en ce sens que Davidson semble déceler, dans la dialectique de l'activité linguistique, deux aspects qu'il retrouve dans la dialectique de Socrate.

One is that both participants can hope to profit; the other is that unlike a written treatise, it represents a process which engenders change. If it attains its purpose, an elenctic discussion

¹¹⁰ Donald Davidson, « The Social Aspect of Language », in *Truth, Language and History*, p. 120.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 120. (ma traduction)s

is an event in which the meanings of words, the concepts entertained by the speakers, evolve and are clarified. In this respect it is a model of every successful attempt at communication¹¹².

C'est aussi au travers de cette dialectique que l'unité organique de la triade Langage-Pensée-Réalité émerge dans la communication : lorsque l'acte locutoire se projette dans l'acte interprétatif, pour former une unité qui s'accomplit dans la signification. En d'autres termes, par le fait même qu'elle constitue la condition de la communication, de par l'absolue interdépendance entre ses composantes, la Triade rend possible l'échange, et par le fait même, la signification. Il s'agit d'un processus dynamique à l'occasion duquel l'émergence des mots et de la pensée s'apparente à l'émergence de certains aspects du monde. Tout locuteur utilise les mots et les phrases qu'il pense susceptibles d'accomplir la tâche d'exprimer ce qu'il pense de l'état des choses dans le monde, de telle sorte que son interlocuteur le comprenne. Pour agir de la sorte, il doit avoir la conviction (ou être conscient) que son vis-à-vis agit et fonctionne sous le même mode que lui, et pour cause, ils doivent nécessairement agir au sein de la triade Langage-Pensée-Réalité. Ainsi, sans l'unité organique de ces trois éléments, l'activité linguistique ne peut avoir lieu, car la signification ne trouverait plus d'assise sur laquelle elle peut s'appuyer.

Mais l'émergence dépend de l'existence d'un ensemble de concepts, et on ne peut parler de certains traits de la réalité qu'à partir d'un point de vue véhiculé par cet ensemble de concepts. En effet, c'est à partir de l'émergence de la pensée que les traits de la réalité émergent, lorsqu'un ensemble de croyances donne lieu aux contenus propositionnels des concepts que l'on utilise pour en parler. De plus, la pensée est un concept qui, par nature, dépend d'autres concepts « comme les concepts de croyance, de désir, d'intention, d'action intentionnelle, de mémoire, de perception et de tout le reste des attitudes et des attributions humaines¹¹³ », et dont les éléments sont déterminés et instanciés dans et au travers du temps. C'est ce qui fait la dynamique du mental; une dynamique qui trouve sa manifestation dans le langage lorsque des concepts sont instanciés et que certains traits de la pensée émergent pour révéler, ou permettre l'émergence de certains aspects du monde.

¹¹² Donald Davidson, « Dialectic and Dialogue », p. 254.

¹¹³ Donald Davidson, « The Emergence of Thought », p. 123. (ma traduction)

C'est de la sorte que la dialectique qui gouverne l'activité linguistique trouve ses ramifications dans la conception davidsonienne de la signification. Celle-ci ne peut avoir de contenu absolu, étant donné la nature dynamique de la Triade. Son contenu se forme et se transforme au gré de l'usage que l'on fait du langage dépendamment de l'image du monde que l'on partage. Cette conception de la signification prend en considération l'historicité de la relation Langage-Pensée-Réalité et son mouvement dans le temps. D'où l'évocation, chez Davidson, de deux niveaux sémantiques dans la communication : un premier niveau porté par le sens littéral, sur lequel prend appui un second niveau pratique, usuel, où le sens est formé dans la communication.

Enfin, comme parler c'est dire le vrai sur l'état des choses dans le monde, chercher à se faire comprendre revient à utiliser le langage approprié pour que ce que nous exprimons comme croyances coïncide effectivement avec l'état des choses dans le monde. Et du coup, la signification d'un énoncé est identifiée à ses conditions de vérité. Ces dernières reflètent le mouvement auquel la signification est soumise, c'est-à-dire la *dynamique de la vie* qui régit la Triade. Il s'agit de la même dynamique que Davidson semble retrouver dans le squelette de la théorie tarskienne de la vérité, où la vérité, utilisée comme norme primitive de la pensée, dresse le pont entre le discours sur le monde et le discours sur le langage et assure ainsi la communication.

CHAPITRE 3

LA VÉRITÉ EN CONTEXTE DAVIDSONIEN

Davidson manifeste de l'intérêt pour une théorie de la vérité qui n'a pas pour objectif une définition de la vérité des phrases du langage, mais de déterminer quand on dit le vrai à propos d'un état de chose dans le monde. Une telle théorie doit alors être capable de révéler adéquatement cette connexion entre le langage, la pensée et le monde, et, pour ce faire, elle doit porter sur un fragment important du langage. La théorie de la vérité doit, de surcroît, couvrir toutes les phrases du langage et prendre en considération toutes les composantes de chaque phrase ainsi que le contexte global de son énonciation. Les conséquences de cette approche holiste du langage se feront sentir au niveau de l'épistémologie, de la métaphysique et de l'engagement ontologique, compte tenu que c'est à partir de cette théorie que non seulement la vérité de nos croyances sera déterminée, mais que sera déterminé aussi ce que l'on conçoit comme réalité.

C'est en direction de ces horizons que Davidson pointe lorsqu'il évoque le concept de vérité en ces termes :

truth is as clear and basic a concept as we have. Tarski has given us an idea of how to apply the general concept (or try to apply it) to particular languages on the assumption that we already understand it; but of course he didn't show how to define it in general (he proved, rather, that this couldn't be done). Any further attempt to explain, define, analyze, or explicate the concept will be empty or wrong: correspondence theories, coherence theories, pragmatist theories, theories that identify truth with warranted assertability (perhaps under 'ideal' or 'optimum' conditions), theories that ask truth to explain the success of science, or serve as the ultimate outcome of science or the conversations of some élite, all such theories either add nothing to our understanding of truth or have obvious counterexamples. [...] A theory of truth for a speaker, or group of speakers, while not a definition of the general concept of truth, does give a firm sense of what the concept is good for; it allows us to say, in a compact and clear way, what someone who understands that speaker, or those speakers, knows⁵.

⁵ Donald Davidson, « Afterthoughts », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 155-156.

3.1 Critiques des théories objectives de la vérité

Les théories objectives de la vérité développent une conception selon laquelle la vérité est non épistémique. Il s'agit d'une position intuitive dont les tenants soutiennent que la vérité est totalement indépendante de nos croyances. Selon eux, étant donné que nos croyances à propos du monde peuvent être telles qu'elles sont, et la réalité peut être autrement, la réalité est indépendante de nos croyances. Ainsi, le lien entre la réalité et la vérité est transcendantal, ce qui donne à celle-ci des allures d'objectivité.

Davidson estime que ces théories appellent le scepticisme, parce que l'ambiguïté qui couvre la preuve transcendantale qu'elles fournissent les rend incapables d'écarter définitivement le doute à propos de nos connaissances les plus défendues et les mieux établies¹¹⁵. La principale illustration de telles théories est donnée par la conception correspondantiste de la vérité, prenant appui sur la « stratégie des faits¹¹⁶ »¹¹⁷.

3.1.1 Critique de la conception de la vérité-correspondance

Davidson trouve que l'affirmation « [u]n énoncé vrai est un énoncé vrai en vertu des faits » illustre une conception intuitive de la vérité qui caractérise toute théorie de la vérité-correspondance, où la vérité est présentée comme une *propriété* de l'énoncé et est expliquée par sa *relation* avec les faits.

Pour certains critiques¹¹⁸, les tenants de cette conception éprouvent de la difficulté à définir la notion de « fait » et à donner un contenu substantiel au concept sémantique de vérité tel qu'utilisé dans ce genre de théorie. Davidson s'y rallie et rajoute qu'« il n'y a rien

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 177. Donald Davidson, « The Structure and Content of Truth ». *Journal of Philosophy*, vol. 87, 1990, p. 301.

¹¹⁶ Donald Davidson, « Vrai en vertu des faits », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 85.

¹¹⁷ Davidson parle précisément de « version ontologique de la théorie de la correspondance ». Voir Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 185. (ma traduction)

¹¹⁸ À l'instar de J. L. Austin ou P. F. Strawson. Voir Donald Davidson, « Vrai en vertu des faits », p. 69.

d'intéressant ou d'instructif auquel les phrases vraies correspondent¹¹⁹. » Non seulement la notion de fait est trop large, mais il faut aussi parler de correspondance à des faits et non pas à un fait en particulier. En effet, il décèle, dans la théorie correspondantiste, une redondance qui ne lui permet pas de donner une explication de la vérité¹²⁰. Ce genre de problème est illustré par l'exemple de la phrase (1) « L'énoncé que Thika est au Kenya correspond aux faits » qui ne dit rien de plus que « L'énoncé que Thika est au Kenya est vrai », et pourtant les notions de « fait » et de « correspondance » sont censées nous apprendre plus des phrases telle que (1) et de l'acheminement vers leur vérité.

Afin de scruter plus en profondeur les notions de vérité et de correspondance, Davidson analyse la phrase (2) « L'énoncé que p correspond au fait que q », et établit que si « p » et « q » sont remplacés par la même phrase, on est certain que (2) est valide. Mais, dans ce cas, on est confronté à la difficulté suivante : prenons la phrase (3) « Naples est bien plus au Nord que Red Bluff », on peut dire alors que « Naples est bien plus au Nord que Red Bluff correspond au fait que Naples est bien plus au Nord que Red Bluff ». Tout comme on peut dire que (3) peut correspondre au fait que Red Bluff est bien plus au Sud que Naples, ou au fait que Red Bluff est bien plus au Sud que la ville italienne qui se trouve à moins de cent kilomètres d'Ischia, ou au fait que Red Bluff est bien plus au Sud que la ville italienne qui se trouve à moins de cent kilomètres d'Ischia, et telle que Londres est en Angleterre, etc.¹²¹

Il devient ainsi clair, pour Davidson, que la phrase (3) « Naples est bien plus au Nord que Red Bluff » ne correspond pas à un seul fait, mais à tous les faits. Et d'une manière générale, les phrases du type (2) sont soumises aux deux principes suivants :

- a. l'énoncé que p correspond au fait décrit par q et par tous les faits décrits par les énoncés logiquement équivalents à q .

¹¹⁹ Donald Davidson, «The Structure and Content of Truth », p. 303. (ma traduction)

¹²⁰ Dans une théorie correspondantiste de la vérité, les énoncés sont dits vrais s'ils correspondent à des faits. Donald Davidson, « Vrai en vertu des faits », p. 74.

¹²¹ Il s'agit de l'argument dit du lance-pierre (*slingshot*) qui est attribué à Frege, bien que ce dernier ne l'ait jamais explicité.

- b. L'énoncé que p correspond au fait décrit par q et par tous les faits décrits par les énoncés où un terme singulier de q est remplacé par un terme singulier codésignatif vrai.

Ces considérations l'amènent à conclure qu'en fait, la phrase (3) « Naples est bien plus au Nord que Red Bluff » constitue le « Grand Fait¹²² », décrit par tous les énoncés possibles que peut contenir (3) d'après le prédicat « correspond au fait que » selon les principes (a) et (b). Ainsi, il n'est pas possible de distinguer entre les faits à partir de la notion de correspondance, et le présumé fait se présente seulement comme le « Grand Fait » qui ne peut être décrit que par la phrase elle-même. De la sorte, dans chaque phrase de la forme (2) « L'énoncé que p correspond au fait que q », « q » ne peut que décrire le « Grand Fait » décrit déjà par « p » lui-même, et par conséquent, la phrase (2) devient « L'énoncé que p correspond au 'Grand Fait' décrit par p ». Ce qui fait de la théorie de la correspondance une théorie de la vérité redondance, où le prédicat « correspond à » est identifié au prédicat « est vrai ». Ce dernier écope des mêmes inconvénients que le premier, à savoir qu'il n'y a pas d'explication qui nous permette d'éliminer automatiquement les expressions (ou prédicats) comme « il est vrai que » ou « est vrai ».

La position de Davidson est fondamentalement inspirée par ce qu'il présente sous le signe des critiques que dirigent C. I. Lewis et Frege contre les correspondantistes. Lewis a lancé à ces derniers le défi de localiser ce à quoi une phrase vraie correspond. Son point de vue est que toute tentative de localisation, ne serait-ce que d'un objet individuel, engage le correspondantiste à intégrer tout « un système de référence¹²³ » dans lequel se présente l'objet, le fait, la partie de la réalité ou le monde auquel la phrase vraie est censée correspondre. Or, ce système s'étend pour englober l'univers en entier pour chaque phrase vraie, ce qui fait que toutes les phrases vraies correspondent à la même chose, à savoir la totalité de l'univers. Frege fait valoir le même argument. Selon lui, compte tenu que la substitution des termes singuliers à des termes coréférentiels (ou des phrases à d'autres phrases) qui lui sont logiquement équivalents n'affecte pas la vérité d'un énoncé, tout énoncé

¹²² *Ibid.*, p. 76. (ma traduction)

¹²³ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 183. (ma traduction)

vrai peut correspondre à tout et à rien. Et ainsi, tous les énoncés vrais correspondent à (dénotent) la même chose.

Les tenants des théories correspondantistes sont donc incapables d'indiquer les faits et les entités auxquelles correspondent les phrases vraies. Davidson radicalise cette position en affirmant que « [r]ien, aucune *chose*, ne rend nos énoncés vrais¹²⁴. » Chose qui exige, selon lui, de reconsidérer la notion de « représentation » telle qu'elle est couramment utilisée pour véhiculer l'idée qu'il existe une certaine correspondance entre les mots et les choses.

3.1.2 Critique du fondationnalisme

Davidson s'oppose aux théories fondationnalistes de la vérité. À cet égard, il dirige quelques flèches de sa critique en direction de Schlick, pour qui le point de départ de la science se situe au niveau des phrases protocolaires qui confirment les faits par l'observation directe. L'idée de ce dernier est que la connaissance mondaine ou scientifique prend appui sur les phrases d'observation qui dérivent de l'expérience, et dont la vérité est assurée en faisant des expériences corroborantes. La vérification de cette vérité se fait en confrontant les phrases d'observation et les expériences, ce qui fait que la preuve est fournie par l'expérience même de laquelle dérive une phrase d'observation ou l'hypothèse, quand elle est vraie. De même que l'on peut dire que tout est ramené à ce qui est « immédiatement observé¹²⁵ », et qu'une phrase peut être, d'une manière intelligible, comparée à la réalité.

Davidson trouve que la conception de Schlick est épistémologiquement infondée, et que, par conséquent, elle n'est pas capable de justifier convenablement l'adoption d'une loi scientifique. C'est réducteur de dire que le *fait* que cet oiseau soit un corbeau noir constitue la preuve, ou de parler de la vérité d'une proposition ou de quelques phrases nécessaires¹²⁶ », affirme-t-il. En effet, d'une part, ni l'observation d'un corbeau noir, ni la phrase qui dit qu'il y a un corbeau noir ne justifient, selon lui, ni la croyance qu'il y a un corbeau noir, ni non plus que tous les corbeaux sont noirs, car cette croyance est conditionnée par d'autres

¹²⁴ *Ibid*, p. 184.

¹²⁵ Donald Davidson, « Empirical Content », p. 161. (ma traduction)

¹²⁶ *Ibid*, p. 163. (ma traduction)

croyances; en l'occurrence la croyance qu'il y a un corbeau noir. Ainsi, aucune observation, expérience ou phrase qui dérive de l'observation ou de l'expérience ne peut confirmer la croyance aux objets et aux événements qui constituent cette même expérience. De même que, avoir des croyances et croire qu'elles peuvent être vraies n'ajoutent rien à la preuve, sans une raison qui les justifie. D'autre part, la perception ne peut pas constituer la preuve de la vérité de la connaissance. En fait, on ne peut montrer clairement que ce sont uniquement et effectivement les objets et événements du monde qui causent la sensation. De même que l'on ne peut pas écarter définitivement l'éventualité que ce sont des mécanismes ou des catégories qui, chez celui qui fait la perception, contribuent à rendre la perception possible. D'autant plus que la perception elle-même peut, tout simplement, être considérée comme une croyance qui doit être justifiée. Ce qui fait que l'on tombe dans le cercle de la cohérence, où une croyance est justifiée par une autre.

Davidson conclut donc que le recours à la réalité pour justifier nos croyances ou à l'expérience pour justifier nos phrases ne fournit pas de raisons de penser que nos croyances ou que nos hypothèses sont vraies. Sa position est radicale:

[T]he observation 'sentences' that constitute the 'the ultimate criterion' of all knowledge are not really sentences, being always of the form 'Here now so and so'. Such sentences cannot be written down (since they lose their certainty in a moment); they express a 'feeling of fulfillment', a quite characteristic satisfaction: we are *satisfied*. 'One cannot build any logically tenable structure upon such confirmations, for they are gone the moment one begins to construct.' Finally, 'the occasion of understanding [observation statements] is at the same time of verifying them: I grasp their meaning at the same time as I grasp their truth',¹²⁷.

Autrement dit, la vérité des « phrases » d'observation, auxquelles a recours Schlick pour fonder toute la connaissance, n'est effectivement accessible qu'au moment de leur énonciation, ce qui empêche de leur appliquer les lois de la logique. De plus, elles aboutissent à quelque chose de privé, étant donné que leur signification est seulement accessible à l'observateur à un moment donné.

¹²⁷ *Ibid*, p. 166.

3.2 Critique des théories subjectives de la vérité

Les tenants des théories dites « subjectives » de la vérité « humanisent la vérité en la rendant pratiquement épistémique¹²⁸. » Il s'agit d'une conception immanentiste de la vérité, où on la présente comme véhiculant quelque chose de subjectif, du moment qu'on la conçoit comme dépendante du sujet connaissant. Ce point de vue est soutenu, d'une manière directe ou indirecte, par plusieurs philosophes dont les idées versent dans des théories cohérentistes, ou par certains relativistes qui, à l'instar de Quine ou de Putnam, soutiennent que la vérité dépend de nos schèmes conceptuels. Davidson affirme que ce genre de théorie est source de scepticisme, compte tenu qu'elles « réduisent la réalité à moins de ce que nous croyons qu'elle est¹²⁹. »

3.2.1 Critique des théories cohérentistes de la vérité

Davidson considère les théories cohérentistes comme des formes de subjectivisme, qu'il définit comme des points de vue défendant une conception selon laquelle la vérité est épistémique, en ce sens qu'elle est directement dépendante de ce qui est cru. C'est à cet égard qu'il attaque Otto Neurath et d'autres comme Hempel et Carnap (à certains moments), les accusant de défendre une théorie cohérentiste de la vérité¹³⁰. D'un côté, il trouve que l'opposition que ces philosophes, et d'autres aussi comme Rorty et Dewey, manifestent contre les théories correspondantistes est infondée. D'un autre côté, en dénonçant l'idée que l'on peut comparer nos mots ou nos croyances au monde, ou en évoquant la vacuité du concept de vérité qu'elles utilisent, leur position s'achève dans l'acquisition de nouvelles croyances et, par conséquent, dans un point de vue cohérentiste de la vérité.

Pour aller au fond de cette question, Davidson revient sur la divergence entre Schlick et Neurath sur les fondements empiriques de la connaissance; en l'occurrence sur le statut épistémologique des phrases protocolaires et sur l'objectivité de la réalité qu'elles rapportent.

¹²⁸ Donald Davidson, « The Structure and Content of Truth », p. 297. Et Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 177.

¹²⁹ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 178.

¹³⁰ Donald Davidson, « The Structure and Content of Truth », p. 302 et p. 305.

Neurath dénonce l'absurdité de l'idée que des phrases peuvent être confrontées directement aux faits, de même qu'il écarte l'idée d'un arrière-plan subjectif et absolutiste pour la connaissance scientifique. Il nourrit, par contre, l'idée que les phrases protocolaires prennent la forme « A voit un corbeau noir au moment t », mais croit que A ne peut être absolument certain de voir un corbeau noir au moment t , et que quiconque juge cette phrase vraie se trompe. En effet, si les objets et les événements sont, d'après lui, accessibles à l'observation, la preuve, elle, est plutôt donnée par des phrases, prenant la forme de « rapports d'observation¹³¹. » Ainsi, une preuve fiable doit supplanter la preuve instantanée.

La confirmation ne met donc pas en relation les objets ou les événements de l'observation avec la phrase-hypothèse, mais elle met plutôt en relation une phrase qui représente la preuve et une autre qui exprime l'hypothèse. Elle est, par conséquent, formellement établie, en ce sens que chaque hypothèse de la science est confirmée par un ensemble arbitraire de phrases logiquement consistant. Une fois le problème des phrases de base ainsi résolu, la différence entre les phrases protocolaires et les autres phrases n'est plus qu'une question de convention. C'est ce qui amène Davidson à affirmer que Neurath défend « une théorie réduite de la cohérence¹³² » selon laquelle une théorie scientifique est une théorie consistante qui maximise l'accord avec les phrases tenues historiquement pour vraies par tous et particulièrement par la communauté scientifique. Ainsi, dans l'éventualité d'un large désaccord avec l'ensemble des phrases tenues pour vraies, particulièrement par la communauté scientifique, les phrases protocolaires peuvent être révisées ou abandonnées. Autrement dit, tout comme toutes les autres phrases, les phrases protocolaires ne seront intégrées au corps des phrases tenues historiquement pour vraies que si elles participent à maximiser l'accord avec ce corps.

Davidson s'oppose à une telle stratégie et soutient que Neurath ne dit rien quant à qui doit faire les ajustements, ou à quel niveau ceux-ci doivent être faits. De plus, il conteste la consistance d'un éventuel mélange d'énoncés, étant donné que si

¹³¹ Carl Hempel, « Studies in the Logic Confirmation », cité dans « Empirical Content », p. 162.

¹³² *Ibid*, p. 166. (ma traduction)

les phrases protocolaires sont connues seulement par leur forme, les jeter toutes dans la machine voudra dire y jeter chaque phrase et sa négation, en l'occurrence les phrases 'A voit un corbeau noir à l'endroit *s* au moment *t*' et 'B voit un corbeau non-noir à l'endroit *s* au moment *t*'¹³³.

C'est ce qui l'amène d'ailleurs à soutenir que le modèle cohérentiste que proposent Neurath et Carnap et selon lequel la cohérence consiste en un ensemble consistant de croyances ou de phrases tenues pour vraies, présente « une erreur monumentale¹³⁴ » tant et aussi longtemps que rien n'est fait pour éviter le piège que plusieurs ensembles de croyances consistants mais pourtant incompatibles sont possibles¹³⁵. Dès lors, les tentatives d'asseoir la science sur des états mentaux (des croyances), capables de rendre compte de la nature de la relation qui lie la sensation et le jugement, s'avèrent incapables à montrer qu'ils peuvent servir de preuve de l'existence d'un monde objectif partagé par tous.

3.2.2 Critique du relativisme

Quine défend une position qui, bien que ne se présentant pas exactement comme celle défendue par les cohérentistes, conserve néanmoins en arrière-plan les grands traits des théories de la cohérence. Cette conviction est nourrie chez Davidson par le fait que, d'après lui, Quine souscrit à « une hiérarchisation des phrases en termes d'observationnalité¹³⁶. » Ainsi, il y a, selon ce dernier, des phrases d'observation dont la vérité est directement déterminée par leur lien aux stimulations sensorielles, et des phrases théoriques (ou phrases périphériques) dont la vérité est conditionnée par leurs connexions aux phrases d'observation. À cet égard, Davidson s'accorde avec Quine sur le fait que « ce sont les événements ou les situations dans le monde qui sont la cause, ou seraient la cause du fait que les locuteurs donnent leur assentiment ou leur dissentiment à chacune des phrases du répertoire du locuteur¹³⁷ », formant ainsi les données empiriques qui confirment ou infirment une théorie de la vérité. Toutefois, il préfère garder les mêmes ressources linguistiques des phrases pour

¹³³ *Ibid*, p. 167.

¹³⁴ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 185. (ma traduction)

¹³⁵ *Ibid*, p. 185. (ma traduction)

¹³⁶ Donald Davidson, « L'inscrutabilité de la référence », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 332.

¹³⁷ *Ibid*, p. 332.

donner une description de ces événements et ces situations, plutôt que de parler de modèles de stimulation comme le fait Quine.

Quine soutient qu'il est aussi possible d'élaborer deux théories à partir des mêmes phrases d'observation, de manière à ce que ces théories soient à la fois rivales et incompatibles. Davidson estime qu'une telle position semble plus répondre à la volonté quinienne de fonder épistémologiquement la vérité qu'à des considérations logiques et pratiques. En effet, il est difficile de concevoir la possibilité d'un tel cas, surtout quand les théories appartiennent au même langage, c'est-à-dire quand les mêmes phrases sont tenues en même temps pour vraies par un locuteur et pour fausses par un autre¹³⁸. D'ailleurs, en rejetant le relativisme quiniien, Davidson insiste surtout sur le fait que celui-ci implique qu'on endosse ce qu'il qualifie de troisième dogme de l'empirisme. Il s'agit d'un dogme fondé sur la dualité schème conceptuel-contenu empirique (que Quine assimile à un « contenu neutre » ou « contenu non interprété¹³⁹. »).

Davidson dénonce, à cet égard, la volonté de Quine de fournir une « source privée de preuve¹⁴⁰. » En fait, la vérité d'une théorie ne peut être, selon lui, intelligiblement saisie qu'au sein du schème conceptuel ou du langage qui lui est associé sans référence à l'expérience, à un fait, à des données, ou au monde. Aucune de ces « source[s] de données¹⁴¹ » ne peut rendre vraies les phrases et les théories que dans la mesure des données disponibles et de ce qui est accepté comme vrai. Ainsi, un schème conceptuel ne sera acceptable que s'il est « largement vrai¹⁴² » indépendamment de l'expérience, qui à juste titre ne fournit pas de « contenu neutre ».

Dans la foulée de sa critique des théories subjectivistes, Davidson s'oppose également au « réalisme interne » de Putnam, lequel souscrit à l'idée de l'immanence ou de la relativité de la vérité au langage ou à un schème conceptuel. Putnam « identifie explicitement

¹³⁸ Plus d'éléments de la réponse de Davidson à cette idée de Quine sont donnés dans le 3.2.2, p. 65.

¹³⁹ Donald Davidson, « Meaning, Truth, and Evidence », in *Truth, Language and History*, p. 48. (ma traduction)

¹⁴⁰ *Ibid*, p. 48. (ma traduction)

¹⁴¹ Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », p. 283.

¹⁴² *Ibid*, p. 283.

la vérité avec une assertabilité justifiée et idéalisée¹⁴³ », et présente cette position comme un réalisme humain, fondé sur la considération que la satisfaction des conditions idéales de l'assertion constitue un état de fait. Selon cette conception, deux phrases contradictoires d'un même langage peuvent être tenues pour vraies par deux locuteurs différents.

Davidson, qui classe Putnam parmi les relativistes, trouve que ce dernier ne possède pas un argument décisif pour défendre sa position, et que son opposition au « réalisme métaphysique », caractéristique de la théorie correspondantiste, ne peut lui venir en aide dans ce cas, surtout que son point de vue présente une certaine tension au niveau de l'explication de la possibilité de l'erreur. En effet, même si pour Putnam, l'assertion doit être idéalement justifiée, on peut toujours asserter quelque chose de faux, et dans ce cas les conditions qui justifient l'assertion seraient par trop idéales qu'elles ne pourraient être accessibles à des êtres humains, dotés d'habilités limitées et différentes d'une personne à l'autre.

3.3 Théorie de la vérité et référence

3.3.1 L'inscrutabilité de la référence chez Davidson

Davidson défend l'idée de l'inscrutabilité de la référence sur la base d'une argumentation qu'il présente en deux étapes.

Dans la première, nous reconnaissons l'équivalence empirique entre plusieurs schèmes de référence possibles. Dans la seconde, nous montrons que, même si un interprète de l'inventeur de schèmes peut faire la distinction entre les schèmes de l'inventeur, l'existence de plusieurs schèmes équivalents pour interpréter l'inventeur de schèmes empêche l'interprète d'identifier de manière unique la référence des prédicats de l'inventeur, notamment son prédicat 'fait référence' (qu'il soit ou non mis en indice ou relativisé). Ce que ne peut décider un interprète, sur des bases empiriques, concernant la référence des mots de l'inventeur de schèmes ne peut être une caractéristique empirique de ces mots. Aussi ces mots, même lorsqu'ils sont choisis parmi toutes sortes de possibilités arbitraires, ne déterminent-ils pas de manière unique un schème de référence¹⁴⁴.

¹⁴³ Donald Davidson, « Epistemology and Truth », p. 187. (ma traduction)

¹⁴⁴ Donald Davidson, « L'inscrutabilité de la référence », p. 338.

Il serait donc possible que différents schèmes possibles de référence partageant plusieurs éléments, donnent lieu à des conditions de vérité équivalentes pour toutes les phrases et fassent correspondre, de différentes manières, les mots aux objets. Cela a pour conséquence qu'un interprète serait capable de distinguer le schème de référence du locuteur non pas sur la base des données empiriques, mais à partir des prédicats qu'il utilise et qui n'ont pas la même extension. Chose qui laisserait, en fait, la référence inscrutable, et rendrait l'interprétation relative à un schème de référence spécifique.

Cette version davidsonienne de l'inscrutabilité de la référence constitue, dit-il, « une manière raisonnable de relativiser la vérité et la référence ¹⁴⁵ » à un langage donné, le langage-objet étudié. Pour défendre la première étape de son argument, Davidson prend appui sur l'idée de permutations de l'univers qui consiste à « permuter les objets de l'univers en faisant correspondre à chacun d'entre eux un objet du même univers ¹⁴⁶. » Il affirme que cette thèse n'affecte pas les conditions de vérité des énoncés du langage, et par conséquent, une théorie de la vérité qui rend compte des conditions de vérité des phrases du langage du premier univers est préservée pour tout langage respectivement à tous les univers possibles par permutation. Pour ce faire, les permutations doivent remplir deux conditions pour pouvoir conclure à l'inscrutabilité de la référence. La première condition consiste en ce qui suit : si ϕ est la fonction qui assure la permutation d'un univers à un autre, et « a » un nom qui réfère à un objet x du schème de référence du premier univers de discours, alors « a » réfère à $\phi(a)$ dans le schème de référence du second univers. La seconde condition stipule que si F est un prédicat qui est satisfait par un objet x tel que Fx dans le premier univers, dans le second univers, F est satisfait par un objet $\phi(x)$ tel que $F\phi(x)$. C'est ainsi que les effets causés par les permutations d'un univers à l'autre sont « compensés par des transformations appropriées ailleurs au sein de la même phrase ¹⁴⁷ », ce qui fait que toute phrase du premier schème de référence est logiquement équivalente à une phrase du second schème, et que les conditions de vérité sont préservées. Davidson trouve qu'il est possible d'identifier la fonction de permutation au principe de satisfaction. Celui-ci peut rendre compte des effets de la

¹⁴⁵ *Ibid*, p. 344.

¹⁴⁶ Martin Montminy, *op. cit.*, p. 199.

¹⁴⁷ *Ibid*, p. 200.

permutation, tout en donnant aussi une définition de la vérité de l'énoncé, c'est-à-dire ses conditions de vérité.

Afin d'illustrer son point de vue, il donne l'exemple¹⁴⁸ de l'énoncé « Meaulnes est grand », où « Meaulnes » réfère à Meaulnes et « est grand » à est grand. Dans une première théorie de la vérité et de la référence, on a « « Meaulnes est grand » est vrai si et seulement si Meaulnes est grand ». Si maintenant on considère la fonction de permutation ϕ : « l'ombre de », suite à laquelle « Meaulnes » réfère à l'ombre de Meaulnes et « est grand » à l'ombre de ce qui est grand. La théorie de la vérité et de la référence appliquée à cet univers donnerait « « Meaulnes est grand » est vrai si et seulement si l'ombre de Meaulnes est l'ombre d'une chose grande ». Et les conditions de vérité des deux énoncés seraient équivalentes.

Ayant ainsi franchi la première étape de son argument, Davidson attaque la seconde étape où il stipule qu'il est vain d'essayer d'expliquer la référence à l'aide d'un langage qui est déjà incapable d'en rendre compte d'une manière stable. Autrement dit, on ne peut fixer l'ontologie à l'aide d'un langage qui est lui-même ambigu quant à la référence. D'autre part, il ne sert à rien de relativiser la référence à notre propre langage, car cela ne la rendrait pas compréhensible pour un interprète qui ne la saisirait pas déjà. Ainsi, par exemple, ajouter à la phrase « Meaulnes est grand » l'expression « en français » n'aide en rien l'interprète s'il ne comprend pas déjà la phrase. De plus, cela risquerait de provoquer une régression à l'infini sans pourtant l'aider à la comprendre. Dès lors,

[s]i la référence est [...] relative à mon cadre de référence tel qu'il est déjà enchâssé dans ma propre langue, tout ce qu'on peut fournir pour donner une référence à mes mots est fourni simplement par le fait que je parle ma propre langue. La même chose doit être vraie de mon mot 'référence', si on l'applique à une autre langue¹⁴⁹.

On ne peut pas donc définir la référence dans un métalangage M si elle n'est pas déjà définissable dans le langage-objet L , car le prédicat « réfère à dans L » porte bien sur les énoncés du langage-objet, ce qui suppose déjà qu'elle lui est relative. Ainsi, rajouter un

¹⁴⁸ Davidson reprend un exemple de John Wallace et de Hartry Field. Voir Donald Davidson, « L'inscrutabilité de la référence », p. 330.

¹⁴⁹ *Ibid*, p. 335.

indice en M à « réfère à dans L » ne sert à rien et ne rend pas non plus la référence en L relative à M . Tout au contraire, cela mènerait à une régression à l'infini, sans pour autant relativiser la vérité en L à aucun métalangage possible¹⁵⁰.

3.3.2 Critique de la relativité de la référence et de l'ontologie chez Quine

Bien qu'il partage avec Quine l'idée de l'inscrutabilité de la référence ainsi que la thèse de l'indétermination de la traduction qui en découle¹⁵¹, Davidson rejette les conclusions que ce dernier tire quant à la relativité de la référence, et par conséquent, de l'ontologie. Il soutient que les arguments que fait valoir Quine pour défendre cette thèse peuvent tout aussi bien être utilisés pour la réfuter.

Quine défend l'indétermination de la référence quand il affirme que « la totalité des données empiriques dont dispose un auditeur ne détermine aucune manière unique de traduire les mots de quelqu'un dans ceux d'un autre; que cela ne fixe même pas le *dispositif* référentiel (termes singuliers, quantificateurs et identité)¹⁵². » Cela se traduit par la possibilité d'associer des objets à des mots de différentes manières, relativement à un choix arbitraire de manuel de traduction.

¹⁵⁰ D'après Davidson, il est généralement inutile de relativiser la référence, la vérité ou la satisfaction au langage-objet, car un tel exercice aboutirait à une régression à l'infini.

¹⁵¹ Davidson compte, chez Quine, trois formes d'indétermination dont chacune est capable d'offrir de la légitimité à l'idée de l'inscrutabilité de la référence. Mais c'est la troisième forme d'indétermination qui retient le plus l'attention de Davidson, car c'est elle qui nourrit la thèse quinienne de la relativité de l'ontologie, et c'est elle qui sera développée. En premier lieu, Quine défend l'indétermination de la vérité, et ce en adoptant l'idée que, pour un langage donné et à partir des mêmes données empiriques, on peut construire deux théories de la vérité rivales et incompatibles. Davidson minimise la portée de cette forme d'indétermination, et estime que, contrairement à ce que Quine affirme, son champ ne s'étend pas à tous les énoncés du langage, il peut être significativement réduit grâce au principe de charité. Quine prône aussi l'indétermination de la forme logique, étant donné que deux théories satisfaisant les données empiriques peuvent, selon lui, opter pour des logiques complètement ou partiellement différentes, en l'occurrence par rapport à la forme logique que prendraient les termes singuliers et les prédicats. Davidson affirme que les conséquences de cette sorte d'indétermination peuvent également être réduites à l'aide d'une théorie de la vérité à la Tarski. Celle-ci, basée sur le concept de satisfaction, donnerait une définition récursive de la vérité et de la référence, en assignant une extension à chaque terme singulier et à chaque prédicat du langage.

¹⁵² Donald Davidson, « La réalité sans la référence », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 319.

Davidson soutient que non seulement l'indétermination de la référence n'englobe pas toute l'ontologie, mais qu'il n'y a, en plus, aucun moyen intelligible de la relativiser. Bien que, tout comme Quine, il croie que

si une quelconque théorie de la vérité (ou de la traduction ou de l'interprétation) est satisfaisante à la lumière de toutes les données empiriques probantes (réelles ou potentielles), alors n'importe quelle théorie engendrée par permutation à partir de la première théorie sera également satisfaisante à la lumière de toutes les données probantes¹⁵³.

Il rejette l'idée quinienne que ce sont les événements ou les situations dans le monde qui constituent les données probantes. Il adopte en échange le fait de donner son assentiment ou de manifester son dissentiment, ainsi que d'autres « attitudes intentionnelles à l'égard des phrases, telles que tenir pour vrai¹⁵⁴ ») comme données empiriques susceptibles de confirmer ou d'infirmer la vérité d'un énoncé. Ainsi, on ne peut dire que les événements ou les situations sont la base d'un système référentiel commun à toutes les théories (ou traductions) et à toutes leurs permutations. Ils font, tout simplement, partie d'une « situation objective¹⁵⁵ » qui cause les attitudes intentionnelles à l'égard des phrases ou des énonciations de phrases¹⁵⁶.

De surcroît, la référence est, chez Quine, relativisée à un manuel de traduction choisi comme langage-objet et élaboré sur la base du rapport direct ayant été établi avec les sources de stimulations. Quine stabilise ainsi le schème de référence sous-jacent à ce manuel de traduction, ce qui l'amène à fixer la référence, et par conséquent l'ontologie, toujours relativement à ce même manuel (ou à ce même langage-objet). Cette manœuvre est inacceptable, selon Davidson, car dans ce cas, la fixation de la référence et de l'ontologie se ferait non pas sur la base des données empiriques probantes, mais uniquement relativement au choix arbitraire de manuel. Et cela va à l'encontre de la seconde condition qu'une permutation doit remplir pour conclure l'inscrutabilité de la référence¹⁵⁷. D'autant plus qu'il ne permet pas à la relativisation de « fait référence » dans le métalangage, de fixer la référence et l'ontologie du langage-objet.

¹⁵³ Donald Davidson, « L'inscrutabilité de la référence », p. 331-332.

¹⁵⁴ *Ibid*, p. 332.

¹⁵⁵ *Ibid*, p. 332.

¹⁵⁶ Pour savoir plus sur le sens de l'objectivité dont il est question, voir section 3.5, p. 77.

¹⁵⁷ Voir section 3.3.1, p. 67.

Conscient de ce dilemme, Quine opère une double relativisation de la référence : une première relativisation au langage-objet, et une seconde relativisation au métalangage. On part des stimulations pour élaborer un manuel de traduction à partir duquel on fixe un schème de référence. Mais, pour en parler (métalangage), on fixe une autre fois la référence et l'ontologie par rapport à la relativisation que l'on fait de « fait référence » dans le métalangage. Davidson trouve ce détour inutile, car la double relativisation de la référence et de l'ontologie n'a pas de sens, du moment que l'on n'a pas besoin de situer les objets par rapport à un manuel de traduction, et qu'il suffit, tout simplement, que les phrases soient compréhensibles.

3.4 Conception davidsonienne de la vérité

Les défenseurs de la référence soutiennent que ce concept est nécessaire pour donner une analyse de la vérité¹⁵⁸. Davidson estime qu'il est seulement possible d'intégrer ce concept dans une théorie de la vérité à la Tarski, où il est expliqué en termes primitifs ou comportementaux. La raison est que, pour comprendre un langage, « [i]l n'y a pas de raison à chercher un compte rendu préalable, ou indépendant, d'une quelconque relation référentielle¹⁵⁹ »; on a juste besoin d'une théorie satisfaisante de la vérité; elle prendra la forme de la théorie tarskienne de la vérité, à laquelle on rajoute la connexion avec les locuteurs-interprètes.

3.4.1 Théorie de la vérité à la Tarski et le dilemme de la référence

À la base, Davidson trouve qu'il faut expliquer et analyser les mots ainsi que les concepts linguistiques tels que référence, vérité, signification, etc. sans faire appel à des

¹⁵⁸ Il est question de points de vue qui exigent de la théorie de la vérité une explication et une analyse du concept de référence et auxquels Davidson s'oppose. Tel est, d'après lui, le cas de Gilbert Harman selon qui la théorie de la vérité à la Tarski ne peut rendre compte d'une manière substantielle de la signification, et ne fait qu'explicitier la forme logique des phrases, pour ainsi donner la signification des constantes logiques. C'est aussi le cas de Hartry Field qui exige le rajout d'une théorie de la référence pour les prédicats et les noms propres à la théorie tarskienne de la vérité, pour qu'elle donne lieu à une théorie complète.

¹⁵⁹ Donald Davidson, « The Structure and Content of Truth », p. 300.

concepts sémantiques, mais à l'aide de concepts d'un autre ordre. Cette tâche incombe donc à une théorie de la vérité qui

peut projeter des expressions qui ne sont pas des phrases sur des objets, diversement mais indifféremment, tant que cela n'affecte pas les conditions de la vérité. La question de savoir sur quels objets porte une phrase particulière, comme la question de savoir à quel objet une phrase fait référence, ou de quels objets un prédicat est vrai, sont des questions sans réponse¹⁶⁰.

En fait, Davidson ne cherche pas à définir les concepts de référence, de vérité, etc., mais tout simplement à les caractériser dans le contexte empirique de leur usage. Il n'est pas question, pour lui, de donner une explication de la vérité des phrases dans l'absolu, mais de fournir aussi et surtout à la théorie de la vérité une assise empirique, en explicitant les conditions empiriques dans lesquelles une phrase quelconque est compréhensible pour un interprète lorsqu'elle est énoncée par un locuteur.

Sachant que la vérité d'un énoncé est déterminée par les caractéristiques sémantiques de ses éléments constitutifs, la théorie de la vérité doit donc, d'après lui, « révéler comment la vérité de toute phrase d'un langage *L* particulier dépend de sa structure et de ses constituants¹⁶¹. » À cet égard, bien qu'elle ne définit pas la vérité et ne dit rien de la référence, Davidson considère qu'une théorie de la vérité à la Tarski répond à ces attentes, et en ce sens, la Convention T peut servir de forme d'adéquation pour les phrases-T. La raison est que d'une part, la vérité des phrases-T est connue d'une manière pré-analytique lors de la compréhension, et d'autre part, l'extension du prédicat de vérité est donnée par la totalité des phrases-T. Ainsi, pour tout énoncé, la théorie de la vérité a pour conséquence une phrase-T de la forme : (T) « « *s* » est vrai si et seulement si *p* », où l'énoncé « *s* » contient un vocabulaire fini.

Par ailleurs, si la théorie de la vérité requise doit avoir la forme de la Convention T, Davidson estime que cela ne veut nullement dire que l'on fait nécessairement appel aux ressources logiques et sémantiques utilisées dans la Convention T, à savoir l'extensionnalité,

¹⁶⁰ Donald Davidson, « Introduction », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 17.

¹⁶¹ Donald Davidson, « La réalité sans la référence », p. 316.

la vérifonctionnalité et la logique du premier ordre. En effet, l'accord de cette théorie avec la Convention T incite à faire preuve d'imagination, afin de mobiliser « tous les procédés possibles que nous puissions inventer de façon appropriée pour combler le fossé entre mention et usage de la phrase¹⁶². » Ainsi, à la question : En quoi cela consiste-t-il pour un énoncé que d'être vrai? La Convention T fournit une réponse éclairante, et elle nous écarte de la confusion dans laquelle nous jette son interprétation comme une recherche de la vérité en termes de relation entre une phrase et quelque chose dans le monde. En effet, d'une part, les phrases-T nous permettent de voir dans la vérité une propriété des phrases que l'on peut caractériser, sans pour autant supposer l'existence d'entités externes qui correspondent à ces phrases. D'autre part, la théorie doit sélectionner un nombre fini de phrases atomiques donnant les conditions de vérité de *s*, pour déterminer les propriétés sémantiques de base de cette dernière. De même qu'elle est amenée à sélectionner un nombre fini de constructions possibles de phrases composées à partir de ces phrases atomiques, afin de montrer l'effet de ces constructions sur leurs propriétés sémantiques.

La théorie de la vérité peut bien alors opérer de la manière suivante : on décompose « *s* » en un nombre fini d'énoncés simples composés de noms propres et de prédicats. Et elle impliquerait les phrases-T, à partir des axiomes de ces énoncés. Cette méthode ne fonctionnera pas, selon Davidson, pour les prédicats construits à partir de connecteurs, de variables et de termes singuliers complexes. Et même le concept de satisfaction auquel Tarski fait appel pour mettre en relation les prédicats et les suites d'objets dont ils sont vrais n'est pas capable de résoudre ce problème. En effet, bien qu'elle permette de « définir la référence d'un prédicat comme la classe de ces entités qui la satisfont¹⁶³ », la caractérisation de la satisfaction n'ajoute rien à notre connaissance de la référence.

C'est ainsi que :

[l]a théorie renonce [...] à la référence, et c'est la contre-partie à payer pour l'adoption d'une attitude empirique. Mais, l'on ne peut dire qu'elle ait renoncé à l'ontologie. Car la théorie relie chaque terme singulier à tel ou tel objet, et dit quelles entités satisfont à chaque

¹⁶² Donald Davidson, « Pour défendre la Convention T », p. 111.

¹⁶³ Donald Davidson, « La réalité sans la référence », p. 315.

prédicat. Se passer de la référence n'est pas du tout se rallier à une politique où l'on se passe de sémantique ou d'ontologie¹⁶⁴.

L'assise empirique de la théorie de la vérité consiste, en fait, en sa relation au comportement et aux attitudes intentionnelles de l'interprète¹⁶⁵. Cette relation est exprimée dans les phrases-T que l'on construit en prenant en considération l'assentiment et le dissentiment de l'interprète en présence d'énoncés du langage. C'est elle aussi qui rend la théorie testable, et sa testabilité ne relève pas d'une pétition de principe, mais elle est effective, et elle est donnée par l'expérience de l'interprétation radicale. Elle consiste à choisir les phrases-T acceptables sur la base d'un test empirique, étant donné que la nature de la relation de satisfaction fait qu'il y a une infinité de phrases-T possibles.

3.4.2 Théorie davidsonienne de la vérité

Davidson présente la théorie de la vérité qu'il adopte en ces termes:

Par théorie de la vérité, j'entends une théorie qui satisfait à quelque chose comme la Convention T de Tarski: c'est une théorie qui, en caractérisant récursivement un prédicat de vérité (disons 'est vrai dans') implique, pour chaque phrase *s* de *L*, une phrase métalinguistique obtenue à partir de la forme '*s* est vrai dans *L* si et seulement si *p*' quand '*s*' est remplacé par une description canonique d'une phrase *L* et '*p*' par une phrase du métalangage qui donne les conditions de vérité de la phrase décrite. La théorie doit être relativisée à un temps et à un locuteur (au moins) pour que compte soit tenu des expressions indexicales¹⁶⁶.

Ce qu'il y a de plus important dans la Convention T, affirme-t-il, est qu'à travers les phrases-T qu'elle implique, elle rend compte du « seul lien qui existe entre des vérités intuitivement évidentes sur la vérité et la sémantique formelle¹⁶⁷. » En effet, la Convention T et les phrases-T montrent que « la vérité d'un énoncé dépend seulement de deux choses : ce que les mots tels que parlés signifient et la façon qu'est agencé le monde¹⁶⁸. » D'un côté, la Convention T présente une démarcation sémantique du concept de vérité par rapport à

¹⁶⁴ *Ibid*, p. 323.

¹⁶⁵ Voir section 3.2.2, p. 65.

¹⁶⁶ *Ibid*, p. 312-313.

¹⁶⁷ Donald Davidson, « Pour défendre la Convention T », p. 109.

¹⁶⁸ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 139. (ma traduction)

d'autres concepts sémantiques tels que « désigne », « satisfait » et « définit ». Tandis que ces derniers expriment une relation entre le langage et le monde, le mot « vrai » exprime une propriété des phrases que l'on peut caractériser sans pour autant supposer l'existence d'entités externes qui leur correspondent. D'un autre côté, « [o]n atteint la vérité à la base, en faisant intervenir un concept subtil et puissant (la satisfaction) qui relie les phrases et les expressions qui ne sont pas des phrases aux objets du monde¹⁶⁹. » Le concept de satisfaction permet de définir récursivement la vérité et est nécessaire pour la décitation qui marque le passage « du discours sur le monde au discours sur le langage¹⁷⁰. » En fait, appliqué à une phrase-T, le prédicat de vérité nous permet de déciter la phrase de gauche du biconditionnel, en l'assertant. Cette manœuvre permet, selon Davidson, de fixer le domaine d'application du concept de vérité et marque le passage d'une dimension syntaxique de la vérité à une dimension sémantique.

La Convention T capture ainsi ce qu'il y a de trivial dans le concept de vérité en donnant la signification d'un énoncé en termes de ses conditions de vérité. En revanche, toute divergence sur la vérité d'une expression peut être ramenée à une divergence sur l'état des choses dans le monde ou sur sa signification, c'est-à-dire ses conditions de vérité.

Davidson s'écarte ainsi de la position de Tarski selon qui la vérité est une notion métalinguistique relative à un langage donné, et « un concept *sémantique*, car il peut être défini en termes d'autres concepts sémantiques, spécialement le concept de *satisfaction*¹⁷¹ », utilisé pour montrer la relation entre une phrase ouverte et les séries d'objets qui la rendent vraie. Ainsi, une phrase du langage-objet est vraie si et seulement si elle est satisfaite par toute suite d'objets sur lesquels portent les variables de quantification du langage-objet. On peut dire en ce sens que les phrases vraies « correspondent » à la réalité, dans la mesure où le prédicat de satisfaction établit bien une certaine correspondance entre les variables et les objets qui figurent dans les suites. Mais ces objets ou les suites d'objets que sont les suites dans une sémantique tarskienne ne sont pas pour autant des « faits ». En fait, Tarski voulait

¹⁶⁹ Donald Davidson, « La méthode de la vérité en métaphysique », p. 296.

¹⁷⁰ Donald Davidson, « Pour défendre la Convention T », p. 107.

¹⁷¹ Richard L. Kirkham, *Theories of Truth: a critical introduction*, Cambridge, Mass, MIT Press, 1992, p. 141. (ma traduction)

fournir « une garantie que la sémantique ne présuppose pas l'existence de quelconques entités abstraites dont l'existence n'est pas déjà présupposée par la physique¹⁷². »

Davidson propose une adaptation de la relation de satisfaction à sa conception de la théorie de la vérité. Selon lui, une phrase du langage-objet, ouverte ou fermée, est vraie si elle est satisfaite par une fonction f qui assigne à chacun de ses prédicats primitifs les entités sur lesquelles ils portent. Et un prédicat (P) à n -place est satisfait par la fonction f si (P) des n -variables que lui assigne la fonction f est vrai. Autrement dit, « $P\ I, 2, \dots, n$ » est satisfait par f si « $P\ I', 2', \dots, n'$ » est vrai, où I', \dots, n' sont les entités assignées par f respectivement aux variables I, \dots, n . De surcroît, la caractérisation récursive de la satisfaction

traite les connecteurs de la façon la plus évidente : ainsi une conjonction de deux phrases s et t (ouvertes ou closes) est satisfaite par f à condition que f satisfasse s et que f satisfasse t . La quantification universelle d'une phrase ouverte s relativement à une variable v est satisfaite par f à condition que f et toute autre fonction semblable à f à l'exception de ce qu'elle assigne à v , satisfasse s . (La phrase qui précède vaut pour 'existentielle' à la place de 'universelle' et de 'ou quelque' à la place de 'et tout')¹⁷³.

Mais une théorie de la vérité qui satisfait la Convention T ne doit pas se contenter de donner une analyse de la structure logique qui sous-tend toutes les compositions possibles à partir de leurs parties. Elle doit être applicable au langage naturel, empirique et testable. Afin d'adapter la théorie de la vérité de Tarski au langage naturel, Davidson estime que certains ajustements doivent être faits, notamment « [u]ne théorie de la vérité pour un langage naturel doit relativiser la vérité d'une phrase aux circonstances de l'énonciation¹⁷⁴. » Tout d'abord, cela éviterait de nuire à la traduction des phrases décrites et de compromettre leur vérité. En effet, le contexte d'énonciation des phrases demeure déterminant dans l'établissement de leurs conditions de vérité, chose que les phrases-T de Tarski ne peuvent pas assurer, compte tenu qu'elles ne donnent que les conditions formelles de la vérité du langage étudié. Il n'est pas non plus possible d'appliquer la notion de traduction au langage naturel, car Tarski définit la vérité à partir d'une traduction fondée sur les ressources syntaxiques, tandis que,

¹⁷² *Ibid*, p. 141. (ma traduction)

¹⁷³ Donald Davidson, « Vrai en vertu des faits », p. 83.

¹⁷⁴ Donald Davidson, « La méthode de la vérité en métaphysique », p. 297.

pour le langage naturel, on passe de la compréhension à la signification, pour arriver à la traduction¹⁷⁵.

C'est ce qui nous ramène d'ailleurs à la seconde condition à laquelle la théorie de la vérité à la Tarski doit répondre. Elle doit être empirique non seulement quand le langage-objet est contenu dans le métalangage et qu'elle implique des phrases-T qui donnent les conditions de vérité de chaque phrase et que celles-ci peuvent être vérifiées, mais aussi quand elle porte sur le langage naturel. Ainsi, la traduction du langage-objet dans le métalangage doit être vérifiée, et tout critère de traduction doit répondre au « préjuger de l'application empirique¹⁷⁶. » Cette vérification consiste en la détermination de l'extension du prédicat « est vrai », c'est-à-dire à établir les phrases-T qui sont vraies, à partir des attitudes intentionnelles que l'interprète manifeste à l'égard des énoncés du locuteur. Ce faisant, on donne les conditions de vérité des phrases, et par conséquent, leur signification.

3.5 Vérité, ontologie, épistémologie et métaphysique

Lorsque Davidson nous dit que « bien que la vérité ne soit pas un concept épistémique, elle n'est pas non plus complètement détachée de la croyance¹⁷⁷ », il ne nous éclaire pas davantage sur ses penchants épistémologiques, pas plus que sur son degré d'engagement ontologique et même métaphysique. Il semble que notre auteur ne s'est pas aménagé de coin philosophique paisible où se réfugier, tant ses critiques ont touché pratiquement toutes les tentatives de retrouver la terre promise d'une théorie de la vérité qui soit empiriquement satisfaisante.

Le dommage qu'il cause surtout à l'ontologie est énorme, bien qu'il essaye de nous reconforter avec des profits immédiats sur les terrains de l'épistémologie et de la métaphysique.

¹⁷⁵ Pour plus d'éléments concernant les ramifications faites, par Davidson, pour adapter la théorie de la vérité de Tarski aux langages ordinaires, voir section 2.2.3, p. 47.

¹⁷⁶ Donald Davidson, « Pour défendre la Convention T », p. 115.

¹⁷⁷ Donald Davidson, « Afterthoughts », p. 155. (ma traduction)

The perspective on language and truth that we have gained is this: what is open to observation is the use of sentences in context, and truth is the semantic concept we understand best. Reference and related semantic notions like satisfaction are, by comparison, theoretical concepts (as are the notions of singular terms, predicate, sentential connective, and the rest). There can be no question about the correctness of these theoretical concepts beyond the question whether they yield a satisfactory account of the use of sentences¹⁷⁸.

Abandonner ces ‘manières de parler’ qui n’ont mené qu’à des terres philosophiques « infertiles », semble-t-il dire aux philosophes empiristes. Si vous voulez sérieusement intégrer le langage à vos investigations sémantique, alors exaltez le rôle social qu’il joue. Voilà son message, celui auquel on donnera écho dans ce qui suit.

Le point de vue davidsonien culmine, en fait, dans l’idée que « ‘[v]ivre avec’ le concept de référence veut dire le considérer comme un contexte à qui l’on doit donner une analyse ou une interprétation indépendante à l’aide de concepts non linguistiques.¹⁷⁹ » Davidson pointe ici en direction de la situation dans laquelle l’activité linguistique prend lieu. Cela englobe autant l’environnement naturel que les interlocuteurs partagent que leurs attitudes intentionnelles. Ainsi, tout ce qui est censé aider l’interprète à comprendre le locuteur, et à saisir le schème de référence que ce dernier utilise, est donné par les données empiriques probantes, mais les mots ne peuvent, en aucune manière, avoir une référence unique. En effet, Davidson ne dissocie pas le contenu des mots de l’activité extralinguistique au service de laquelle ils sont utilisés, du fait que le langage n’est pas dissociable de l’activité extralinguistique dans laquelle il est utilisé. Et cela revient au fait que c’est dans ce contexte que la compréhension, et par conséquent la communication, sont assurées. Autrement dit, toute référence à la référence doit se faire dans le contexte global et réel de l’usage du langage, où ce dernier est associé à l’action et adapté aux circonstances de l’énonciation pour dire le vrai.

C’est ce qui, à la base, amène Davidson à adopter la théorie de la vérité de Tarski comme forme de sa théorie de la vérité. Mais le désengagement ontologique de notre auteur

¹⁷⁸ Donald Davidson, « The Structure and Content of Truth », p. 300.

¹⁷⁹ Donald Davidson, « La réalité sans la référence », p. 318.

et le choix de la théorie de la vérité qui sert cette fin provoquent une réaction en chaîne, et d'autres gains sur les terrains de la métaphysique et de l'épistémologie sont en mire :

[w]hen we study terms and sentences directly, not in the light of a comprehensive theory, we must bring metaphysics to language; we assign roles to words and sentences in accord with the categories we independently posit on epistemological or metaphysical grounds. Operating this way, philosophers ponder such questions as whether there must be entities, perhaps universals that correspond to predicates or non-existent entities to correspond to non-denoting names or descriptions; or they argue that sentences do, or do not, correspond to facts or propositions¹⁸⁰.

Ainsi, le langage ne joue plus de rôle épistémique dans la connaissance du monde, mais simplement un rôle sémantique, et l'approcher à la lumière d'une théorie compréhensive de la vérité, notamment la théorie de la vérité à la Tarski, adaptée au langage ordinaire, empirique et testable, écarte tout engagement ontologique et libère la métaphysique de l'emprise du langage. D'une part, en n'utilisant que le stock fini du vocabulaire des énoncés, celle-ci parvient à donner systématiquement leurs conditions de vérité en produisant des « phrases-T sans excès sémantique du langage¹⁸¹. » En d'autres mots, en faisant seulement appel aux ressources conceptuelles des phrases, la théorie de la vérité ne mobilise pas d'autres concepts sémantiques qui, à leur tour, auraient besoin d'être définis, et évite ainsi toute correspondance entre les expressions et des entités, et par conséquent, toute ontologie. D'autre part, en spécifiant les locuteurs et les contextes spatio-temporels dans lesquels les phrases sont énoncées, elle participe à l'élaboration d'une « métaphysique intelligible¹⁸² », en devenant une propriété de l'énoncé. Ainsi, par-delà la vérité logique à laquelle répondent les phrases, la vérité dont il est question dans la théorie de la vérité est aussi déterminée par des événements et des objets dans le monde dont l'existence poserait toujours des problèmes ontologiques et métaphysiques. Toutefois, en tant que théorie compréhensive, la théorie de la vérité à la Tarski a le mérite de passer outre cet obstacle, et ce en instituant les données empiriques probantes dans les attitudes intentionnelles de l'interprète.

Dans cette perspective, l'objectivité de la vérité est nécessaire pour que, lors de la communication, l'interprétation mutuelle soit possible et correcte. Il s'agit d'une objectivité

¹⁸⁰ Donald Davidson, « The Method of Truth in Metaphysics », p. 205.

¹⁸¹ *Ibid*, p. 206. (ma traduction)

¹⁸² *Ibid*, p. 213. (ma traduction)

normative sans implications ontologiques, mais avec des incidences épistémologiques et métaphysiques. La preuve, Davidson la donne au travers de la métaphore de « l'interprète omniscient¹⁸³. » Sachant que, selon lui, les objets et les événements du monde causent nos croyances sur l'état des choses dans le monde, il établit que « [l]a communication commence là où les causes convergent : vos paroles signifient ce que les miennes font si la croyance en leur vérité est systématiquement causée par les mêmes événements et objets¹⁸⁴. » En comprenant un locuteur, un interprète faillible saisit donc tout ce qu'il y a à saisir et tout ce qu'un interprète omniscient sait, et « [c]eci mène au concept de vérité objective, étant donné que la notion de croyance est la notion d'un énoncé qui peut ou pas coller avec la réalité¹⁸⁵. »

En toile de fond de ce tableau se dresse la triade Langage-Pensée-Réalité pour délimiter le paysage que forme cette incursion significative de Davidson sur les terrains minés de l'ontologie, de l'épistémologie, et de la métaphysique. C'est l'unité organique des composantes de cette Triade qui rend cette manœuvre possible. Aucune de celles-ci ne peut être appréhendée sans que les autres soient prises en considération. Plus encore, aucune d'elles n'est possible en absence des deux autres.

Cette unité est saisissable lorsque Davidson affirme que la perception est directe et que ce qui est affecté est un animal rationnel doté de langage et capable de communiquer avec ses semblables, et qu'il écarte ainsi tout accès directe aux objets du monde, pour les placer dans la triangulation. Celle-ci les insère dans une relation où ils sont partagés par des locuteurs-interprètes interagissant entre eux. Portés par le souci de dire le vrai sur l'état des choses dans le monde, ces derniers mettent de l'avant des croyances qui émergent dans le langage en prenant la forme d'énoncés qu'ils estiment compréhensibles par leurs interlocuteurs. C'est d'ailleurs dans ce sens que Davidson pointe lorsqu'il dit que l'« [o]n

¹⁸³ Il s'agit du cas d'un interprète omniscient qui, contrairement à l'interprète faillible, est capable de connaître toutes les causes des croyances possibles et particulièrement celles du locuteur et de l'interprète faillible. Les croyances que l'interprète omniscient assignerait, selon ses propres standards qui sont objectivement justes, à l'interprète faillible s'avèreraient consistantes et correctes.

¹⁸⁴ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 151. (ma traduction)

¹⁸⁵ *Ibid*, p. 153. (ma traduction)

perçoit le monde à travers le langage¹⁸⁶ », et que, par conséquent, il refuse tout rapport épistémique entre la croyance et la source de stimulation qui la provoque.

Sous cet angle, il n'est pas possible de connaître la référence d'une manière absolue, c'est-à-dire la montrer d'une manière ostensive ou pointer vers elle, car on doit préalablement avoir le concept de chien, par exemple, avant d'en reconnaître un. La référence est pourtant présente dans la conversation, elle est exprimée directement dans le langage, où il n'est pas possible de la dissocier du langage et des croyances des locuteurs, c'est-à-dire de l'image du monde qu'ils partagent. C'est en ce sens qu'elle se trouve enchâssée dans la Triade.

La conception davidsonienne de la vérité et la théorie susceptible d'en rendre compte nous offre plus de détails et d'explications. Elle donne accès à plus de profondeur et elle est plus claire eu égard à sa conception de la réalité et de la nature du rapport qui la relie au langage et à la pensée. Bien que Davidson nous dise que la Convention T assure le passage du discours sur le monde au discours sur le langage, la pensée marque fortement sa présence et se fait indispensable en tant que véhicule d'un état de choses du monde qui trouve son expression dans le langage. À cet égard, la vérité assure le relais entre les différentes composantes de la Triade dans un mouvement de rotation plutôt virtuel et témoignant de l'impossibilité de dissocier ses composantes les unes des autres. Une théorie de la vérité empiriquement testée révèle en ce sens cette dynamique, du moment qu'elle forme le véhicule qui donne à l'activité linguistique son sens dès qu'un être rationnel entre en communication avec un autre.

¹⁸⁶ Donald Davidson, « Seeing Through Language », p. 141. (ma traduction)

CHAPITRE 4

L'INTERPRÉTATION EN CONTEXTE DAVIDSONIEN

Parler avec autrui, c'est lui communiquer ce que l'on a dans l'esprit. Interpréter autrui, c'est comprendre ce qu'il a dans l'esprit et qu'il essaye de nous faire partager avec lui. La question du statut ontologique des entités mentales occupe ainsi une place importante dans l'activité linguistique, et non la moindre. Davidson les considère aussi réelles que les entités physiques et admet que, pour lui,

the mental is no more mysterious than molecular biology or cosmology. Our mental concepts are as essential to our understanding of the world as any others; we could not do without them. The propositional attitudes, such as intentions, desires, beliefs, hopes, and fears, are every bit as real as atoms and baseball bats, and the facts about them as real as the facts about anything else. How could there be a question about the ontology or mental entities for me if, as I hold, they are identical with entities we also described and explain, in different terms, in the natural sciences⁶?

On retrouve ainsi dans ces affirmations le fil conducteur de la conception davidsonienne de l'interprétation et l'idée de base qui réduit l'opacité de ce phénomène et le rend transparent assurant ainsi à l'interprète non seulement l'accessibilité aux états mentaux des autres, mais lui permettant aussi de les identifier. Aller au fond de cette position, pour éclairer ses différents aspects est la perspective dans laquelle s'insère notre compréhension de l'interprétation chez Davidson.

4.1 Davidson et le problème de l'interprétation

4.1.1 Interdépendance de l'interprétation du langage et de l'interprétation des contenus mentaux et des actions

À la question : Quel est le savoir nécessaire à l'interprétation? Davidson répond : « une théorie de la traduction ou de l'interprétation qui ne présuppose rien sur des

⁶ Donald Davidson, *Appendix*, in *Truth, Language and History*, p. 316.

significations, des concepts, ou des croyances partagés¹⁸⁸ », c'est-à-dire une théorie capable de cerner clairement et simultanément les caractéristiques des attitudes propositionnelles et la signification des phrases sans les poser d'avance. L'interprétation forme ainsi « un projet unique¹⁸⁹ », où il faut prendre en considération autant les intentions et les croyances du locuteur que ses propos. La théorie de l'interprétation permettrait alors de saisir les croyances du locuteur en même temps que la signification de ses énoncés, et cela à partir des données fournies dans le contexte de leur énonciation. Car le lien étroit qui relie les croyances à la signification fait que l'interprétation d'un comportement linguistique exige une attribution d'attitudes telles que des croyances, des intentions, des désirs, etc., simultanément à l'interprétation des phrases du discours. De même, la théorie permettrait de comprendre toutes les nouvelles phrases, c'est-à-dire d'en fournir une interprétation correcte sans faire appel à des concepts sémantiques comme ceux de signification, de synonymie, d'interprétation, etc.

La position davidsonienne est motivée par l'idée que tout recours à la signification, de chaque mot ou expression doués de sens, ne fournit pas de connaissance à propos des événements extralinguistiques et du rôle joué par ces derniers dans l'interprétation. En fait, faire appel à la signification laisse persister un décalage entre la signification des ressources linguistiques, qui détermine en principe l'interprétation, et la signification des données empiriques que ces ressources linguistiques exploitent dans la communication; s'associant comme elles le font en pratique à des données intentionnelles non linguistiques, et rendant compte des « intérêts et activités extra-linguistiques auxquels sert le langage¹⁹⁰. ».

La théorie de l'interprétation doit, par conséquent, expliquer comment l'interprète peut comprendre toutes les nouvelles phrases à partir d'un stock fini de mots et d'expressions, et à cette fin, elle doit avoir une forme finie. Cela ne veut nullement dire qu'elle nous fournisse « une méthode universelle d'interprétation¹⁹¹ » qui nous permettrait d'interpréter chaque énoncé de n'importe quel langage, mais qu'elle rend compte du savoir

¹⁸⁸ Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », p. 285.

¹⁸⁹ Donald Davidson, « L'interprétation radicale », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 190.

¹⁹⁰ *Ibid*, p. 190.

¹⁹¹ *Ibid*, p. 190.

qui permet à l'interprète de comprendre un langage. Pour ce faire, elle doit être empiriquement vérifiable par l'interprète. Le test consiste en l'affirmation par le locuteur que la théorie donne des interprétations correctes de ses propos.

Sous cet angle,

[q]uelqu'un est en position d'interpréter les énonciations des locuteurs d'un langage *L* s'il a un certain corpus de connaissance impliqué par une théorie de la vérité pour *L* – une théorie qui remplit des conditions empiriques et formelles spécifiques – et s'il sait que cette connaissance est impliquée par une telle théorie¹⁹².

C'est dans cet ordre d'idées que Davidson opte pour une théorie sémantique qui prend la forme d'une théorie de la vérité à la Tarski; moyennant quelques ramifications nécessaires pour l'adapter aux impératifs de l'interprétation des langues naturelles. Il s'intéresse, en fait, à la forme de cette théorie, c'est-à-dire la Convention T, pour rendre compte de la compréhension, en impliquant des phrases-T. Celles-ci deviendront la source des interprétations quand elles sont vraies.

4.1.2 Interprétation et traduction

Parti de la conviction que la relation entre le langage du locuteur et celui de l'interprète est plutôt une relation d'interprétation du second dans le premier, Davidson rejette l'idée d'une théorie qui propose une méthode de traduction comme méthode effective¹⁹³. Ce genre de théorie prétend fournir la possibilité de traduire le langage de l'interlocuteur dans le langage de l'interprète et d'expliquer d'une manière explicite comment on passe de n'importe quelle phrase énoncée par l'interlocuteur à une phrase du langage de l'interprète.

Davidson estime que de telles théories mobilisent trois différents langages; le langage-objet, comportant les énoncés à traduire; le langage-sujet, dans lequel le langage-

¹⁹² Donald Davidson, « Réponse à Foster », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 253.

¹⁹³ Davidson vise particulièrement l'idée qu'un manuel de traduction peut servir de théorie d'interprétation.

objet est traduit; et le métalangage, dans lequel la théorie est exprimée. Il s'ensuit que l'on ne peut comprendre des énoncés du langage-objet que dans la mesure où le langage-sujet est identique au métalangage, c'est-à-dire quand la traduction des énoncés du langage-objet est exprimée dans le même langage que la théorie. Ce n'est que dans ce cas que l'interprétation est possible, car le manuel de traduction peut effectivement aider l'interprète à traduire les énoncés du langage-objet dans son propre langage, mais, pour les comprendre, il ne doit faire appel qu'à la connaissance de son propre langage.

Il devient alors clair, pour Davidson, que « la méthode de traduction laisse tacite et hors d'atteinte de la théorie ce qu'il nous faut savoir [et] qui nous [permet] d'interpréter notre propre langage¹⁹⁴. » En effet, elle ne se prononce pas sur ce qui nous permet d'interpréter notre propre langage. Elle ne fait que donner la traduction d'un énoncé du langage-objet dans le langage propre à l'interprète, ce qui ne donne pas de manière effective sa signification et n'explique pas comment celle-ci est déterminée par sa structure.

Par ailleurs, il est possible, d'après lui, de concevoir une théorie de l'interprétation pour un langage-objet comme la fusion d'une théorie de la traduction et d'une théorie satisfaisante de l'interprétation, c'est-à-dire qui explicite la structure déterminante dans la connaissance de la signification de n'importe quelle phrase du langage-objet. Elle aura pour forme : « p (dans L') traduit « s » (dans L) », où p est utilisé comme interprétation de s dans L' , et s est une phrase du langage-objet L , qui sert aussi de langage de la théorie. Ainsi, la référence aux langages L et L' n'ajoute rien à la théorie dont la forme devient : « p traduit « s » ». On obtient donc « une théorie structurellement révélatrice de l'interprétation pour le langage-objet¹⁹⁵ », ayant pour conséquences des phrases-T de la forme: « « s » est vrai si et seulement si p », où « s » est remplacée par une description canonique de s , et « p » par une traduction de s .

Néanmoins, en présence d'un locuteur étranger, Davidson estime que les conditions de vérité d'un énoncé ne seront pas aussi faciles d'accès que dans le cas où le métalangage

¹⁹⁴ Donald Davidson, « L'interprétation radicale », p. 193.

¹⁹⁵ *Ibid*, p. 194.

contient le langage-objet. Il faut alors faire appel à la méthode de la traduction radicale de Quine, où les conditions de vérité d'un énoncé sont déterminées à partir des conditions dans lesquelles le locuteur étranger donne son assentiment à une phrase. Son assentiment est alors considéré comme une affirmation de la vérité de la phrase.

4.2 L'interprétation et la croyance

4.2.1 L'interprétation et l'interdépendance de la croyance et de la signification

Interpréter les propos d'un locuteur revient à comprendre ce qu'il veut dire par les énoncés qu'il utilise dans le contexte de leur énonciation. Ainsi, ce dont on a besoin pour que cette interprétation soit correcte est « une théorie finie¹⁹⁶ », à partir de laquelle on serait capable de dériver l'interprétation de chaque énoncé possible. Une des manières de le faire consiste en une théorie qui serait une description de la compétence permettant d'interpréter les paroles d'autrui. L'élaboration de cette théorie serait alors au croisement de recherches linguistiques, psychologiques et philosophiques, étant donné qu'elle est censée donner la signification de certaines énonciations des locuteurs, à partir de leurs comportements linguistiques. Et dans ce cas, ce dont la théorie rendra compte, c'est, potentiellement, de l'ensemble des interprétations vraies d'une infinité d'énoncés. Mais dans ce cas, on serait confronté à la question de la manière dont on serait assuré de la vérité de cette théorie. Une solution directe consisterait à dire qu'une théorie est vraie si ses conséquences empiriques sont vraies, c'est-à-dire si dans la pratique les interprétations qu'elle fournit d'un échantillon fini d'énoncés sont correctes. Ce test peut être fait par n'importe quel interprète compétent, capable de discerner la vérité des interprétations faites à partir de la théorie en question.

Cette situation est, d'après Davidson, problématique, et subordonner le test de la vérité de l'interprétation à la compétence de l'interprète ne répond pas à la question portant sur ce qui nous permet de savoir qu'une interprétation quelconque est correcte. En effet, la compétence d'un interprète ne peut être testée que pour un nombre fini d'énoncés et rien ne

¹⁹⁶ Donald Davidson, « La croyance et le fondement de la signification », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 209.

peut nous assurer que les interprétations qu'il fournirait pour l'infinité d'énoncés possibles à venir seraient vraies. Il n'est pas, en fait, question de vérifier certains cas d'interprétation, mais de tester la théorie en donnant les conditions de vérité de n'importe quel nouvel énoncé.

Il faut donc commencer par poser la théorie et procéder par la suite à sa vérification. Pour ce faire, aucun concept intentionnel ne sera mobilisé, du moment que l'on partira du comportement linguistique des locuteurs; il sera juste question d'une théorie purement sémantique qui déterminerait la signification de chaque énoncé en termes de ses conditions de vérité.

Mais,

[p]uisque nous ne pouvons espérer interpréter l'activité linguistique sans savoir ce que croit un locuteur, et ne pouvons fonder une théorie de ce qu'il veut dire sur une découverte préalable de ses croyances et intentions, j'en conclus que lorsque nous interprétons des énonciations en partant de zéro – dans une interprétation *radicale* – nous devons en quelque sorte présenter simultanément une théorie de la croyance et une théorie de la signification¹⁹⁷.

Le cercle vicieux dans lequel nous place l'interdépendance entre la croyance et la signification dans le jeu de l'interprétation ne peut donc, d'après Davidson, être brisé qu'en souscrivant à l'idée de Quine selon laquelle « certaines attitudes très générales¹⁹⁸ à l'égard des phrases constituent les données empiriques de base nécessaires à une interprétation radicale¹⁹⁹. » En fait, Davidson estime que tout ce qui motive le comportement linguistique détermine la structure linguistique des énoncés et participe à la formation de leurs significations linguistiques. Ainsi, la théorie de l'interprétation doit considérer conjointement, et la structure logique des énoncés et l'effet du changement de contexte de l'usage de

¹⁹⁷ *Ibid*, p. 212.

¹⁹⁸ Par exemple, acquiescer pour montrer que l'on accepte la traduction. Toutefois, il faut remarquer ici que Davidson ne considère pas le fait qu'un locuteur donne son assentiment ou manifeste son dissentiment à l'égard des phrases comme « un test behavioriste », mais comme une attitude qu'il intègre à des « attitudes intentionnelles à l'égard des phrases, telles que tenir pour vrai » comme données empiriques susceptibles de confirmer ou d'infirmer la vérité d'un énoncé. En fait, pour Davidson, c'est l'objectivité de l'événement ou de la situation qui cause l'attitude du locuteur, une attitude qu'il doit d'ailleurs diriger vers une phrase ou l'énonciation d'une phrase et vers une quelconque source de stimulations. Donald Davidson, « L'inscrutabilité de la référence », p. 332.

¹⁹⁹ *Ibid*, p. 285.

chacune de leurs composantes significatives. De surcroît, les données qui serviraient à vérifier l'adéquation empirique de la théorie de l'interprétation devraient être accessibles à un interprète étranger ignorant la théorie du locuteur, car la capacité de comprendre les énoncés de ce dernier suppose en principe la capacité d'attribuer des croyances à autrui et de saisir la signification de ce qu'il dit. Ce qui fait que les données de base pour vérifier une théorie de l'interprétation sont une connaissance de la signification linguistique des énoncés, ainsi qu'une connaissance des croyances qu'elles expriment dans un contexte d'énonciation donné.

Il faudrait donc agir comme un interprète étranger qui, vierge de toute connaissance préalable des croyances du locuteur et des significations que celui-ci assigne à ses phrases, part des phrases « tenues-pour-vraies » par le locuteur pour développer une théorie des croyances de ce dernier et établir les conditions de vérité de ces croyances, en vue de l'élaboration d'une théorie de la vérité à la Tarski. Cela se ferait comme dans l'interprétation radicale, inspirée essentiellement de l'idée de la traduction radicale de Quine, où « [i]l faudra s'y prendre un peu à la manière décrite par Quine au chapitre 2 de son livre, *Le mot et la chose*. Nous noterons les conditions dans lesquelles le locuteur étranger donne son assentiment ou son dissentiment à toute une série de phrases²⁰⁰. »

Dans cette perspective, l'interprète étranger doit procéder dans le sens inverse de l'approche de Tarski : « [W]hile Tarski assumed that we knew the extensions and references of the smallest components and build up from there, Davidson starts with the truth and falsehood of sentences and tries to determine the parts and their semantic features from there²⁰¹. » Davidson fournit des phrases-T à partir des phrases « tenues-pour-vraies » par le locuteur en construisant une théorie des croyances de ce dernier et en évaluant leur vérité par le biais d'une théorie de la vérité pour son propre langage²⁰². Son argument est le suivant : « alors que Tarski présuppose la notion de traduction pour jeter un éclairage sur celle de

²⁰⁰ Donald Davidson, « Sémantique pour les langues naturelles », p. 103.

²⁰¹ Dagfinn Føllesdal, « Triangulation », in Lewis Edwin Hahn (ed.), *The Philosophy of Donald Davidson*, USA, The Library of Living Philosophers, 1999, p. 722.

²⁰² Martin Montminy, *op. cit.*, p. 100-101.

vérité, je veux éclaircir le concept de traduction en présupposant une compréhension partielle du concept de vérité²⁰³. »

Loin de chercher à uniformiser les différentes interprétations possibles d'un discours, une telle démarche vise essentiellement l'instauration d'un accord prenant appui sur les phrases « tenues-pour-vraies » quand les locuteurs ont une langue commune, ou sur la base d'une théorie de la vérité faite par un interprète étranger. Ainsi, il n'y aura jamais d'erreur grave de traduction ou d'interprétation tant et aussi longtemps que les significations et les croyances sous-jacentes aux phrases tenues pour vraies ne seront pas préétablies sur la base d'autres phrases acceptées comme vraies. D'autant plus que, la charité donnerait à toute théorie de la traduction ou de l'interprétation une souplesse qui nous éviterait tout excès ou dérive. Une interprétation charitable serait alors justifiée et nécessaire pour optimiser toute interprétation, favoriser l'accord et la communication, ainsi que pour expliquer nos erreurs.

Cependant, étant donné qu'un ou des désaccords sont toujours possibles, la théorie peut tolérer certaines erreurs plus que d'autres. Mais elle ne peut pas fournir de critères précis pour le faire, étant donné que cela exigerait un retour sur le dispositif cognitif mobilisé afin de relier chaque croyance aux données empiriques. En effet, d'un côté, la croyance est au centre de la distinction entre ce qui est tenu pour vrai et ce qui est vrai, ce qui la rend inaccessible en dehors du contexte social de l'interprétation du langage. Plus encore, elle est à la base de toute autre attitude, et à ce titre, elle est le support de l'interprétation. D'un autre côté, il est possible, selon Davidson, de parler de vérité objective et d'erreur, dans la mesure où la première marque la différence entre une phrase tenue pour vraie et une « phrase vraie de facto²⁰⁴ » et que l'erreur révèle une tension entre les deux. C'est ce qui l'amène d'ailleurs à soutenir que « [l]a méthodologie de l'interprétation est, de ce point de vue, rien d'autre que la théorie de la connaissance reflétée dans le miroir de la signification²⁰⁵ », et à réduire le champ des erreurs tolérables à la limite de ce qui ne nuit pas à l'accord et la cohésion de la communauté.

²⁰³ Donald Davidson, « Réponse à Foster », in *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 254.

²⁰⁴ Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 249.

²⁰⁵ *Ibid*, p. 249.

4.2.2 Principe de charité

Comment l'interprète étranger peut-il, à l'aide des données collectées à partir des phrases tenues pour vraies, construire des phrases-T pour le langage de l'interprété? Davidson affirme que le locuteur d'un langage donné est capable d'élaborer une théorie de l'interprétation pour un langage qu'il ne parle pas moyennant « une caractérisation de la vérité-pour-l'étranger²⁰⁶ » susceptible de favoriser au maximum la correspondance des phrases tenues pour vraies par le locuteur étranger à des phrases tenues pour vraies par l'interprète. Étant donné l'impossibilité d'établir une correspondance ou une traduction parfaite entre les phrases des deux langues, on doit recourir au principe de charité pour favoriser l'accord. Il s'agit du principe dont Quine, concevant la logique classique comme lieu commun à l'humanité entière, se sert comme méthode pour préserver les lois logiques en traduisant les constantes et en écartant toute contradiction attribuée au locuteur. Davidson l'applique systématiquement au processus d'interprétation. Il le conçoit comme vecteur directeur aidant l'interprète à projeter ses propres standards de vérité sur l'ensemble des phrases tenues pour vraies par l'interprété, de telle sorte qu'il favorise au maximum la consistance et la justesse dans les croyances qu'il lui attribue. En fait, « [l']objectif du principe est de rendre le locuteur intelligible²⁰⁷ » et que l'interprète parvient à passer de la vérité à la signification en établissant une corrélation entre les phrases tenues pour vraies par l'interprété et celles qu'il tient lui-même pour vraies, et en associant les circonstances dans lesquelles l'interprété donne régulièrement son assentiment aux conditions de vérité de cette phrase.

L'illustration d'une telle situation est donnée par l'exemple du locuteur qui utilise la phrase « Regarde le joli yawl ! » pour indiquer le passage sur l'eau d'un ketch. En pareille situation, son interlocuteur s'arrangera selon les données empiriques disponibles pour favoriser l'interprétation la plus adéquate et la plus raisonnable de cette phrase. En fait, « [l]e processus est celui de l'élaboration d'une théorie viable de la croyance et de la signification à

²⁰⁶ Donald Davidson, « Vérité et signification », p. 52.

²⁰⁷ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 148. (ma traduction)

partir des phrases tenues pour vraies²⁰⁸ », qui permettrait de mettre en place une approximation des conditions de vérité de ces phrases. L'accomplissement de ce processus se ferait en répondant à des exigences de simplicité, en utilisant une certaine connaissance du contexte social du locuteur et en faisant appel à des connaissances partagées et des fondements scientifiques et rationnels d'usage.

Loin de chercher à uniformiser les différentes interprétations possibles d'un discours, une telle démarche viserait essentiellement l'instauration d'un accord prenant appui sur les phrases acceptées comme vraies, quand les locuteurs ont une langue commune, ou sur la base d'une théorie de la vérité élaborée par un interprète, quand ils sont de langues différentes. Ainsi, il n'y aura jamais d'erreur grave²⁰⁹ de traduction ou d'interprétation aussi longtemps que les significations et les croyances sous-jacentes aux phrases acceptées comme vraies sont systématiquement corrélées à d'autres phrases acceptées comme vraies. D'autant plus que la charité donnerait à toute théorie de la traduction ou de l'interprétation une souplesse qui nous éviterait tout excès ou dérive. Une interprétation charitable serait alors justifiée et nécessaire pour optimiser toute interprétation, favoriser l'accord et la communication, et pour que nos erreurs soient explicables.

Par ailleurs, par-delà la compréhension du locuteur, l'interprète étranger est capable de détecter que ce dernier se trompe sur l'état des objets et des événements dans le monde. En effet, une fois la compréhension établie, l'interprète est capable de déterminer les significations des phrases tenues pour vraies par l'interprété sans pour autant accéder à ses croyances ou à ce qui les a causées.

Mais qu'est-ce qui garantit qu'une compréhension mutuelle entre l'interprète et le locuteur ne puisse se faire sur la base de fausses croyances partagées par les deux? Bien que Davidson estime qu'une telle situation peut avoir lieu, la règle est qu'un « interprète faillible

²⁰⁸ Donald Davidson, « Sur l'idée même de schème conceptuel », p. 286.

²⁰⁹ En plus de son argument de l'interprète omniscient dont le développement est donné dans la suite de cet élément, Davidson écarte la possibilité d'erreur grave, car, à la base, « l'interprète rejettera une interprétation sémantique d'une phrase que le locuteur tient pour vraie si l'interprétation fait de cette phrase une contradiction évidente. » Voir Donald Davidson, « Method and Metaphysics », in *Truth, Language and History*, p. 44. (ma traduction)

peut se tromper sur certaines choses, mais non en général; et ainsi il ne peut partager avec l'agent qu'il interprète une erreur universelle²¹⁰. » En effet, il considère le cas d'un interprète omniscient qui, contrairement à l'interprète faillible, est capable de connaître toutes les causes des croyances possibles et particulièrement celles du locuteur et de l'interprète faillible. Cette idée découle de la méthode de l'interprétation radicale qui, contrairement à la méthode de la traduction de Quine, liant la signification aux trames de stimulations sensorielles, ramène l'interprétation aux objets et aux événements du monde en les posant comme des causes des croyances. Elle donne ainsi au scepticisme traditionnel une réponse claire et concluante et rend compte de la base de la communication, à savoir que « [l]a communication commence là où les causes convergent : vos paroles signifient ce que les miennes font si la croyance en leur vérité est systématiquement causée par les mêmes événements et objets²¹¹. »

Cette conception puise sa légitimité dans le contenu de la croyance, ou des phrases tenues pour vraies. Davidson soutient déjà que le contenu d'une croyance est déterminé par les liens causaux qu'elle entretient avec les choses du monde et par sa connexion aux autres croyances. Ainsi, il y a des phrases occasionnelles que l'on tient pour vraies et dont les conditions de vérité sont données par les circonstances qui, habituellement, provoquent assentiment. Ce genre de phrases varie selon la variation du contenu des croyances qu'elles contiennent, avec le changement des objets et des événements du monde, et de la signification des phrases en question. D'autres phrases sont interprétées selon leur connexion aux phrases occasionnelles et l'occurrence, en elles, de mots appartenant à ces dernières.

Dans cette perspective, il importe de remarquer que, du moment que l'interprète n'est pas infaillible, Davidson estime que, pour être adéquate, sa méthode doit pouvoir rendre compte de l'erreur quand elle survient. N'identifiant pas la signification d'une phrase avec ce qui cause son assentiment, il affirme que « la même cause (un lapin trotinant) peut engendrer différentes croyances chez un locuteur et un observateur, et encourage ainsi à donner

²¹⁰ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 151. (ma traduction)

²¹¹ *Ibid*, p. 151. (ma traduction)

l'assentiment à des phrases qui ne peuvent pas produire la même interprétation²¹². » Ainsi, il exige que l'erreur soit appréhendée au sein du schème total englobant et les actions et les paroles du locuteur et la place qu'il occupe dans le monde. Ainsi, l'erreur peut être expliquée de telle sorte que le locuteur soit intelligible et l'ensemble de ses croyances garde un degré maximal de consistance et de vérité.

Mais, dans le cas où l'interprète n'est pas cohérentiste, c'est-à-dire ne sait pas ou n'admet pas que la plupart des croyances d'un ensemble cohérent de croyances sont vraies, comment peut-il se fier à cette méthode pour croire que la plupart de ses croyances sont vraies? La réponse de Davidson est la suivante: « [p]our qu'il doute ou se demande sur la provenance de ses croyances, un agent doit connaître ce que c'est qu'une croyance²¹³. » Or il a été dit que la nature de la croyance est véridique. Et il s'agit nécessairement d'une vérité objective, du fait qu'elle rend compte de la relation causale qui lie les croyances à leurs causes et qu'elle permet à un interprète faillible d'avoir une compréhension d'un locuteur qui soit aussi correcte que celle d'un interprète omniscient.

4.3 Théorie de l'interprétation du langage et théorie de l'interprétation des croyances et des actions

Sous le signe de ses recherches sur la nature de la relation qui relie le langage à l'activité humaine, et par suite, l'interprétation du langage à l'interprétation des événements mentaux et de l'action, Davidson rejette toute réduction de l'explication de ces derniers à des lois psychophysiques ou psychologiques. Et même si, pour élaborer une théorie satisfaisante de l'interprétation, on doit caractériser les événements mentaux au moyen d'attitudes propositionnelles et les expliquer en termes de descriptions intentionnelles, ou psychologiques, il faut les insérer dans une perspective plus large.

²¹² *Ibid*, p. 152. (ma traduction)

²¹³ *Ibid*, p. 152-153. (ma traduction)

4.3.1 L'interprétation et le contenu des états mentaux

Voici comment Davidson pose le problème :

[t]oute tentative pour comprendre la communication verbale doit la considérer dans son environnement naturel comme faisant partie d'une entreprise plus large. Il semble de prime abord que cela ne puisse pas être difficile, dans la mesure où il n'y a rien de plus dans le langage que des transactions publiques entre des locuteurs et des interprètes, et les aptitudes nécessaires à de telles transactions. Et pourtant cette tâche est hors de notre portée. Car le fait que les phénomènes linguistiques ne soient rien d'autres que des phénomènes comportementaux, biologiques ou physiques décrits dans un vocabulaire exotique où il est question de signification, de référence, de vérité, d'assertion, et ainsi de suite – une simple *supervenience* de cette sorte d'un type de fait ou de description par rapport à un autre – ne garantit pas, ou même interdit, la promesse d'une réduction conceptuelle. C'est là qu'est notre problème. Une certaine sorte de réduction semble être requise pour la compréhension, et pourtant toute réduction significative demeure hors de notre portée dans le cas du langage²¹⁴.

La communication verbale prend place dans un environnement naturel dans lequel les êtres humains évoluent en tant qu'êtres physiques qui, selon Davidson, entretiennent des états mentaux, entreprennent des actions et font usage d'un langage pour converser et transiger entre eux. Mais ce ne sont pas uniquement ces états mentaux qui forment l'espace dans lequel le discours prend sens et les énoncés de la signification; il faut leur intégrer une dimension sociale de l'activité humaine sans laquelle toute explication de la signification demeure incomplète.

Bien que l'on décrive les attitudes propositionnelles en termes de concepts intentionnels comme ceux de signification, de vérité, de croyance, de référence, etc., il demeure néanmoins impossible, d'après Davidson, de les réduire à des phénomènes psychologiques. En effet, même s'il y a une dimension psychologique dans les attitudes et les accomplissements linguistiques que l'on retrouve dans les énoncés, et qui est décrite à l'aide des concepts intentionnels d'action, de désir, de croyance, d'intention, de souhait, et ainsi de suite, on ne peut réduire les règles qui régissent la compréhension du comportement verbal et de l'action à des lois psychologiques. Tout comme il n'est pas possible de réduire les attitudes propositionnelles à des phénomènes biologiques ou physiques, car on ne peut pas

²¹⁴ Donald Davidson, « Toward a Unified Theory of Meaning and action ». *Grazer Philosophische Studien*, vol 11, 1980, p. 1. (tr. fr. Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, p. 89).

exprimer l'une de ces attitudes, notamment la croyance, le désir ou la signification, dans les termes des autres. Elles doivent être appréhendées toutes à la fois. En d'autres termes, la réduction conceptuelle des phénomènes linguistiques à des phénomènes neuronaux n'est pas capable de soutenir une explication psychophysique du phénomène sous-jacent à la communication, c'est-à-dire à la production et à l'interprétation de phrases compréhensibles.

Étant abstraits et inaccessibles aux sens, les entités mentales sont, d'après Davidson, des pensées exprimées dans le langage. On ne peut les connaître que par le biais de l'esprit, auquel elles sont reliées par une relation qui « ressemble à des relations psychologiques, comme s'il y avait une sorte de transaction mentale entre nous et ces entités²¹⁵. » Toutefois, il ne faut pas, selon lui, voir dans les attitudes ou dans les pensées que l'on exprime en termes de désirs, croyances, intentions, peurs, souhaits, etc. des objets ayant un quelconque pouvoir causal qui leur permettrait d'agir d'une quelconque manière sur nos cerveaux ou sur nos esprits. Il s'ensuit qu'un état mental « n'a aucun rôle *psychologique* ou épistémologique à jouer pour la personne qui est dans cet état, pas plus que les nombres ne jouent aucun rôle en physique²¹⁶. » En fait, les entités mentales ne sont pas des objets de croyance ou de pensées, mais elles servent à identifier les états psychologiques ou mentaux. Davidson les assimile d'ailleurs à des unités de mesure de ces états, dans la juste mesure où, tout comme les unités de mesure de poids des corps physiques, elles permettent de différencier les états psychologiques selon leurs propriétés et les relations qui les relient les unes aux autres.

Dans cette perspective, les attitudes propositionnelles caractérisent différents aspects des états mentaux. Ainsi, lorsqu'on dit « Paul croit que le diamant Koh-i-noor est l'un des bijoux de la couronne », les mots « croit que le diamant Koh-i-noor est l'un des bijoux de la couronne » expriment l'état mental de Paul, le mot « croit » exprime une relation et l'expression « le diamant Koh-i-noor est l'un des bijoux de la couronne » exprime l'objet de l'état mental de Paul. Donc, l'objet auquel on réfère lorsqu'on veut parler de l'état mental de quelqu'un peut être, d'après Davidson, un énoncé, une proposition ou une phrase relativisée au temps et au locuteur. Mais, étant donné que les énoncés ont l'avantage d'être « non-

²¹⁵ Donald Davidson, « What is present to the Mind? », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 53-54. (ma traduction)

²¹⁶ *Ibid*, p. 60. (ma traduction)

abstraits et, par conséquent, ils viennent avec un locuteur, un temps, et un contexte attaché²¹⁷ », ce sont eux qui servent le mieux comme objets qui caractérisent et identifient les différents états mentaux. De surcroît, tout comme les croyances, les énoncés sont vrais ou faux et sont reliés entre eux pratiquement de la même manière que les croyances le sont. D'ailleurs, la croyance est identifiée à l'énoncé qui l'exprime et, à cet égard, ils ont les mêmes conditions de vérité.

C'est ainsi que par le fait même qu'elle affirme une certaine autorité de la première personne, sous-jacente à sa capacité d'identifier et de connaître ses croyances, la position davidsonienne écarte toute forme de subjectivisme véhiculée par l'idée que les entités mentales renvoient à des objets internes auxquelles la personne concernée possède un accès privilégié. Cela ne veut nullement dire que, comme le soutenait Brentano, les objets externes sont les seuls à nous aider à identifier les états mentaux, mais qu'ils participent, au même titre que les attitudes propositionnelles, à leur discrimination, chez les autres, comme pour soi-même.

Les objets des croyances et des autres attitudes propositionnelles deviennent accessibles à l'interprète qui se trouve ainsi dans une situation où il doit « considérer les relations entre l'esprit qu'il interprète et son environnement²¹⁸. » Toutefois,

[w]ithin any one dimension of mentality, such as belief, it seems clear that it is impossible to take an atomistic approach, because it is impossible to make sense of the idea of having only one or two beliefs. Beliefs do not come one at a time: what identifies a belief and makes it the belief that it is is the relationship (among other factors) to other beliefs. One cannot believe that he or she is seeing a cat without believing many other things: one must know what a cat is, what seeing is, and above all, one must recognize the possibility, however remote, that one may be wrong²¹⁹.

Il s'agit du holisme mental selon lequel la discrimination des croyances dépend de la possession du concept même de croyance et du partage d'un large ensemble de croyances, chose qui est propre à des créatures rationnelles, c'est-à-dire dotées de langage. L'idée est que

²¹⁷ *Ibid.*, p. 63. (ma traduction)

²¹⁸ *Ibid.*, p. 66. (ma traduction)

²¹⁹ Donald Davidson, « The Emergence of Thought », p. 124.

les attitudes propositionnelles se présentent comme des ensembles de croyances, et celles-ci sont « des énoncés causés par et causant des événements à l'intérieur et à l'extérieur des corps de ceux qui les détiennent²²⁰. » Ainsi, les croyances sont liées à ce que nous pensons de la nature de la croyance, de son interprétation, de ses causes, de ceux qui détiennent ces croyances et des schèmes qui les englobent.

D'autre part, il est possible de placer les pensées dans des systèmes de croyances selon les contextes logiques et épistémiques de leur occurrence, c'est-à-dire que toute pensée est classée selon la relation établie entre l'être auquel on l'attribue et les objets de son environnement au moment de l'attribution. Ainsi, en toile de fond de toute pensée se déploie un corps indéterminé de croyances interconnectées qui circonscrit son domaine logique et lui sert de fondement épistémique. En ce sens, toute croyance est logiquement reliée à un nombre indéterminé de croyances de ce corps qui fournit lui-même les conditions de sa vérité.

4.3.2 L'interprétation et le holisme anomal de Davidson

Davidson insiste sur le fait qu'il n'est pas possible de rendre compte de ce qui régit les phénomènes linguistiques sans prendre aussi en considération « les attitudes cognitives et conatives²²¹ », c'est-à-dire les attentes, les motivations et les dispositions à l'action du locuteur. En effet, bien qu'il insiste sur l'importance des contextes linguistiques et non linguistiques dans l'explication de la signification, il ne manque pas de souligner que ces deux dimensions ne peuvent rendre complètement compte de tous les aspects sous-jacents à la signification. Il faut traiter la croyance, le désir et la signification comme « des éléments complètement coordonnés dans une compréhension de l'action²²² », où l'action est considérée comme un événement physique soumis à la loi naturelle de la causalité, et est décrite en termes intentionnels. Il s'agit de montrer comment une croyance et un désir causent une

²²⁰ Donald Davidson, « A Coherence Theory of Truth and Knowledge », p. 137-138. (ma traduction)

²²¹ Donald Davidson, « Toward a Unified Theory of Meaning and Action », p. 2. (ma traduction)

²²² *Ibid*, p. 2. (ma traduction)

action quelconque et servent toujours et pour toute personne de « raison d'agir de cette manière²²³. »

On retrouve un écho de cette position dans la théorie davidsonienne du monisme anomal, que l'auteur résume en ces termes :

[a]nomalous monism makes sense of the claim that attitudes are dispositions to behave in certain ways, which are in turn physiological states, which finally are physical states, as well as the claim that intentional descriptions are not reducible to behavioural or physical descriptions, and so are not suited to incorporation into any strict system of laws. [...] Anomalous monism does not suggest that mental events and states are merely projected by the attributer onto an agent; on the contrary, it holds that mental events are as real as physical events, being identical with them, and attributions of states are as objective²²⁴.

En fait, Davidson fournit sa réponse à la question : comment les événements mentaux peuvent-ils jouer le rôle de causes d'événements physiques, bien qu'il ne soit pas possible de leur appliquer les lois de la physique? Il dit que les événements mentaux ne sont soumis à aucune loi, et qu'ils agissent dans le monde physique selon la théorie du monisme anomal qui prend appui sur trois principes :

1- *Principe de l'interaction causale* selon lequel « en définitive, tous les événements mentaux [...] ont des rapports causaux avec des événements physiques²²⁵. » Il y a en ce sens une interdépendance entre les événements mentaux et les événements physiques qui fait qu'un événement mental est la cause ou l'effet d'un événement physique. C'est ce rapport de causalité qui fait que les croyances et les désirs forment des raisons pour agir, au même titre que toute action peut avoir une croyance ou un désir comme effet.

2- *Principe du caractère nomologique de la causalité* qui stipule que « là où il y a causalité, il doit y avoir une loi : les événements établis comme cause ou

²²³ Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 234.

²²⁴ Donald Davidson, « Indeterminism and Antirealism », in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 73. (ma traduction)

²²⁵ Donald Davidson, « Mental Events », in *Essays on Actions and Events*, Oxford, University Press, 1980, p. 208. (ma traduction)

effet tombent sous les lois déterministes strictes²²⁶. » Autrement dit, il y a des lois nécessaires et universelles qui relient la cause à l'effet. Dès lors et étant donné le premier principe, tout événement mental, ayant une relation causale avec un événement physique, est en principe soumis à ce genre de lois. Sauf que Davidson défend un troisième principe.

3- *L'Anomalisme du mental* selon lequel « il n'y a pas de lois déterministes strictes sur la base desquelles les événements mentaux peuvent être prédits et expliqués²²⁷. » Les événements mentaux ne peuvent être expliqués par des lois déterministes strictes.

En dépit de la contradiction apparente à laquelle mènent les trois principes, Davidson affirme que, pris ensemble ou deux à deux, ils sont consistants si on les insère dans une certaine conception du mental et du physique. Pour faire valoir son point de vue, Davidson part de l'idée que les événements mentaux et les événements physiques sont des particuliers repérables dans le temps et dans l'espace. Les premiers sont décrits en termes mentaux, c'est-à-dire en utilisant des verbes mentaux exprimant des attitudes propositionnelles, et les seconds ont des descriptions faites dans un vocabulaire physique, c'est-à-dire décrits à l'aide d'énoncés contenant des prédicats physiques. Il y a entre ces événements une certaine identité qui n'implique pas que les événements mentaux soient complètement réduits à des événements physiques et qu'ils peuvent, par conséquent, être soumis aux mêmes lois physiques. En effet, il n'existe pas de lois liant les événements mentaux entre eux-mêmes ou avec les événements physiques.

En élaborant une théorie de l'identité qui montre l'inexistence d'une corrélation entre le mental et le physique, Davidson défend l'idée que tous les événements sont physiques, et que tout événement mental peut être identifié à un événement physique, sans pour autant qu'il soit nécessairement et uniquement décrit en termes physiques. Cela « implique une

²²⁶ *Ibid*, p. 208. (ma traduction)

²²⁷ *Ibid*, p. 208. (ma traduction)

irréductibilité des descriptions psychologiques aux descriptions physiques²²⁸ », sans pour autant nier qu'il y ait survenance, ou dépendance systématique, du mental sur le physique, qui n'implique pas nécessairement que le premier soit réduit au second, pas plus qu'il soit soumis aux lois physiques. En effet, bien qu'elle soit systématique, la dépendance du mental par rapport au physique implique

qu'il ne peut pas y avoir deux événements physiques dont toutes les propriétés physiques sont identiques mais différents en ce qui a trait à certaines propriétés mentales, ou que certaines propriétés mentales d'un objet peuvent changer sans que changent certaines propriétés physiques²²⁹.

En d'autres mots, les événements mentaux et les événements physiques sont *token*-identiques, en ce sens que la survenance implique que tout événement mental correspond à un seul et unique événement physique, ce qui a pour conséquence que tout changement physique altère le mental.

Dans cette perspective, il n'y a ni lois psychophysiques, ni lois psychologiques, c'est-à-dire ni loi liant les événements mentaux entre eux, ni loi liant les événements mentaux à des événements physiques. Plus encore, ce genre de lois ne peut pas exister et cela en dépit de la *token*-identité des événements mentaux et des événements physiques. La raison est que, d'une part, les lois en question portent sur des descriptions physiques. Ce qui a donc provoqué la confusion est le fait qu'on croyait pouvoir décrire les événements mentaux dans un vocabulaire physique du fait de la *token*-identité. D'autre part, l'identité dont il est question entre les événements mentaux et les événements physiques est établie individuellement, lorsqu'un événement mental reçoit une description physique. En contrepartie, la *token*-identité nous permet d'affirmer par ailleurs que les événements mentaux peuvent éventuellement causer des événements physiques.

²²⁸ Pascal Engel, *Davidson et la philosophie du langage*, p. 92.

²²⁹ Donald Davidson, « Mental Events », p. 214. (ma traduction)

Davidson s'achemine d'ailleurs vers la conclusion que

[l]a causalité et l'identité sont des relations entre des événements individuels, peu importe comment ils sont décrits. Mais les lois sont linguistiques; et ainsi les événements peuvent instancier les lois, et par conséquent, ils peuvent être expliqués ou prédits à la lumière des lois seulement à la manière dont ces événements sont décrits dans l'une ou l'autre²³⁰.

Ce qui implique que le *principe de causalité* est appliqué à des événements physiques particuliers, et ne vaut pas pour les événements mentaux qui jouent plutôt le rôle de raisons d'agir dans un sens ou dans un autre. C'est ce qui explique que seuls les événements physiques, de par leurs descriptions, sont soumis aux lois strictes de la physique, et que *l'anomalisme du mental* concerne uniquement les événements mentaux qui sont décrits à l'aide d'un vocabulaire intentionnel irréductible au caractère nomologique des lois strictes.

4.3.3 Interdépendance de la théorie de l'interprétation et de la théorie de l'action

Afin de jeter plus de lumière sur la relation d'interdépendance entre le langage et la pensée, Davidson propose une théorie qui, en expliquant le comportement humain, met les fondations de l'interprétation. Une partie du travail de cette théorie consiste à déterminer les fins, ou les raisons, des actions humaines, et à en fournir les explications adéquates. Elle intègre alors à l'explication non seulement le but manifeste de l'action, donc le désir de celui qui a fait l'action, mais aussi sa croyance que c'est cette action même qui réalise ce but, c'est-à-dire la *raison* qui l'amène à choisir une telle action plutôt qu'une autre.

Davidson parle d'une

[t]héorie bayésienne de la décision [qui] ne fournit pas une définition des concepts de croyance et de préférence sur la base de notions non intentionnelles. Plus exactement, elle utilise une notion intentionnelle, la référence ordinale entre des risques [*gambles*] ou des gains, pour éclairer deux autres notions : le degré de croyance et les comparaisons des différences de valeur²³¹.

²³⁰ *Ibid*, p. 215. (ma traduction)

²³¹ Donald Davidson, « Toward a Unified Theory of Meaning and action », p. 4. (ma traduction)

Il s'agit d'une théorie, amendée par Frank Ramsey, qui fournit une « explication téléologique²³² », où les actions sont expliquées en fonction de ce qui est observé et en faisant appel à des croyances et des désirs. Les preuves empiriques sur lesquelles prennent appui ces explications sont globalement d'autres comportements expliqués sur la base de ces mêmes croyances et désirs. L'action est par conséquent insérée dans « une structure de comportement rendue cohérente par la théorie²³³ », en ce sens que c'est la théorie qui nous fournit la structure de comportement adéquate à la lumière de laquelle l'action doit être comprise. La situation est analogue à celle présentée dans l'exemple suivant :

Suppose that there are two alternatives, getting \$11.00 and getting \$0.00, and that there is an event *E* such that the agent is indifferent between the following two gambles: Gamble One-if *E* happens the agent receives \$11.00; if *E* fails to happen he gets \$0.00. Gamble Two-if *E* happens he gets \$0.00; if *E* fails to happen he gets \$11.00. The agent's indifference between the gambles shows that he must judge that *E* as likely to happen as not. For if he thought *E* more likely to occur than not, he would prefer the first gamble which promises him \$11.00 if *E* occurs, and if he thought *E* more likely not to occur than to occur he would prefer the second gamble which pairs *E*'s non-occurrence with \$11.00. This solves, for decision theory, the problem of how to separate out subjective probability from subjective utility, for once an event like *E* is discovered, it is possible to scale other values, and then to determine the subjective probability of all events²³⁴.

Cette illustration montre comment nos préférences ne sont pas seulement régies par la valeur des choix possibles, mais aussi par la nature des actions susceptibles de réaliser ces valeurs. À partir d'une évaluation des degrés des désirs et des croyances, la théorie explique comment, dans notre choix d'accomplir une action, nous ne procédons pas seulement à une évaluation de tous les choix désirables, mais nous considérons également les actions censées produire les résultats escomptés par ces choix.

Dans cette perspective, une théorie de l'action peut être comparée, d'après Davidson, à une théorie de l'interprétation, dans la mesure où toutes les deux cherchent à donner sens à des événements. Et même si une certaine différence entre les deux semble se profiler, du fait que la première explique l'action d'un agent et l'autre interprète son discours, il existe

²³² Donald Davidson, « Thought and Talk », p. 158. (ma traduction) (Le mot téléologique a été omis dans la traduction de Pascal Engel, p. 233).

²³³ Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 233.

²³⁴ Donald Davidson, « Belief and the Basis of Meaning », in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 145-146. (ma traduction)

toujours entre les deux un lien de dépendance. D'une part, parler est une action motivée par des croyances et des désirs, et d'autre part, l'interprétation occupe une place centrale dans l'explication téléologique du discours, puisqu'en énonçant un discours, un locuteur a toujours en arrière-plan ses croyances sur la manière dont les autres peuvent l'interpréter.

La théorie de l'action et la théorie de l'interprétation ont aussi pour objet commun la compréhension du comportement humain qu'elles utilisent d'ailleurs comme base de données empiriques servant leur testabilité. Sous cet angle, « la préférence correspond [...] à l'attitude qui consiste à tenir pour vrai dans le cas de l'interprétation²³⁵. » Cette attitude sert d'articulation entre la croyance et l'interprétation, du fait que l'on peut attribuer correctement des croyances à quelqu'un, du moment que l'on sait les phrases qu'il tient pour vraies et qu'on les comprend. De même qu'il est possible d'interpréter, ou de comprendre, les phrases tenues pour vraies, si on connaît les croyances qu'elles expriment. Elle est alors envisagée comme noyau central de la théorie, compte tenu que pour interpréter les énonciations de quelqu'un, il faudrait connaître les conditions dans lesquelles il les tient pour vraie, de même qu'il faudrait donner la structure sémantique de ces énonciations quand c'est le cas. Ainsi, les attitudes, croyances, désirs et intentions, que manifeste un locuteur peuvent être exprimées en termes de préférences qui servent de base pour l'interpréter, c'est-à-dire pour lui attribuer des croyances et attribuer aussi une signification à ses énonciations. La théorie de l'interprétation doit donc prendre place « au sein d'une théorie plus compréhensive de l'action et de la pensée²³⁶ », étant donné qu'il est impossible de déterminer les phrases tenues pour vraies sans avoir une connaissance fine des désirs et des croyances du locuteur, ainsi que des actions susceptibles de réaliser les objectifs de ses choix.

Ayant ainsi établi que la théorie de l'action est nécessaire à la théorie de l'interprétation, Davidson montre que la seconde est également nécessaire à la première, d'où cette relation d'interdépendance entre les deux. En fait, pour vérifier le choix qu'attribue à un agent une théorie de la préférence sans incertitude, il estime que l'on ne peut se passer du comportement verbal de celui-ci et s'en tenir uniquement à l'action qu'il accomplit. On a

²³⁵ Donald Davidson, « La croyance et le fondement de la signification », p. 215.

²³⁶ Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 238.

toujours besoin d'une théorie de l'interprétation de son comportement verbal, afin de pouvoir attribuer des choix à un agent et interpréter correctement ses actions.

À cet égard, le point de départ de l'interprétation se situe au niveau de « [l]'attitude consistant à tenir une phrase pour vraie (dans des conditions spécifiques) relie la croyance à l'interprétation de manière essentielle²³⁷. » Cette attitude montre les conditions dans lesquelles le locuteur le fait, c'est-à-dire quelles croyances et quels désirs se tiennent derrière ce choix et quelle signification ils confèrent à la phrase. Elle permet également de lui attribuer correctement ces croyances et ces désirs. De surcroît, les significations des mots, des phrases « tenues-pour-vraies » et des propositions participent à la compréhension, ou à l'interprétation, du comportement verbal d'un locuteur dans la mesure où elles contribuent à élaboration d'une théorie de l'interprétation adéquate, c'est-à-dire applicable à toutes les énonciations possibles et dont la vérité est vérifiable. Autrement dit, ces entités fournissent les données de base à la théorie de l'interprétation et ne prennent de l'importance ou du sens que dans ce contexte. Isolées, elles ne peuvent rendre compte de ce qui rend possible l'interprétation ni de ce qui peut la justifier.

L'interprétation du langage s'avère ainsi essentielle à l'attribution de pensées. C'est le langage qui détermine les propriétés de chaque pensée et la différencie d'une autre, et c'est lui qui rend compte de nos intentions dans leurs traits les plus subtils et qui montre les différentes formes logiques que peuvent prendre les pensées. Sinon, il devient difficile de dire « comment on peut distinguer des pensées universelles de conjonctions de pensées, ou comment attribuer des pensées conditionnelles, ou des pensées comportant des quantifications mixtes (Il espère que tout le monde soit aimé de quelqu'un)²³⁸. »

Davidson montre de la sorte que la théorie de l'interprétation et la théorie de la décision sont indissociables. Si on part du principe que tous les locuteurs doivent préférer la vérité en faisant des énonciations, l'interprétation de ces phrases doit être le produit d'une

²³⁷ *Ibid.*, p. 238.

²³⁸ Donald Davidson, « Thought and Talk », p. 164. (ma traduction)

« théorie complexe²³⁹ » [*composite theory*] capable de saisir « tout le comportement, qu'il soit verbal ou non verbal²⁴⁰ ». Ainsi, il n'est pas possible d'interpréter correctement le discours d'un agent sans lui attribuer des croyances et des désirs, de même qu'il est impossible d'assigner correctement des croyances et des désirs sans interpréter son comportement verbal. L'interprétation du langage s'avère alors être essentielle à l'attribution de pensées.

4.4 L'interprétation en contexte triadique

Dans le but de donner à son empirisme une assise effective, et à sa sémantique une dimension sociale réelle, Davidson opère deux manœuvres philosophiques d'envergure. Après avoir montré l'inscrutabilité de la référence eu égard aux objets physiques, il dilue la question de la référence pour les entités mentales qui sont, d'après lui, caractérisées et identifiées par des énoncés exprimant des attitudes propositionnelles. Dans le premier cas, il affirme que les objets individuels ne jouent pas de rôle épistémique dans la connaissance de l'état des choses dans le monde, et que leur portée métaphysique et ontologique est largement réduite. Dans le second cas, il défend un holisme mental selon lequel une croyance n'est pas identifiable individuellement, il faut l'appréhender dans sa relation avec un ensemble consistant de croyances. Et dans cet ordre d'idées, même les actions sont, selon lui, de l'ordre du mental, « car une partie du comportement compte comme action seulement s'il y a certaines descriptions sous lesquelles elle est intentionnelle, et par conséquent peut être expliquée comme faite pour une raison²⁴¹. »

Dans cette perspective, Davidson associe l'émergence des mots et de la pensée à l'émergence de certains aspects du monde. Le monde est l'objet de la pensée, mais la pensée ne peut jaillir dans le langage que si un ensemble de concepts est déjà en place pour lui donner une forme et un contenu propositionnel. Sous cet angle, les entités mentales et physiques n'agissent pas directement sur nous et n'affectent nos sens et notre façon d'être dans le monde que dans la mesure où elles sont interconnectées les unes aux autres, au

²³⁹ Donald Davidson, « Pensée et discours », p. 239.

²⁴⁰ *Ibid*, p. 239.

²⁴¹ Donald Davidson, « The Emergence of Thought », p. 126. (ma traduction)

langage dans lequel on les exprime et à nos activités extralinguistiques. La communication devient alors le contexte dans lequel la perception s'associe à l'activité mentale et à l'activité linguistique, pour que le langage puisse avoir un contenu significatif. Davidson estime qu'elle nécessite la présence d'au moins deux personnes en interaction simultanée entre eux et avec l'environnement qu'elles partagent. Il est question de la triangulation qu'il présente en ce sens comme la condition de l'émergence de la pensée et du langage. Elle est aussi le signe d'une

[i]nteraction sociale, [...],[qui] nous donne aussi la seule explication comment l'expérience donne un contenu spécifique aux pensées. Sans d'autres personnes avec qui partager les réactions à un environnement mutuel, il n'y a pas de réponse à la question qu'est-ce qu'y est dans le monde auquel nous réagissons²⁴².

La communication devient, en quelque sorte, le lieu de confrontation de croyances portant sur l'état des choses dans le monde et instanciées dans le langage par les interlocuteurs. On est en présence d'une dynamique à laquelle la communication est soumise et qui fait que la production du langage va au rythme du mouvement de va-et-vient ou de *give-and-take* qu'assurent la locution et l'interprétation.

Cette dynamique est le fruit de la dialectique de l'activité linguistique palpable dans la survenance entre l'acte locutoire et l'acte interprétatif, et c'est à ce niveau de l'échange que la vérité exerce son rôle de moteur de la dialectique, et alimente, par le fait même, la triangulation d'un mouvement de rotation. Le sens émerge alors au travers de l'intention du locuteur de dire le vrai et la capacité de l'interprète de vérifier empiriquement ce qu'il dit. À cette fin, l'interprète arrange ses interprétations à la lumière de son appréciation du contexte dans lequel la conversation a lieu et de l'idée qu'il se fait de son locuteur; ses croyances, ses intentions, ses habilités, ses actions, ses réactions, etc. Pour ce faire, il est appelé aussi à faire preuve de créativité, du moment qu'il est amené à saisir le contenu et la portée du nouveau vocabulaire et des nouvelles compositions de mots et de phrases auxquelles le locuteur peut avoir recours.

²⁴² *Ibid*, p. 129. (ma traduction)

Ce processus est surplombé par la triade Langage-Pensée-Réalité. Toute énonciation mobilise le dispositif triadique dans sa totalité. Les différents moments et articulations de l'activité linguistique témoignent de la dynamique qui anime la Triade et de l'unité organique de ses composantes qui sont sollicités toutes à la fois à chaque acte locutoire ou interprétatif. On ne maintient pas de relation directe ni avec les objets singuliers ni avec les pensées individuelles, mais on puise à chaque fois dans un schème de croyances conceptuellement instanciées et effectivement connectées aux objets du monde. Le mouvement au sein de cette Triade marque le rythme de la vie et du développement de l'idée que l'on se fait d'elle et de nous-mêmes.

En fait, Davidson place l'être humain comme le centre du mouvement provoqué par la dynamique de l'activité linguistique. Dans son interaction avec son environnement naturel et avec ses semblables, celui-ci s'active autant au niveau interne, psychologiquement, qu'au niveau externe, pour dire quelles idées du monde se fait-il. Ce faisant, il converge avec son interlocuteur vers une image partagée. Cette image n'est jamais définitive : au fur et à mesure que la conversation prend son cours, l'image que les interlocuteurs partagent se forme et se transforme avec l'échange et avec la vérification mutuelle de la vérité de leurs propos respectifs.

CONCLUSION

Davidson s'oppose à une longue tradition philosophique - allant de Frege aux tenants du positivisme logique, en l'occurrence Neurath, Schlick et Carnap, en passant par l'atomisme logique de Russell et de Wittgenstein - qui conçoit le langage ordinaire comme confus, simpliste et rempli d'erreurs qui doivent être corrigées dans une version formelle plus rigoureuse et sans ambiguïté, conformément à la logique contemporaine. Il s'écarte également de certaines idées de son maître Quine et des travaux d'autres auteurs empiristes qui pensent que, dans son rapport à la pensée et à la réalité, le langage est médiatisé par des intermédiaires épistémiques comme la sensation, l'observation, l'expérience, ainsi de suite.

C'est dans cet univers philosophique que s'insère ce que certains commentateurs ont pris l'habitude de qualifier de « programme sémantique de Davidson ». Ce programme est présenté par l'auteur lui-même comme l'entreprise visant à produire une théorie de la signification pour les langues naturelles sans faire appel à des notions sémantiquement chargées comme la signification, la synonymie ou l'analyticité. Il s'agit du moment fort de toute une œuvre qui semble avoir comme visée l'élaboration d'un système philosophique cohérent, d'une part, capable de rendre compte de la nature du langage, de son usage et du rôle qu'il joue dans le processus de connaissance. Et, d'autre part, au sein duquel s'épanouirait une théorie de la signification susceptible de rendre effectivement compte de ce que c'est que comprendre un langage.

Au terme de ce mémoire, on peut, sans prétention, soutenir que Davidson a, de surcroît, réussi à libérer la sémantique de l'emprise de l'ontologie et à réduire le plus possible la portée métaphysique du langage ordinaire, tout en lui conférant un important rôle épistémologique. En mettant effectivement l'accent sur l'aspect social de l'activité linguistique, il a soumis l'ontologie, la métaphysique et l'épistémologie à l'impératif sociologique sous-jacent à cette activité. Cette manœuvre n'aurait pas pu avoir lieu sans la triade Langage-Pensée-Réalité qui lui a servi de base, à partir de laquelle il est parti pour réaliser ses objectifs, tous à la fois : une sémantique empiriquement incarnée dans une réalité

partagée et indissociable de la pensée. Celle-ci donne à cette réalité une existence dans le langage qui, lui-même, ne peut être en tant que tel que dans la mesure où il est la marque d'êtres rationnels portés à communiquer leurs croyances et à transiger entre eux pour vivre.

On ne peut également s'empêcher d'affirmer, suite à notre va-et-vient entre un nombre significatif d'articles de Davidson, et après l'examen des écrits de certains de ses commentateurs et critiques, que les traits significatifs de son programme sémantique et de la Triade qui lui sert d'arrière-plan sont, explicitement ou implicitement, présents depuis ses premiers écrits. Ainsi, l'ordre chronologique des thèmes traités, donné par les dates de parution des articles, la manière dont ces thèmes ont été abordés et élaborés ou l'espace que l'auteur leur a consacré, ne révèlent pas un ordre de priorité ou la progression de sa pensée dans le temps, mais répondent plutôt à des impératifs internes de cohérence et de clarté, et des exigences externes en lien avec les contextes dans lesquels ces articles ont vu le jour. Cela ne veut nullement dire que les réflexions de Davidson sur le langage et la signification n'ont jamais été revisitées, révisées et retravaillées par lui. Bien au contraire, tout le mérite auquel prétendent nos recherches est d'avoir montré que les éléments constitutifs de sa conception du langage et de son rapport à la réalité et à la pensée, ainsi que l'essentiel de son projet sémantique ont été posés, depuis le début, et qu'au fil du temps, il les a renforcés par ses analyses et par des ramifications locales qui ne touchent en rien les fondations et l'unité de l'édifice original.

Ces conclusions sont le fruit d'un voyage intellectuel ardu, mais fort agréable, dont le point de départ se situe sur le terrain de la conception davidsonienne du langage. Ce choix, non arbitraire, nous a permis de faire ressortir les lignes directrices du projet sémantique davidsonien, mettant ainsi en exergue la toile de fond qui se déploie derrière ses recherches sur la compétence linguistique. À cet égard, on a montré que Davidson rejette toute réduction du langage à un médium actif ou passif, lui conférant un quelconque rôle épistémique dans la connaissance de la réalité ou de la pensée. Plus encore, il refuse toute tentative de définir le langage, et soutient que si ce concept a un quelconque contenu théorique, il doit plutôt découler d'une rationalisation de la compétence linguistique. Une rationalisation qui ne peut

se faire qu'en concevant le langage à la lumière de la double interdépendance qui le relie à la pensée et la réalité.

En effet, Davidson trouve que, d'une part, le langage est indissociable de la pensée. Cela est dû au fait que le langage est la condition de toute pensée, et à l'évidente dépendance du langage par rapport à la pensée, se manifestant dans l'intention de tout locuteur de dire le vrai et dans sa croyance que les phrases utilisées sont appropriées pour le faire. Le langage est, d'autre part, indissociable de la réalité, car rien dans la sensation, l'observation, les stimulations sensorielles, l'expérience ou les phrase qui dérivent de celles-ci ne justifie l'existence d'un monde extérieur. Ces intermédiaires doivent, tout simplement, être considérées comme des *causes* qu'il ne faut pas confondre avec des intermédiaires épistémiques, capables de former des preuves de la vérité de nos croyances. Il faudrait plutôt chercher cette vérité dans la communication, où on a dans l'intersubjectivité une assise à l'objectivité.

Le langage, la pensée et la réalité se trouvent ainsi enchâssés dans la triade Langage-Pensée-Réalité pour former une unité organique, où on ne peut concevoir l'un sans évoquer les deux autres. C'est cette Triade que nous proposons comme toile de fond du projet sémantique de Davidson. Ses effets se déploient à travers l'impossibilité de dissocier l'acte de perception de l'activité linguistique, du moment qu'ils culminent dans la communication qui constitue leur finalité et le lieu de vérification de la vérité de leur produit qui sont les croyances. Notre conviction gagne en légitimité avec l'idée davidsonienne selon laquelle le locuteur et l'interprète sont pris dans une « triangulation », où chacun d'eux occupe un sommet, pour laisser le troisième à ce qu'ils partagent comme expérience, situation ou événement dans le monde. Dans l'interaction des interlocuteurs entre eux et avec l'environnement qu'ils partagent, la vérité de leurs croyances devient l'enjeu de la communication, ce qui anime le triangle d'un mouvement de rotation qui le transforme en un cercle, signe de la dialectique sous-jacente à l'échange. Ce mouvement trouve son centre dans le langage qui, à cet égard, fonctionne comme un « organe » avec lequel on entre en contact avec le monde et avec autrui. Ce processus génère des croyances que l'on soumet à

l'épreuve de la compréhension mutuelle, et le tout s'achève dans une connaissance partagée du monde.

Bien qu'on ne puisse que constater la prééminence du langage dans la Triade, en ce sens qu'il constitue la mer dans laquelle la perception ainsi que les croyances déversent, c'est le fait qu'il est en survenance mutuelle avec la pensée et la réalité qui rend la communication possible. Ce sont les phrases du langage qui nous permettent de dire ce que l'on croit être vrai sur l'état des choses dans le monde et de donner vie à nos croyances, désirs, sentiments, etc., en les partageant. Ce sont elles également qui rendent la détection de l'erreur possible lorsqu'on se trompe. Cela leur donne un sens et rend la compréhension mutuelle possible. En effet, comprendre quelqu'un, c'est saisir ce qu'il signifie par les phrases qu'il utilise et, par le fait même, savoir dans quelles conditions elles sont vraies, c'est-à-dire ce qui dans le monde nous permet de les tenir pour telles. Ainsi, même si l'on dispose d'un stock de vocabulaire et de l'historique des usages faits à l'aide de ce vocabulaire, cela ne suffit pas pour en faire un langage. Il faut que ce stock de vocabulaire prenne vie dans la communication, pour qu'on puisse affirmer qu'on a affaire au langage. Le langage est donc toujours à construire, à développer et même à inventer. C'est de la sorte qu'il se donne au génie de la créativité de ses usagers. Tout comme le font nos sens, il permet que s'approfondisse et se développe chez nous l'idée que l'on se fait du monde, et ce en le développant et en inventant de nouvelles formes d'usage au fur et à mesure que notre expérience du monde se développe.

Ces aspects et d'autres qui découlent du modèle triadique embrassent le projet sémantique de Davidson et sous-tendent ses travaux sur la nature de la signification et de la théorie susceptible d'en rendre compte. Ils se manifestent, par le fait même, en arrière-plan de sa conception de la vérité et de l'interprétation et des théories qui en rendent compte, étant donné que ses recherches sur ces deux thèmes offrent à sa théorie de la signification les conditions de son adéquation formelle et empirique. En effet, à la question portant sur le savoir qui pourrait suffire pour comprendre un langage donné, Davidson répond par une théorie de la signification prenant la forme d'une théorie de la vérité à la Tarski et répondant au test de l'interprétation radicale.

Davidson fait ainsi de la signification le moteur de l'activité linguistique. En lui réservant le rôle central dans la communication, il l'institue comme norme de la compréhension. Pour que l'échange puisse avoir lieu, il faut que les interlocuteurs partagent le même environnement et utilisent des mots et des phrases dont la signification est saisissable par l'un et par l'autre. Dans ce cas, le linguistique se confond avec le sémantique, pour donner lieu à la dialectique sous-jacente au mouvement de va-et-vient (*give-and-take*) de la communication. Un mouvement porté par la volonté du locuteur de dire le vrai sur l'état des choses dans le monde et sa capacité d'utiliser les mots et les phrases appropriés pour le faire, d'un côté, et la capacité de l'interprète de comprendre autrui, de l'autre côté. C'est ainsi que l'impératif de la compréhension place d'emblée les interlocuteurs dans l'environnement de la triade Langage-Pensée-Réalité, où cette dernière devient la condition d'une communication réussie, en ce sens que l'unité organique de ses composantes assure le lien entre les deux éléments constitutifs de la communication, à savoir la locution et l'interprétation.

La matière qui donne à cette idée sa force et sa légitimité est consignée dans les éléments les plus marquants du projet sémantique de Davidson, des éléments qu'on a relevés tout au long des trois derniers chapitres de ce mémoire. Pour ce faire, il fallait remonter, avec Davidson, à l'origine du processus d'acquisition, de construction et de maîtrise du langage, pour constater que, dès les premiers mots, le langage est utilisé pour parler de ce que nous pensons être la réalité. Et même si ces mots ne sont que des désignateurs d'objets du monde, ils marquent les germes de croyances qu'on nous inculque, d'une manière ou d'une autre, et qui trouvent dans la réalité d'un enfant, aussi limitée soit-elle, un ancrage sans lequel elle n'a aucun sens. D'ailleurs, Davidson nous assure que l'homme est confronté, dès son jeune âge, à la totalité du langage. Mais, puisque c'est son expérience de la vie et du monde qui est restreinte, les ressources linguistiques qu'il apprend ne dépassent pas celles limitées par son expérience.

Davidson conclut donc que, contrairement aux points de vue qui défendent l'idée que la signification est donnée d'une manière *a priori*, la compétence linguistique est une question empirique. Ainsi si, à partir de l'apprentissage d'un nombre fini de mots et de

phrases, on est capable de construire une infinité de phrases, c'est parce que les phrases ont une structure sémantique de base qui vient se greffer au corps de vocabulaire et permet au locuteur de construire une infinité de nouvelles phrases.

Dans cette perspective, c'est à la théorie de la signification qu'incombe la tâche de faire ressortir cette structure et de montrer comment les parties constitutives d'une phrase participent à sa signification. À cet égard, ni les théories syntaxiques, ni la conception fré géenne de la signification ne sont, selon Davidson, capables d'offrir ce genre de théorie. Contre les premières, il soutient qu'une syntaxe récursive à laquelle on ajoute un dictionnaire avec les significations de chaque constituant (mot ou groupe de mots), dans les différents contextes d'expression possibles, n'est pas nécessairement une sémantique récursive. Il trouve également que, chez Frege, l'attribution d'une entité à la signification de chaque mot ou de groupe de mots syntaxiquement signifiants ne permet pas de fournir une théorie de la signification des expressions complexes. Tout comme une théorie de la signification fondée sur l'approche fré géenne de la signification comme référence, c'est-à-dire de la forme « *s* désigne *m* », ou sur la signification comme entité, c'est-à-dire de la forme « *s* signifie *m* », ne nous fournissent pas une analyse réelle de la signification; étant donné que la structure de la phrase et les significations des mots n'interviennent pas dans l'établissement de la signification de la phrase elle-même.

Il est clair qu'à travers ses objections contre les théories syntaxiques et la conception fré géenne de la signification, Davidson rejette catégoriquement toute tentative d'approcher la question de la signification à partir d'une quelconque dissociation du langage de la réalité ou de la pensée, ne serait-ce que pour faire de la signification une question purement linguistique, ou pour défendre des thèses mentalistes ou réalistes. Cette tendance se maintient lorsque Davidson choisit d'élaborer sur le principe de *compositionnalité* et le principe du *contexte* de Frege, pour défendre un holisme sémantique selon lequel la signification de toute phrase d'un langage est déterminée par la signification des phrases du langage en entier. Il suggère alors que cesse toute tentative de connecter nos croyances à une réalité externe, compte tenu qu'il est impossible de connaître les croyances une par une, et exige, en conséquence, que toute justification provienne du corps même des croyances. Ainsi, la vérité

de nos croyances pourrait être donnée par les conditions dans lesquelles on les affirme, chose qui incombe aussi à la théorie de la signification, étant donné l'interdépendance de la signification et de la croyance. La théorie de la signification recherchée doit désormais rendre compte de tous les aspects extralinguistiques qui participent à la constitution des structures des phrases.

Davidson présente ainsi les ingrédients nécessaires pour que le contexte de la Triade soit respecté, et que l'indissociabilité de ses composantes se traduise effectivement dans sa conception de la signification, ainsi que dans la théorie qui en rend compte. On se trouve donc aux prises avec une théorie de la signification qui doit être *interprétative*, c'est-à-dire capable de donner une interprétation à tous les énoncés possibles d'un langage, et à cet égard, elle doit être formellement adéquate. Enfin, elle doit également être *radicale*, en ce sens qu'elle doit être empiriquement adéquate.

La première condition se traduit par l'adoption de la Convention T comme méthode effective de caractérisation de la vérité de chaque phrase du langage. En effet, Davidson estime que seul le concept de vérité est capable de répondre adéquatement au critère de la Convention T, étant donné qu'il est défini dans les termes de la relation de satisfaction qui marque d'ailleurs le passage du discours sur l'état du monde au discours sur le langage. Une explication exhaustive de cette position est donnée, dans le troisième chapitre, portant sur la conception davidsonienne de la vérité. Dans ce chapitre, on a montré que Davidson trouve qu'il est possible d'appréhender une théorie de la vérité sous un angle autre que celui des conceptions de la vérité comme fondamentalement épistémique ou radicalement non épistémique. Il s'oppose ainsi aux « théories objectives » de la vérité; en l'occurrence la théorie correspondantiste selon laquelle nos phrases vraies correspondent à des faits dans le monde. D'après lui, cette stratégie est défailante et ne peut se défendre face à ceux qui dénoncent la confusion que provoque la notion de fait et la trivialité du concept de vérité auquel elle fait appel. Il dénonce également le fondationnalisme de Schlick qui défend l'idée que les phrases d'observation dérivent des expériences, que leur vérité est nécessairement assurée en faisant des expériences vraies, et enfin que la vérification de cette vérité se fait en

les confrontant aux faits desquels elles dérivent. L'objection de Davidson contre l'idée est que l'observation ou l'expérience sont capables de confirmer nos croyances.

Davidson rejette, d'autre part, les « théories subjectives » de la vérité. Sa critique est particulièrement dirigée contre les défenseurs des théories de la cohérence, comme Neurath, qui, bien que rejetant toute possibilité de confrontation directe entre nos croyances et le monde, ils cherchent un fondement empirique à la connaissance dans les phrases protocolaires. Davidson estime que ce point de vue n'a pas fait gagner plus d'objectivité à la vérité, mais l'a fait sombrer encore plus dans le subjectivisme. En effet, la vérité ne dépend pas, selon lui, de l'existence d'un monde externe auquel nos croyances et nos connaissances sont confrontées, non plus que d'un corps de croyances qui sont liées à l'expérience ou à l'observation. Il adopte aussi cette posture, pratiquement pour les mêmes raisons, face au relativisme défendu par Quine et par Putnam.

Une fois de plus, Davidson fait valoir son refus de toute tentative pour trouver à nos croyances ou à nos phrases ou énoncés un ancrage direct dans une réalité externe. Et c'est à partir de ce refus qu'il aborde la question de la référence, pour affirmer qu'il est possible de l'abandonner, sans pour autant aller jusqu'à la relativiser et relativiser l'ontologie comme le fait Quine. Davidson soutient, en fait, que le monde existe dans la mesure où il constitue un objet commun d'interaction pour des êtres rationnels et qu'il constitue une source commune de leurs croyances. En effet, lorsque nous parlons de vérité, nous évoquons nécessairement la connexion entre le langage et le monde. Ce dernier se présente comme l'objet de nos communications, et la communication implique le partage de certaines croyances que nous nous faisons sur cet objet. Ainsi, d'une part, ce sont les phrases qui nous permettent de dire ce que nous croyons vrai et qui rendent l'erreur intelligible, ce qui leur donne un sens et rend la compréhension mutuelle possible. Et, d'autre part, le langage devient le véhicule d'une image partagée du monde, et sa structure révèle en un certains sens la structure de ce monde. Dans cette perspective, la connexion entre le langage et le monde s'avère prometteuse. Non seulement rend-elle la communication possible et nos phrases vraies, mais elle permet aussi aux traits les plus significatifs du langage de révéler les traits les plus significatifs du monde.

Ainsi, c'est du côté de la structure du langage qu'il faut chercher ce qui caractérise le monde dont on partage l'image, et ce qui, par conséquent, caractérise la vérité.

Une théorie de la vérité doit alors être capable de révéler adéquatement cette connexion entre le langage et le monde, et pour ce faire elle doit porter sur la partie du langage qui est susceptible de rendre compte de ce lien. Elle doit aussi montrer comment, dans le contexte de l'énonciation de chaque phrase, ses parties participent à la détermination de sa signification et, par suite, à l'établissement de ses conditions de vérité. Enfin, elle doit par-dessus tout nous dire ce qui rend la compréhension d'un langage possible.

Davidson adopte le squelette de la théorie de la vérité de Tarski comme adéquation formelle de sa théorie de la signification. Il trouve ce qu'il cherche dans la Convention T et les phrases-T qu'elle implique et qui capturent, selon lui, ce qu'il y a de trivial dans le concept de vérité, en donnant la signification d'un énoncé en termes de ses conditions de vérité. Ces axiomes ont la forme : (T) « *s* » est vrai si et seulement si *p* », où « *s* » est remplacé par une description canonique de *s*, et « *p* » par une traduction de *s*.

C'est de la sorte que Davidson met de l'avant le rôle central que joue la vérité en assurant le relais entre le langage et la réalité dans la relation d'interdépendance qui les relie l'un à l'autre et à la pensée. C'est, en fait, la théorie de la vérité qui en rend compte et fait en sorte que les conditions de possibilité des objets du monde soient données par une analyse de la structure du langage qui, elle-même, révèle le contenu de la pensée et nous fournit les conditions de vérité des énoncés. Il s'ensuit alors que si une méthode est capable de montrer cette structure, elle rend compte, par le fait même, de la structure de l'image que l'on se fait de la réalité. En fait, il y a une relation entre les mots, les phrases, les locuteurs et les objets que l'on doit prendre en considération dans sa globalité, car elle constitue le contexte empirique dans lequel le langage prend place et où la compréhension est assurée. Cela nous ramène à la seconde condition qu'une théorie de la signification doit remplir. Pour ce faire, Davidson emboîte le pas à Quine en adoptant le cas d'un interprète qui, à partir des énoncés « tenus-pour-vrais » par un locuteur étranger, détermine leurs conditions de vérité. Il le fait en établissant la connexion entre chaque énoncé et ce qui, dans le monde, cause l'assertion.

C'est ainsi qu'il parvient à construire une théorie des croyances du locuteur, ce qui lui permet de fournir des phrases-T qu'il testera au fur et à mesure que la communication suit son cours. Ainsi, l'interprétation forme une unité où la signification des mots et des phrases ne peut être déterminée qu'en établissant la connexion entre les données linguistiques et extralinguistiques de leur énonciation.

Afin de mieux cerner les enjeux de cette position, on a consacré à la conception davidsonienne de l'interprétation tout un chapitre, le dernier, dans lequel on a vu que Davidson jette plus de lumière sur l'interdépendance entre le langage et la pensée en proposant une théorie capable de guider l'interprétation et de discriminer les croyances d'un locuteur, à partir de l'insertion de son comportement dans une structure qui explique comment toute action est le lieu de l'association du choix de l'action au moyen le plus adéquat pour le faire. La théorie considère donc ce que veut dire les énoncés juste d'un point de vue linguistique et ce qu'ils veulent dire selon le contexte de leur énonciation.

Davidson part de l'idée qu'une théorie de l'interprétation adéquate doit prendre en considération l'interdépendance de la croyance et de la signification, suite à laquelle il ne serait pas possible d'inférer une croyance sans saisir la signification de l'énoncé qui l'exprime, et ne serait pas possible de comprendre un énoncé et de l'interpréter sans savoir la croyance qu'il véhicule. Ainsi, les données de base pour vérifier une théorie de l'interprétation sont une connaissance de la signification linguistique des énoncés et une connaissance des croyances qu'elles expriment dans un contexte d'énonciation donné. La preuve de la validité d'une telle affirmation est donnée par le cas de l'interprétation radicale, où l'on est confronté à un locuteur étranger et l'on n'a aucune idée préalable des croyances qu'exprime son langage.

Dans ce genre de situation, Davidson estime que l'on fait en même temps appel à une théorie de la croyance et à une théorie de la signification. En effet, l'interprétation radicale trouve son point de départ dans l'attitude du locuteur qui consiste à « tenir-pour-vrai » un énoncé à un moment donné. Ainsi, l'interprète est supposé pouvoir identifier cette attitude en tout temps, et avoir la connaissance des conditions qui font que cette attitude est adéquate.

L'interprétation consiste, par la suite, en la détermination de ce que le locuteur étranger veut dire et de ce qu'il croit. Cela exige donc le passage par une théorie de la vérité qui permet de rassembler les interprétations servant de base à la détermination des croyances. L'accomplissement de ce processus est porté par le principe de charité qui aide l'interprète à construire des phrases-T pour son propre langage, à partir des phrases « tenues- pour-vraies » par le locuteur étranger, et ce sur la base de ses propres standards de vérité.

Pour bien mener cette entreprise à terme, Davidson propose une théorie de l'action susceptible de fournir à l'interprète les éléments nécessaires pour rendre intelligible le comportement humain et bien identifier les motivations des actions humaines et le contenu des états mentaux. Il souligne, à cet égard, l'interdépendance entre cette théorie et la théorie de l'interprétation. En effet, Davidson refuse toute réduction des événements mentaux à des phénomènes psychologiques, biologiques ou physiques, même si, en tant qu'attitudes propositionnelles, on les décrit en termes intentionnels et psychologiques. Il trouve qu'ils servent juste à caractériser les états mentaux et psychologiques selon les aspects et les propriétés qu'ils présentent. C'est ce qui l'amène à les identifier aux énoncés qui les expriment, et de ne pas les considérer comme des causes de nos croyances, désirs, intentions, actions, etc., mais plutôt en tant que *raisons* pour agir dans un sens ou dans un autre. L'effet de cette position se fait sentir au niveau de l'interprétation, où les intentions et les désirs du locuteur sont associés à son comportement linguistique selon le contexte dans lequel elles se produisent, afin que les croyances que l'interprète lui attribue soient correctes.

C'est ainsi qu'avec l'interdépendance entre le langage, la pensée et la réalité, Davidson parvient à résoudre le problème de l'interprétation et barre la route à toute forme de mentalisme qui donne à l'esprit une prétendue autonomie ou valeur non échangeable, dans l'activité linguistique. De même qu'il arrive à esquisser une perspective épistémologique où les conditions de vérité de nos croyances échappent aux modes individuels, voire subjectifs, de connaissance, pour se placer dans le champ social d'une intersubjectivité offerte par un monde partagé et rendu possible avec le langage. De la sorte, le processus qu'implique l'assignation de significations mobilise tout l'arsenal conceptuel consigné dans la Triade qui lui sert de base sur laquelle il prend appui. Le passage des phrases-T à l'interprétation marque

alors la dynamique qui relie le langage à la pensée et à l'image du monde partagée, et ce suivant le processus d'assignation de croyances et de signification sous-jacent au processus de l'interprétation radicale. C'est ainsi que le lien organique entre les trois composantes de notre Triade rend l'acheminement vers la signification possible. Autrement dit, la connexion entre le langage, la pensée et le monde, articulée dans la triade Langage-Pensée-Réalité, constitue la condition même du projet sémantique de Davidson, étant donné que la Triade se déploie au travers du processus marquant le passage de la théorie de la vérité à l'interprétation radicale, pour donner lieu à la signification. Et c'est la nature organique du lien qui relie les trois composantes de cette Triade qui rend ce processus possible.

La théorie de la signification de Davidson prend ainsi place dans un environnement où l'espace réservé à l'ontologie et la métaphysique est tellement marginal qu'on se demande si Davidson leur réserve effectivement une quelconque place dans son système philosophique, et si, en fait, elles ne sont pas mises en marge de ses soucis philosophiques. Cet environnement, c'est ce qu'on a qualifié de contexte davidsonien et ce qu'on a essayé, tout au long de ce mémoire, de caractériser. On parle exactement de la triade Langage-Pensée-Réalité qui offre au projet sémantique de Davidson un contexte tellement ouvert et vaste que les objets du monde qu'il véhicule se perdent dans une réalité sans référence, que les croyances n'agissent qu'en tant que corps consistants, et enfin que le langage n'est plus conçu comme un véhicule de connaissance, mais, à l'instar de la réalité et de la pensée, comme une composante d'une Triade qui lui garantit une signification. Désormais, il n'est pas possible de dissocier l'acte mental de l'activité linguistique et de l'acte de perception. Sans l'une, les autres ne peuvent pas avoir lieu, ou du moins il serait vain d'en parler.

Il est clair, pour nous, que les recherches davidsoniennes sur la compétence linguistique avaient comme mission de désamorcer tous les pièges susceptibles de former une source potentielle d'objection à son projet sémantique. Par ce fait même, Davidson ratissait large en essayant d'analyser tous les aspects sous-jacents à l'activité linguistique, pour enfin montrer la pertinence de son point de vue sur tous les plans. C'est ce qui explique l'ampleur, la densité, la richesse et la complexité de son œuvre. Une œuvre qui ouvre à la philosophie du langage de nouvelles perspectives, où Davidson esquivait subtilement les questions épineuses

de l'ontologie, de la métaphysique, en les insérant dans la logique de la triade Langage-pensée-Réalité. Ce faisant, il fait au langage ordinaire une place assez large dans l'appréhension philosophique de ces questions, et lui donne plus de poids en épistémologie.

Enfin, même si Davidson affirme que, pour rendre compte de la signification, il suffit de donner une théorie systématique de la signification, les choses ne se présentent pas avec une telle simplicité. À cause de la complexité, de la densité et de l'éparpillement de son œuvre, saisir les éléments du puzzle de cette théorie, c'est comme attraper des poissons dans des eaux troubles. Il n'empêche que l'exercice vaut amplement la peine, pour peu que la pêche s'avère bonne.

BIBLIOGRAPHIE

Davidson Donald. 1966. « Theories of Meaning and Learnable Languages ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 3-16. Oxford: Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 23-40. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1967. « Truth and Meaning ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 17-36. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 41-68, Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1968. « On Saying That ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 93-108. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 144-166. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1969. « True to the Fact ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 37-54. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 69-92. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1970. « Semantics for Natural Languages ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 55-64. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 93-106. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1970a. « Mental Events ». Chap. in *Essays on Actions and Events*, p. 207-224. Oxford: Clarendon Press.

-----, 1973. « Radical Interpretation ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 125-140. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 187-207. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1973a. « In Defense of Convention T ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 65-76. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 107-122. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1974a. « Belief and the Basis of Meaning ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 141-154. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 208-227. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

-----, 1974b. « On the Very Idea of Conceptual Scheme ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 183-198. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 267-289. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.

- , 1975. « Thought and Talk ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford : Clarendon Press, p. 155-170. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 228-251. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1976. « Repley to Foster ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, Oxford : Clarendon Press, p. 171-180. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 252-264. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1977. « Reality Without Reference ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 215-226. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 312-326. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1977a. « The Method of Truth in Metaphysics ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 199-214. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 290-311. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1978. « What Metaphores Mean ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 245-264. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 349-376. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1979. « Inscrutability of Reference ». Chap. in *Inquiries into Truth and Interpretation*, p. 227-241. Oxford : Clarendon Press. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, p. 327-346. Nîmes : Éditions Jacqueline Chambon.
- , 1980. *Essays on Actions and Events*. Oxford: University Press, 304 p.
- , 1980a. « Toward a Unified theory of Meaning and Action ». *Grazer Philosophische Studien*, 2, p. 1-12.
- , 1982. « Rational Animals ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 95-106. Oxford: Clarendon Press.
- , 1982b. « Empirical Content ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 159-176. Oxford: Clarendon Press.
- , 1982c. « An Interview with Donald Davidson ». By Ernie Lepore. Chap. In *Problems of Rationality*, p. 231-265. New York: Cambridge University Press.
- , 1983. « A Coherence Theory of Truth and Knowledge ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 137-153. Oxford: Clarendon Press.
- , 1984. *Inquiries into Truth and Interpretation*. Oxford: Clarendon Press, 292 p. Tr. fr. Pascal Engel. 1993. *Enquêtes sur la vérité et l'interprétation*, Éditions Jacqueline Chambon, Nîmes, 415 p.

- , 1986. « A Nice Derangement of Epitaphs ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 89-108. Oxford: Clarendon Press.
- , 1987. « Afterthoughts ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 154-158. Oxford: Clarendon Press.
- , 1988. « Epistemology and Truth ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 177-192. Oxford: Clarendon Press.
- , 1989. « What is Present to the Mind ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 53-68. Oxford: Clarendon Press.
- , 1990. « The Structure and Content of Truth ». *Dewey Lectures: Journal of Philosophy*, 87, p. 279-328.
- , 1990a. « Truth, Meaning, and Language ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 47-62. Oxford: Clarendon Press.
- , 1990a. « Locating Literary Language ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 167-182. Oxford: Clarendon Press.
- , 1993. « Method and Metaphysics ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 39-46. Oxford: Clarendon Press.
- , 1994. « The Social Aspect of Language ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 109-125. Oxford: Clarendon Press.
- , 1994a. « Dialectic and Dialogue ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 251-259. Oxford: Clarendon Press.
- , 1995. « Pursuit of the Concept of Truth ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 63-80. Oxford: Clarendon Press.
- , 1997. « The Emergence of Thought ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 123-134. Oxford: Clarendon Press.
- , 1997a. « Indeterminism and Antirealism ». Chap. in *Subjective, Intersubjective, Objective*, p. 69-84. Oxford: Clarendon Press.
- , 1997b. « Seeing Through Language ». Chap. in *Truth, Language and History*, p. 127-142. Oxford: Clarendon Press.
- , 2001. *Subjective, Intersubjective, Objective*. Oxford: Clarendon Press, 237 p.
- , 2005. *Truth, Language and History*, Oxford: Clarendon Press, 359 p.

- Delpa, Isabelle. 2001. *Quine, Davidson, Le principe de charité*. Paris: Presses Universitaires de France, 127 p.
- Dummett, Michael. 1975. « What is a theory of meaning? ». In Samuel Guttenplan (ed.). 1975. *Mind and Language*, p. 97-123. Oxford: Clarendon Press.
- , 1991b. *Philosophie de la logique*. Préf. et tr. fr. par Fabrice Pataut. Paris : Éditions De Minuit, 146 p.
- , 1993. « What is a theory of meaning? (II) ». In *The seas of language*, p. 34-93. Oxford: Clarendon Press.
- Engel, Pascal. 1994. « Introduction: Perspectives sur Davidson ». In Bilgrami, Akeel, Davidson Donald, Engel Pascal, Laurier Daniel et Seymour Michel. *Lire Davidson, interprétation et holisme*, p. 7-30. Combas: Éditions de l'Éclat.
- , 1994. *Davidson et la philosophie du langage*. Paris : Presses Universitaires de France, 354 p.
- (dir.). 1997. *Davidson analysé*. Actes du colloque de Caen (13 juin 1996), N° 29. Presses Universitaires de Caen.
- Evnine, Simon. 1991. *Donald Davidson*. Californie: Stanford University Press, 198 p.
- Frege, Gottlob. 1971. *Écrits logiques et philosophiques*. Tr. et introduction de Claude Imbert. Paris : Seuil, 233 p.
- Granger, Gilles-Gaston. 1969. *Ludwig Wittgenstein*. Paris: Seghers, 180 p.
- , 1990. *Invitation à la lecture de Wittgenstein*. Aix-en-Provence: Alinea, 278 p.
- Hacker, P.M.S. 2000. *Wittgenstein*. Paris: Seuil, 91 p.
- Hahn, Lewis Edwin (ed.). 1999. *The Philosophy of Donald Davidson*. USA: The Library of Living Philosophers, 782 p.
- Joseph, Marc. 2004. *Donald Davidson*. Montreal: Mc Gill-Queen's University Press, 245 p.
- Kuhn, Thomas S. 1983. *La structure des révolutions scientifiques*. Tr. fr Laure Meyer, Paris: Flammarion, 284 p.
- Kirkham, Richard L. 1992. *Theories of Ttruth: a critical introduction*. Cambridge, Mass: MIT Press, 401 p.
- Kotatko, Petr, Pagin Peter et Segal, Gabriel (ed.). 2001. *Interpreting Davidson*. Californie: CSLI Pulications, 315 p.

- Laurier, Daniel. 1991a. « Comprendre ou interpréter? ». In Laurier Daniel (dir.). *Essai sur le sens de la réalité*, p. 101-132. Montréal: Bellarmin, Paris : Vrin.
- , 1994. « Holismes ». In Bilgrami, Akeel, Davidson Donald, Engel Pascal, Laurier Daniel et Seymour Michel. *Lire Davidson, interprétation et holisme*, p. 131-161. Combas : Éditions de l'Éclat.
- , 2003. *Introduction à la philosophie du langage*. Liège : P. Mardaga, 322 p.
- , 2008. *Interprétations radicales*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 270 p.
- , 1983. *La philosophie sémantique de Donald Davidson*. Montréal: Université du Québec à Montréal. Collections : Cahiers d'épistémologie no 8303, 63 p.
- Lepore, Ernest. 1982. « In Defense of Davidson ». Chap. in *Linguistic and Philosophy*. p. 277-294. Dordrecht/Boston: D. Reidel Publishing Co.
- , (ed.). 1986. *Truth and Interpretation, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*. New York: Basil Blackwell, 520 p.
- Lepore, Ernest, Ludwig Kirk. 2005. *Donald Davidson: Meaning, Truth, Language and Reality*. Oxford: Clarendon Press, 446 p.
- , 2007. *Donald Davidson's Truth-Theoretic Semantics*. Oxford Clarendon Press, 346 p.
- Ludwig, Kirk (ed.). 2003. *Donald Davidson*. États-Unis: Cambridge University Press, 240 p.
- Malpas, J. E. 1992. *Donald Davidson and the Mirror of Meaning, Holism, Truth, Interpretation*. États-Unis: Cambridge University Press, 300 p.
- Marconi, Diego. 1997. *La philosophie du langage au vingtième siècle*. Trad. de l'italien par Michel Valensi. Paris : éditions de l'éclat, 138 p.
- Marion, Mathieu. 2006. *Ramsey as an Inferentialist. The Third Meeting on Pragmatism: agency, Inference and the Origins of Analytic Philosophy*. Grenade, Espagne, 29 p.
- Martin, Montminy. 1998. *Les fondements empiriques de la signification*. Montréal : Bellarmin, 234 p.
- Martinich, A. P. (ed.). 1990. *The Philosophy of Language*, 2nd edition. New York: Oxford University Press, 528 p.
- Mc Ginn, C. 1977. « Charity, Interpretation and Belief ». *Journal of Philosophy*, 74, p. 521-535.

-----, 1986, « Radical Interpretation and Epistemology ». In Lepore, Ernest (ed.). 1986. *Truth and Interpretation, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, p. 356-368. New York: Basil Blackwell.

Miller, Alexander. 2007. *Philosophy of Language*, 2nd edition. Montréal: McGill-Queen's University Press, 393 p.

Preyer, Gerhard, Siebelt Frank and Ulfig Alexander (eds.), 1994. *Language, Mind and Epistemology: on Donald Davidson's Philosophy*. Kluwer Academic Publishers, Dordrecht, Pays bas, 445 p.

Putnam, Hilary. 1975. « The meaning of "Meaning" ». Chap. in *Mind, Language and Reality. Philosophical Papers, Volume 2*, p. 215-271. Cambridge, London, New York, New Rochelle, Melbourne, Sydney: Cambridge University Press.

-----, 1984. *Vérité, Raison et Histoire*. Tr. fr. A. Gerschenfeld. Paris: Minuit, 242 p.

-----, 1990. « On Truth ». In L. S. Cauman et al., eds, *How Many Questions*, p. 35-56. Indianapolis: Hackett.

Quine, Willard Van Orman. 1976. « Truth by Convention ». Chap. in *The Ways of Paradox, and Other Essays*, p.77-106. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press.

-----, 1962. « Le mythe de la signification ». *La philosophie analytique*. Cahiers de Royaumont : Philosophie, 4. Paris : Minuit, p. 139-187.

-----, 1964. *Word and Object*. Cambridge, Massa: Harvard University Press, 294 p.

-----, 1969. *Ontological, relativity, and other essays*. New York: Columbia University Press, 165 p.

-----, 1990. *Pursuit of truth*. Cambridge. Mass: Harvard University Press, 113 p.

Ramberg, Bjørn T. 1989. *Donald Davidson's Philosophy of Language. An Introduction*. New York: Basil Blackwell, 153 p.

Rivenc, François. 1998. *Sémantique et vérité de Tarski à Davidson*. Paris : Presses Universitaires de France, 127p.

Schulte, Joachim. 1992. *Lire Wittgenstein – dire et montrer*. Combas : Éditions de l'Éclat, 223 p.

Voizard, Alain. 2001. « Une interprétation de 'la signification est l'usage' ». *Philosophiques* 28/2 (Automne), p. 395-410.

Wheeler, Darrell. 2003. *On Davidson*. Belmont, Californie: Thomsom/Wadsworth, 96 p.

Wittgenstein, Ludwig. 1993. *Tractatus logico-philosophicus*. Paris: Gallimard, 128 p.

-----, 1996. *Le cahier bleu et le cahier brun*. Préface de Claude Imbert et traduit de l'anglais par Marc Goldberg et Jérôme Sackur. Paris : Gallimard, 313 p.

-----, 2004. *Recherches philosophiques*, Paris : Gallimard, 367 p.

Žeglen, Ursula M. (ed.). 1999. *Donald Davidson, Truth, meaning and knowledge*. New York: Routledge, 186 p.